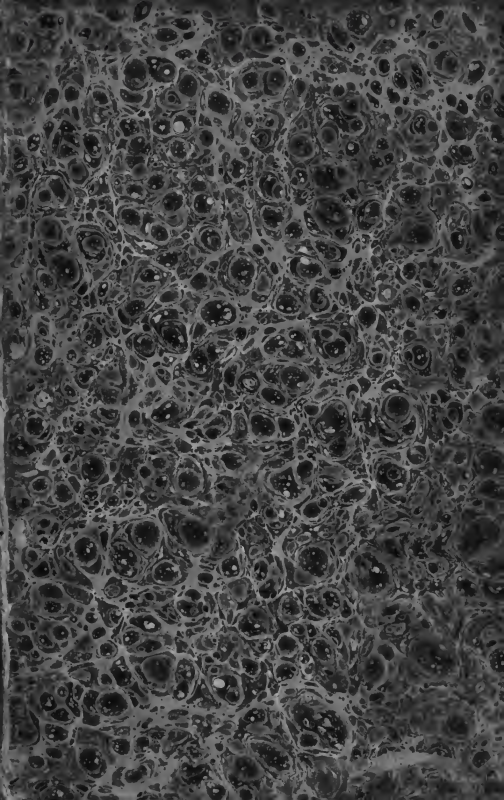


NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

II.

Iroit-on après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirans ; Belles, souffrez mon livre ;
Je réponds de vous corps pour corps....
Mais pourquoi les chasser ? . . . . . (*Lafontaine.*)


Le
Magnifique
La feinte
par Amour
Le Pelerin
ICHARD MINUTOLO
FERONDE OU LE PURGATOIRE

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

TRADUCTION LIBRE,

Ornée de la Vie de BOCCACE, des Contes que LAFONTAINE a empruntés de cet auteur, et de Figures gravées sous la direction de PONCE, d'après les dessins de MARILLIER.

PAR MIRABEAU.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE A. EGRON.

A PARIS,

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET CIE,

rue Saint-André-des-Arcs, n°. 46.

1802.



NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

TROISIÈME JOURNÉE.

QUATRIÈME NOUVELLE.

LE CHEMIN DU PARADIS.

Vous voyez, dit Pamphile, qu'il y a des gens zélés, qui comme ce bon moine, en s'efforçant d'aller au ciel, commencent par y envoyer les autres. Je vais vous en citer un nouvel exemple.

Un riche particulier, pauvre d'esprit, très-superstitieux et crédule, demeuroit auprès du couvent de Saint-Brancasse. C'est un trésor pour des moines qu'un tel voisin. Pucio s'étoit fait affilier à l'ordre de Saint-François, et personne ne l'emportoit sur lui en jeûnes, prières et rigoureuses observances. Sa femme,

fraîche comme une rose, jolie et sensible comme l'amour, tourmentée de dix-huit ans, s'accommodoit peu de la dévotion du mari, accoutumé, forcé même par son genre de vie à plus d'une abstinence, il l'entretenoit au lit des sermons du frère Nartaise, ou des lamentations de la Madelaine. Isabelle auroit préféré quelqu'autre conversation; les exercices de piété ne sont pas ceux de son âge.

Un moine, nommé Dom Félix, âgé de vingt-cinq ans, grand, beau, bien fait, crut que ce seroit une œuvre aussi bonne que facile, d'attacher cette jeune femme au même ordre que son époux. Il arrivoit de Paris, et en avoit rapporté de l'adresse, des grâces (un moine même en est suceptible, pourvu qu'il soit jeune), quant à la dissimulation, ou, pour nous servir du mot propre, l'hypocrisie, c'est un don du saint habit. Félix se lie avec Pucio et s'en fait rechercher, satisfait à tous ses doutes, lui prodigue les instructions, renchérit sur ses scrupules et forme avec lui une amitié très-étroite. Une amitié!... Eh! comment voulez-vous que je m'exprime? O hommes! Est-ce ma faute à moi, si votre fausseté a dénaturé votre idiôme, confondu, perverti toutes les acceptions; ou plutôt si vos philosophes, se faisant

une idée arbitraire, abstraite, chimérique de l'amitié, ont créé sous son nom une spéculation qui ne se trouve réalisée nulle part, et qui trompe sans profit tant de cœurs jeunes et novices ? Moi, je ne fais pas de roman moral, je vous montre les hommes au milieu des intérêts et des vices humains. Frère Félix pour séduire la femme, feignoit de vouloir du bien au mari ; il lui en faisoit même, en flattant ses préjugés et ses goûts. Les amis semblables à ce moine sont beaucoup plus communs que ceux qu'a inventé Cicéron.

La fraîcheur de Félix, sa beauté, la vivacité de ses yeux, la souplesse et la force qui brilloient dans sa taille intéressèrent Isabelle..... N'allez-vous pas faire encore les dédaigneux?... Isabelle, inspirée par la simple nature, voyoit dans un moine un homme, et elle n'avoit pas le choix; car sa maison dévote ressembloit à un couvent, et Pucio ne pouvoit soutenir le parallèle. Dom Félix et la belle se parlèrent, s'entendirent, se désirèrent. Mais comment se voir librement ? Pucio ne sortoit presque pas de chez lui et Isabelle ne le quittoit jamais.

Le moine rassembla toutes les ressources de son esprit, forma le projet de jouir de sa maî-

tresse, dans la maison et presque sous les yeux de son mari, et s'avisa pour y réussir, d'un expédient bien digne d'un homme d'église. Un jour qu'il se promenoit avec son pieux sot : » Vous ne songez qu'à votre salut, mon cher » Pucio, lui dit-il, et je ne connois rien de » si édifiant que votre conduite ; mais vous » prenez le chemin de beaucoup le plus long » pour parvenir à votre but. Le pape, les car- » dinaux, les prélats et toute la hiérarchie ecclé- » siastique en ont un bien plus commode et » plus court. Ils ne veulent pas qu'on l'enseigne » aux fidèles, parce que les gens d'église ne » vivent que d'aumônes, et que la source en » seroit tarie si la recette dont je vous parle » étoit divulguée : notre métier ne vaudroit » plus rien. Vous êtes mon ami, je vous dois » beaucoup de reconnoissance pour les poli- » tesses que je reçois chez vous. Je compte sur » votre discrétion : promettez-moi de ne com- » muniquer à personne ce que je vais vous » révéler. »

Pucio, plein d'impatience de posséder un si beau secret, jure au religieux, par ce qu'il y a de plus sacré, de taire à jamais ce qu'il daignera lui apprendre, et le conjure de ne pas le faire languir.

« Eh ! bien, réprend Dom Félix : la voie la » plus courte et la plus infaillible pour arriver » au séjour des bienheureux, est, selon les » saints Pères et Docteurs, de faire la pénitence » que je vais vous dire, je ne veux cependant » rien exagérer. Il ne faut pas vous flatter qu'aus- » si long-temps que votre âme sera unie à une » matière impure vous cessiez de pécher, mais » toutes les fautes qui vous seront échappées » jusqu'à votre pénitence vous seront remises, » et par une faveur particulière de la provi- » dence, vous ne pourrez plus commettre que » des péchés véniels qu'effacera la plus légère » observance. »

Pucio, pénétré de joie, demande avec instance tous les détails d'une pratique si merveilleuse. Eh ! faut-il s'étonner que des prérogatives si commodes ayent élevé, chez tous les hommes aveuglés du bandeau de l'opinion, les religions au-dessus de la morale ? « Je » cède à vos désirs, dit le moine; commencez » par vous confesser, vous jeûnerez ensuite » pendant quarante jours, et vous vous abstien- » drez surtout d'approcher de votre femme. Il » faut chercher dans votre maison un lieu d'où » vous voyiez le ciel pendant la nuit. Vous » aurez soin d'y faire placer une table large

» et élevée où vous puissiez appuyer vos reins, » vos jambes portant à terre; étendant vos bras » en croix et fixant vos yeux au ciel. Vous vous » rendrez-là à l'issue des complies; vous pren- » drez cette posture, et vous y demeurerez » jusqu'au point du jour sans bouger le moins » du monde, autrement tout le reste devien- » droit infructueux. Vous direz trois cents » *pater*, autant d'*ave*, et vous méditerez sur les » merveilles de la création et la passion de » notre Seigneur. Au premier coup de matines » vous pourrez vous jeter sur votre lit; puis » vous entendrez plusieurs messes et vêpres, » et vous passerez le reste du jour en prières. » Obéissez ponctuellement, mon cher Pucio, » et je puis vous assurer, d'après ma propre » expérience, qu'à la fin des quarante jours » vous sentirez des avant-goûts de la béati- » tude éternelle. »

Pucio embrasse le moine, l'accable de remercîmens, et n'est pas moins pressé que lui de prendre le chemin du paradis. Sa femme, mieux au fait des vues du moine, applaudit à son pieux projet, et le bon dévot, dès le lendemain, commence l'exercice pénible qui lui étoit prescrit.

Dom Félix, d'accord avec Isabelle, ne

manqua pas d'accourir pour mettre à profit sa crédulité; et son zèle non moins ardent fut mieux récompensé. Le fripon de moine arrivoit chaque nuit un moment après que Pucio s'étoit mis en oraison. Il soupoit avec sa maîtresse, et ne la quittoit qu'un moment avant matines. « O ! lui disoit Isabelle, je » ne sais si tu as trompé mon mari ; mais » il n'en est pas moins vrai que la pénitence que » tu lui a prescrite mène droit à des délices » que celles des bienheureux ne sauroient » égaler. » A ces mots, le moine vigoureux la reconduisoit en paradis par de nouveaux transports.

Les quarante jours s'écoulèrent trop tôt au gré du couple amoureux ; mais il ne faut pas tant de momens de liberté pour s'en procurer d'autres, et ce fut pour long-temps que la dure pénitence de Pucio ouvrit les cieux à sa femme.

CINQUIÈME NOUVELLE.

LE MAGNIFIQUE.

VOILA, dit Elise, à qui la reine avoit fait signe de parler, un tour assez plaisant; mais qu'il n'auroit peut-être pas été prudent de prolonger, quelque bien proportionné qu'il fût à l'imbécillité superstitieuse du mari. Au reste, de plus fins que lui y sont trompés tous les jours; et tel jaloux qui croyoit duper l'objet de son inquiétude, s'est trouvé lui-même pris pour dupe, en s'enlaçant dans son propre piége. Voilà ce que j'appelle une ruse de bonne guerre, et bien autrement excusable qu'un abus de confiance où ce moine perfide n'avoit pas même le mérite de la finesse; tant sa foible victime étoit sotte et crédule.

Dans la ville de Pistoye, vivoit il y a quelques années un gentilhomme nommé François de Vergelesi, rempli d'esprit et de connoissances; mais excessivement cupide et jaloux. Il venoit d'être nommé à la première magistrature de Milan, qui l'obligeoit à une grande représentation. Il ne pouvoit trouver

un cheval de main qui lui convînt, et cela seul manquoit à son équipage. Dans cette même ville de Pistoye, florissoit un jeune homme, nommé Richard, d'une obscure naissance; mais beau, bien fait, extrêmement riche, et si recherché dans sa parure, si libéral, si fastueux, qu'il en avoit reçu le surnom de Magnifique. Richard étoit éperduement amoureux de la femme de Vergelesi, dont la beauté inspiroit de l'admiration; mais que son mari tenoit si resserrée, observoit de si près, que ni visites, ni messages, ne pouvoient lui parvenir. Vergelesi n'ignoroit pas l'amour de Richard; il l'en plaisantoit même; l'autre lui reprochoit sa jalousie; et ces railleries réciproques n'empêchoient pas qu'ils ne se vissent familièrement; mais la belle n'étoit jamais chez elle pour Richard.

Le Magnifique avoit le plus beau cheval de la Toscane, on conseilla au mari de le lui demander; on le flatta que par galanterie pour sa femme il l'auroit en pur don. Vergelesi, entraîné par son avarice, conçut cet espoir et proposa au Magnifique d'entrer en marché de son cheval. — Je ne le vendrois pas, lui dit le Magnifique, pour tout l'or du monde; mais il est des moyens de l'obtenir de moi. — Eh! quels?

je vous prie. — Je désire faire une épreuve et m'assurer si votre jalousie est indomptable; accordez-moi donc un tête-à-tête avec votre femme. — Eh! qu'en prétendez-vous faire? — Rien assurément, que la voir, l'admirer et lui parler. — A d'autres, à d'autres, mon cher Richard. Je suis trop votre ami pour flatter une passion si inutile, qui vous rend si malheureux. — Vous vous intéressez trop à ma tranquillité, ou plutôt vous déguisez mal votre jalousie. Quoi! ne serez-vous jamais las de vivre dans les soupçons et de faire vivre une autre dans la contrainte. Il faut que vous soyez bien forcénément jaloux pour craindre qu'une femme aussi vertueuse que la vôtre soit séduite dans une seule entrevue. Au reste, je vais vous rassurer sur mes intentions. Je consens à entretenir madame votre épouse devant vous, pourvu que vous soyez assez éloigné pour ne pas nous entendre...

La passion dominante est toujours celle qui détermine les hommes. Vergelesi ne put résister au désir d'acquérir un si beau cheval à si bon marché: il fut assez vil pour contraindre sa femme à se prêter à ses vues; mais il lui recommanda de ne pas répondre un seul mot au Magnifique, quelques discours qu'il pût lui tenir.

La belle avoit remarqué depuis long-temps l'élégant jeune homme ; ses empressemens l'avoient touchée ; et le ressentiment du procédé de son mari ajoutoit beaucoup en ce moment à la vivacité de l'émotion. Le désir de la vengeance est peut-être de toutes les dispositions la plus dangereuse pour le beau sexe, parce qu'il intéresse plus vivement que toute autre son amour-propre. La tendresse qne les femmes inspirent, pour peu qu'elles la partagent, met un frein à cet amour-propre, loin de l'exalter; mais l'idée du devoir n'appaisa, ni ne réprima jamais la vanité blessée. Qu'on juge des sentimens avec lesquels l'aimable Vergelesi alloit trouver le Magnifique. Son mari, après avoir pris toutes ses mesures, la conduit dans une longue galerie où Richard l'attendoit, et à l'extrémité de laquelle le jaloux se place.

Le Magnifique s'assied auprès de la dame, et lui dit : « Belle Vergelesi, vous ne pouvez » ignorer que je brûle d'amour pour vous ; » jusqu'ici je n'ai pu vous le dire ; mais » comment mes regards, mes soins empressés, » une assiduité dans tous les lieux où j'espère » vous apercevoir, ne vous l'auroient-ils » pas appris? J'ose croire que vous ne me

» condamnez pas bien sévèrement d'avoir
» aimé ce qui est digne de l'adoration de tous
» les mortels. Je n'ai que peu d'instans à vous
» entretenir, et je ne les emploierai pas à vous
» parler de vos charmes; l'éloge le plus élo-
» quent que j'en puisse faire, c'est de vous
» adorer. Souffrez que je vous déclare enfin
» cet amour si contrarié jusqu'ici. Recevez le
» serment qu'il durera autant que ma vie.
» Ah! c'est ainsi que vous êtes digne d'être
» aimée! et le jaloux qui vous obsède, qui
» vous tourmente de la passion cruelle dont
» il est dévoré, qui immole votre liberté à ses
» défiances humiliantes, qui préfère ses tré-
» sors à vous, et ne rougit pas de mettre à
» prix le bonheur de vous voir, ne vous of-
» frira jamais un tel hommage. Y serez-vous
» insensible? Aurez-vous quelque pitié du
» plus tendre des amans? Marquerez-vous
» de la bienveillance à un homme qui se dé-
» voue tout entier à vous servir, et met à
» vos pieds tout ce qui est en son pouvoir....
» J'attends mon arrêt; par combien de sou-
» pirs et de larmes n'ai-je pas appelé l'instant
» où je pourrois le recevoir. Décidez de mon
» sort, c'est-à-dire, ordonnez-moi de vivre
» ou de mourir; car je ne vis que par vous

» et pour vous; et s'il me faut renoncer à
» l'espoir d'être payé de quelque retour, le
» jour m'est odieux, l'existence insuppor-
» table, et je saurai me punir de n'avoir pu
» vous plaire....

» Quoi! vous ne me répondez pas un seul
» mot? (La belle gardoit, en effet, un pro-
» fond silence, mais elle étoit et paroissoit
» très-attendrie.) Un discours passionné, et
» auquel vous aviez tant de raisons d'être
» préparée, ne me vaudra-t-il qu'un inflexible
» dédain?..... Ah! votre physionomie tou-
» chante n'est pas faite pour exprimer un
» sentiment si amer! la bonté vous est si
» naturelle! La sensibilité de votre âme se
» peint si énergiquement dans vos yeux, que
» l'on croiroit votre cœur toujours ouvert
» aux douces impressions de la tendresse....
» Quel soupir vient de s'échapper!.... Vos
» beaux yeux se mouillent de larmes!....
» O belle Vergelesi! un mot, un seul mot,
» payez d'un mot tant d'amour.....

» Vous vous obstinez à vous taire; j'a-
» perçois votre tyran qui sourit. O ciel! au-
» roit-il poussé jusque-là son odieux despo-
» tisme?.... Il vous a défendu de parler... Je
» le vois.... Le barbare!... Ah! trompez, pu-

» nissez sa jalouse rage..... Mais vous avez
» promis ?... Vous vous croyez liée par un ser-
» ment, qui cependant ne fut pas volontaire?
» vous craignez les yeux de votre argus ?... Eh
» bien ! souffrez que je réponde pour vous;
» heureux, cent fois heureux, si j'interprète
» fidèlement les sentimens de votre cœur !
» Vous dites.. Oui, je crois vous entendre dire :

» Richard, je connois dès long-temps ton
» amour ; j'en suis touchée, car je suis per-
» suadée qu'il est sincère. Ne pense pas que
» l'insensibilité que j'affecte soit dans mon
» cœur, elle lui coûtoit autant qu'au tien;
» une cruelle prudence m'en imposoit le de-
» voir : mais ton honneur et ta discrétion me
» rassurent. Je me confie donc à toi, et je
» bannis une réserve qui rendroit inutile une
» occasion que nous ne retrouverons pas. Lis
» dans mon âme, tu y verras ta tendresse par-
» tagée. Le temps où je t'en donnerai des
» preuves n'est pas aussi éloigné que tu pour-
» rois le craindre. Mon jaloux part pour Milan;
» il ne m'emmène point avec lui, l'avarice l'en
» détourne. Je sens que tu n'as sacrifié ton beau
» coursier que par amour pour moi; je te dois
» quelques dédommagemens et je te permets
» d'en espérer. Aussitôt après son départ je te

» procurerai les moyens de me voir, de me
» répéter tes sermens, et pour t'éviter des
» messages dangereux, je te promets de sus-
» pendre à ma fenêtre un ruban bleu le jour
» où j'aurai tout disposé pour te recevoir....

» O chère âme de ma vie! de quel doux
» espoir vous flattez votre amant! Ah! ne
» trompez pas mon attente: j'en mourrois de
» douleur. Recevez mes remercîmens les plus
» passionnés; je vous quitte, car il faut trom-
» per votre jaloux, et lui faire croire que je
» suis très-mécontent, très-humilié de votre
» silence. Comptez sur mes sermens, et croyez
» que j'aimerois mieux périr que de vous
» compromettre par la moindre imprudence.
» Hâtez le bonheur de ma vie; à votre premier
» signal, je franchis vos murs et vole au jar-
» din où vous daignerez m'attendre pour m'in-
» troduire chez vous avec plus de sûreté, et
» sans risquer aucune confidence. »

A ces mots, auxquels la belle muette ne répondit que par un tendre sourire, Richard se lève et va rejoindre le mari qui le regardoit avec un air narquois. Vous m'aviez promis, lui dit-il froidement, un entretien avec votre femme, et vous ne m'avez présenté qu'une belle statue. Ce n'est pas là tenir sa parole.

— Mais, répond Vergelesi, je ne m'étois point engagé à la faire parler, et votre cheval n'en est pas moins à moi. — J'en conviens ; je ne chicane point avec mes promesses, mais j'aurois mieux aimé vous faire ce présent sans conditions que d'en avoir imposé une dont je retire si peu de fruit.

Le mari, tout fier de sa belle invention, reçoit le cheval, et deux jours après part pour Milan.

Cependant sa femme qui ne lui avoit dit autre chose, sinon que le Magnifique l'avoit accablée de froides galanteries, rêvoit jour et nuit aux tendres discours de Richard. Celui-ci passait sans cesse sous ses fenêtres, et ses regards passionnés lui rappeloient encore mieux ses sacrifices, ses sermens, ses espérances. « L'aimable jeune homme ! se disoit-» elle, comme il m'aime ! combien je le ren-» drois heureux ! et moi-même ne serois-je » pas heureuse de son bonheur ! Hélas ! mon » cœur affamé d'amour, soupire et se con-» sume, tandis que je pourrois l'enivrer de » délices ! Serai-je dédommagée par mon aus-» tère fidélité à ce sordide époux, qui pour » épargner quelque argent, va me laisser six » mois en proie à tous les ennuis du veuvage !

» quand trouverai-je un amant aussi tendre, » aussi aimable que le Magnifique ?.... Ah ! » c'est trop lui faire attendre le signal du bonheur !.... Ecoutons-le du moins ; souffrons » qu'il me voye.... Ne serai-je pas toujours » maîtresse de réprimer ses désirs ? »

La belle Vergelesi n'attendit pas la réponse de sa conscience, et courut attacher à sa fenêtre le ruban bleu. Le Magnifique vola dans le jardin, d'où la belle sortit, bien convaincue que l'amant obtient ce que l'amour ordonne, et non pas ce que la raison veut. Vous croyez aisément que l'heureux Richard reçut bien des fois le prix de ses dons. Sa généreuse amante le lui donnoit avec une ardeur qui honore sa sensibilité ; car elle dura au moins aussi long-temps que l'absence du jaloux. Chaque jour la belle payoit, et jamais elle ne se croyoit acquittée.



LE MAGNIFIQUE.

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encore de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté;
Rochers fut-il; rochers aussi se prennent;
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis la place est angulant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses;
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot:
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique,
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna, bien l'avoit mérité;
Son train de vivre et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel. Propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis,
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle:

Elle excitoit doublement le désir :
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux; s'il en eut eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés;
Amour le rend, quant il veut, inutile;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fut onc : il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimant fort les présens.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux;
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre,
(Car c'est toujours une même chanson.)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:
Point de fenêtre, et point de jalousie,
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entrouir la voix de sa maîtresse.

Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présens étoit,
Non qu'il en fît; mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas;
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin la loue;
Ce fut assez; notre amant proposa
De le troquer : l'époux s'en excusa.
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : eh bien, faisons mieux, ne troquez;
Mais pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame;
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encore faut-il que vos meilleurs amis
Sachent ce qu'elle a dedans l'âme.
Je vous demande un quart-d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus:
J'en suis d'avis, je livrerai ma femme?
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi, vous présent? moi présent! et quel mal
Encore un coup peut-il en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver?

Aldobrandin commence d'y rêver.
Et raisonnant en soi : quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet moi présent?
C'est marché sûr; il est fol à son dam :
Que prétend-il? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore;
Puis va quérir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit;
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent désir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,

Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart-d'heure:
Et plus encor; car ce n'est pas le tout.
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez; pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux; il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y sais un secret,
Rien n'y fera pour le sûr sa défense;
Je saurai bien me répondre pour vous.
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt, à mon sens, quelque peu le silence.
J'y lis ceci : ne croyez pas, Monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joûtes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour;
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait; mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire:
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci

Goûter le fruit de ce commun martyre;
De votre époux nous venger et nous rire;
Bref, le payer du soin qu'il prend ici.
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire;
Descendez-y; ne doutez du succès :
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez sans nul autre appareil,
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté, l'échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin;
Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique!
Que je vous aime! et que je vous sais gré
De ce dessein! Venez, je descendrai.
C'est vous qui parle; et plût au ciel, Madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux!
Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux,
Puis tout grondant: Vous me la donnez bonne;
Aldobrandin, je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avec personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,

Vous les devez prendre, sur ma parole :
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson :
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart-d'heure,
N'a qu'à parler, j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise :
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encore quelque rubrique ;
Et cependant, monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous ;
Plus ne fera de dépense chez vous,
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long : lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement ;
La dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris,
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,

Bons dormitifs en or comme en argent,
Aux douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon, vers le bout du jardin,
Vint à propos. Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous les degrés; un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée;
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux

SIXIEME NOUVELLE.

LA FEINTE PAR AMOUR.

Les Dames convinrent que le marché de Vergelesi s'étoit trouvé beaucoup meilleur pour sa famille qu'il n'avoit espéré. O vraiment, dit Flamette, on en fait quelquefois d'excellens sans qu'on s'en doute; et je vais vous le montrer par l'aventure d'une femme qui, faisant profession de la vertu la plus pure, fut engagée, grâces à la tendresse de son amant, à goûter les fruits de l'amour avant d'en avoir cueilli les fleurs.

Richard Minutolo, jeune napolitain, homme de qualité, d'une figure agréable et d'une société charmante, avoit une femme très-aimable; mais elle étoit sa femme. Peut-être, sans ce malheureux défaut, lui eut-elle inspiré beaucoup d'amour; le préjugé, ce tyran presque indomptable, qui enfante tous nos ridicules et presque tous nos vices, en ordonnoit autrement. Richard étoit passionnément épris d'une certaine madame Catelle.

Cette femme réunissoit toutes les qualités

possibles; mérite, beauté, tendresse pour son époux..... Eh quoi! cela aussi au nombre de ses qualités? Vraiment on a droit en ce siècle de trouver étrange que l'on ose parler tout haut en faveur de l'amour conjugal. Cependant est-il quelque chose dans la nature de plus intéressant qu'une belle femme, honnête, sensible et vertueuse? Et perdra-t-elle toutes ses grâces, tous ses droits à notre admiration, parce que son amant, devenu son époux, est encore l'objet de ses délices?..... O si nous étions plus avares de nos plaisirs! si nous savions mieux en conserver le charme, quel prix nous attacherions au bonheur domestique, à ce bonheur si satisfaisant et si pur, à cette union vertueuse qu'accompagnent la tranquillité et la sûreté, qui rend nos plaisirs plus touchans et nos souffrances moins aiguës, qui affermit d'autant mieux nos pas dans le sentier de la sagesse, qu'elle nous montre sans cesse un modèle chéri qui le suit! Hélas! on n'est fort au-dehors qu'autant qu'on est heureux et aimé chez soi..... Mais la belle Catelle m'entraîne à moraliser: l'occasion est-elle bien choisie? La suite de son histoire nous l'apprendra. Reprenons notre récit.

L'aimable Catelle, nous l'avons dit, aimoit tendrement son époux. Une femme prévenue d'un autre amour peut braver toutes les déclarations possibles, et celles de Minutolo furent mal reçues. Il n'est point de passion que les obstacles irritent comme l'amour, qui se désespère plutôt qu'il ne se décourage. Le pauvre Minutolo dépérissoit à vue d'œil, et ne cessoit pas ses vaines poursuites. Il comprit enfin que des attaques à découvert ne lui réussiroient jamais, et qu'il falloit dissimuler.

Catelle étoit fort jalouse de son mari; elle s'alarmoit de ses moindres démarches, voyoit dans ses actions les plus indifférentes des indices certains de son infidélité, et ne pouvoit pas même l'entendre de sang-froid parler d'une autre femme. Minutolo fonda ses espérances sur cette disposition ombrageuse. Il commença par affecter un nouvel amour, ne rendit plus à Catelle que les simples devoirs de la civilité, et donna en l'honneur de l'objet de sa feinte passion des fêtes qui persuadèrent à la dame de ses pensées qu'en effet il avoit renoncé à lui plaire.

La belle Napolitaine en devint plus libre avec lui, et Minutolo y gagna du moins

d'être de sa société. Quelque temps après ce changement de conduite, Catelle fit avec lui une partie de campagne. Là, s'étant trouvés seuls ensemble à la promenade, Minutolo fit tomber la conversation sur le penchant que paroissent avoir tous les hommes, même les plus heureux, au changement : ses réflexions étoient générales ; mais son accent disoit plus que ses discours ; et d'ailleurs nous donnons tout naturellement à ce que nous entendons le sens qui a le plus de rapport à nos soupçons, ou à nos idées habituelles ; et voilà pourquoi nous répondons tous plutôt à notre pensée qu'à ce qu'on nous dit.

Catelle, préoccupée de sa jalousie, questionna Richard sur les habitudes de son mari. Richard assura qu'il ne lui en connoissoit aucune qui pût l'offenser, et cela du ton le plus propre à la persuader du contraire. La belle insista ; Richard se défendit d'un air très-embarrassé : « Que voulez-vous que » je fasse ? lui dit-il, votre époux est mon » ami ; du moins il l'a été jusqu'ici. J'ai, » grâces au ciel, renoncé aux sentimens qui » faisoient le tourment de ma vie ; mais vous » m'êtes chère comme une personne dont je » désire le bonheur. Irai-je vous affliger,

» sans fruit peut-être ? car la jalousie hâte
» ordinairement, ou aggrave le mal qu'elle
» appréhende. »

Catelle, aussi convaincue de l'intrigue que si elle avoit tout entendu, verse un torrent de larmes, et lui dit : O Richard ! si jamais je vous fus chère, apprenez-moi ce que je vous demande, et comptez sur ma reconnoissance éternelle. — Eh bien, madame, vous serez obéie ; je n'ai pas encore acquis assez d'empire sur moi-même pour vous rien refuser. Au reste, c'est vous seule que je voulois épargner par mon silence ; car votre perfide mari m'a dispensé de le ménager, et je suis le premier qu'il outrage..... — Quoi ! votre femme !.... — Je ne vous dis rien dont vous ne puissiez vous assurer par vos yeux ; sans quoi je conviens qu'après les sentimens que je professai autrefois pour vous, mon témoignage seroit suspect. Votre mari est amoureux de ma femme depuis quelque temps : c'est d'elle-même que je le sais, et elle m'a remis ses lettres, dans la crainte que ses empressemens ne le décelassent à la fin, et ne la fissent soupçonner d'intelligence avec lui. Je l'ai engagée à feindre de céder pour me donner le plaisir de le convaincre de son

ingratitude envers une épouse dont il n'est pas digne. Ce matin même il m'en a fourni l'occasion ; car il a fait demander un rendez-vous à ma femme; elle a répondu, par mon ordre, qu'elle se trouveroit demain à midi chez Jeannot le baigneur; c'est moi qu'il y verra, et je lui dirai ce qui convient sur ses procédés..... Mais il me vient une idée.... oui..... rien de plus facile, et cette vengeance seroit plus douce pour vous et moins dangereuse pour votre époux. — Ah ! Richard, donnez-moi quelque moyen de confondre le traître. — C'est à quoi je pensois.... Oui; ôtez-lui toute excuse; il ne tient qu'à vous; allez vous-même chez Jeannot, et laissez l'infidèle se livrer à tous les transports de sa nouvelle passion avant de lui montrer que vous êtes convaincue de sa perfidie. La circonstance vous favorise à souhait. La chambre doit être parfaitement obscure, afin d'épargner de la honte à sa belle. Il ne peut vous reconnoître, et son amour aidé de votre beauté lui persuadera assez qu'il est au comble de ses vœux.... O de quelle confusion vous allez le couvrir! et combien nous serons vengés !

La jalousie, cette fièvre ardente qui fait

voir tant de chimères et méconnoître la réalité, persuada à Catelle que c'étoit en effet là le meilleur parti qu'elle eût à prendre. Sans peser le témoin, ni le témoignage, elle se livra à sa crédulité, concerta toutes ses mesures avec Richard, et s'applaudit d'avance de l'humiliation de son mari.

Richard court chez le baigneur, le met dans ses intérêts, loue un cabinet sans fenêtres, fait boucher celles de l'appartement qu'il falloit traverser pour y arriver, et s'y rend à l'heure indiquée. De son côté, la belle, rentrée chez elle, avoit marqué tant d'humeur à son mari, qu'il s'étoit abstenu de toutes caresses avec elle, et la jalouse n'en étoit que mieux persuadée qu'il les réservoit pour sa rivale. Les heures s'écouloient lentement au gré de sa fureur..... Hélas! si les vengeances étoient toujours aussi douces que celle qu'elle préparoit à son époux, la colère seroit un joli péché!

A l'heure dite, elle vole chez le baigneur, trouve à la porte une bonne vieille bien instruite, et lui demande si Philippe Figinolphi (son mari s'appeloit ainsi) n'étoit pas encore arrivé. — Il vous attend là-haut, madame..... Elle baisse son voile, monte

à pas précipités; la voilà dans la chambre obscure.... « O ma douce amie, sois la bien » venue, lui dit Richard à voix basse. » Et il cueille un tendre baiser, puis l'attire sur le lit, la déshabille en un instant, et se précipite dans ses bras.... Volupté! douce volupté! toi qui unis tous les êtres par les nœuds du plaisir, que ne nous ferois-tu pas oublier?.... Il falloit bien que Catelle jouât le rôle d'amante, et d'amante passionnée..... Dans ces drames délicieux, comme dans tous les autres, l'interlocuteur contribue beaucoup à la vérité de notre jeu. Catelle dépose à l'instant toute sa colère; rien ne lui fut plus aisé: elle comptoit bien la reprendre.... Mais je parierois que ce ne sera pas avant que le plaisir lui ait fait place..... Elle rend à l'heureux Minutolo toutes ses caresses; elle excite et partage tous ses désirs..... Avec quelle ardeur il en profite! quelle félicité qu'une jouissance attendue si long-temps! quel plaisir encore que de tromper la cruelle qui l'avoit dédaigné!

Richard ne pouvoit espérer de trouver son pardon qu'au sein même de ses victoires: l'amour lui en accorda plus qu'il n'en falloit pour le mériter.... Ses transports se ralen-

tirent enfin, et la colère de Catelle revenoit à mesure qu'ils s'éloignoient. Quand la belle comprit qu'il n'y avoit plus rien ou peu à gagner au silence, elle fit éclater sa fureur.... « Ah !
» traître! s'écria-t-elle, qui crois-tu presser
» sur ton sein ?.... Monstre ! tu brûles pour
» une autre..... tu sacrifies dans mes bras à
» son image..... Eh! qui suis-je moi? l'objet
» de ta tiédeur, de tes mépris.... Le perfide!
» il vient dans ce peu d'heures, où il m'a
» prise pour une autre, de me montrer plus
» d'ardeur qu'il n'a fait en aucun temps de
» sa vie..... et je l'aime!.... je l'aimois du
» moins!.... Combien d'hommages j'ai re-
» jetés pour lui ! A quel désespoir n'ai-je pas
» réduit ce Richard, mille fois plus aimable
» et plus tendre, que tu croyois déshonorer
» ici, et que tu me fais regretter?... Parle,
» que diras-tu pour ta défense? es-tu de-
» venu muet depuis que je t'ai fait connoître
» ton erreur? »

Richard avoit toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire; pour se tirer d'embarras, il eut recours à cette réponse, qu'on craint rarement de voir mal reçue, et qui en épargne bien d'autres; mais Catelle ne pouvoit plus accepter une telle excuse,

et la fierté imposa silence à ses regrets.....
« Retire-toi, lui dit-elle, je n'ai voulu que
» me convaincre de ta perfidie, et te forcer
» à en convenir; maintenant je. dédaigne tes
» caresses, et certes tu désireras long-temps
» les miennes, si tu es capable encore de
» les désirer..... Mais non, ma jeunesse est
» passée, ma beauté fanée, et je ne vaux
» pas, sans doute, la belle Richard..... Eh
» bien, cours la chercher; et moi, si je ne
» suis pas aussi dupe que je le fus par le passé,
» je saurai dédommager son pauvre mari de
» tout ce qu'il a souffert. »

« O mon adorable Catelle! il en est bien
» payé, dit Richard, en la retenant; car elle
» vouloit sortir du lit : ah! reconnois un
» amant qui t'adore, et ne confonds pas ses
» transports avec les tièdes caresses d'un
» époux..... Pardonne, ô mon bien! j'ai
» cherché à jouir par adresse des faveurs que
» je n'ai pu obtenir par l'amour le plus tendre
» qui fut jamais, et que j'aurois achetées de
» ma vie..... »

Catelle revenue de son erreur, et désespérée d'avoir été trompée, vouloit appeler; Richard parvint à l'appaiser en lui prouvant qu'elle gémissoit sur un mal sans remède, et

que le bruit qu'elle alloit faire ne pouvoit que la perdre, puisque l'on ne croiroit jamais, même sur le témoignage de celui qui l'avoit déçue, qu'il l'eût vraiment attirée par ruse. Les plus tendres caresses qu'il lui prodiguoit, peut-être le souvenir de celles qu'elle avoit reçues, plaidoient en faveur du téméraire. Il avoit très-bien prouvé qu'une seule étincelle de l'amour brille plus que tous les pâles flambeaux de l'hyménée. L'excès de la tendresse est une excuse si puissante pour tout ce qu'il fait commettre! Tout éclat étoit si dangereux, alloit allumer une haine si implacable entre Philippe et Richard!.... La raison s'unissoit donc à l'amour pour imposer silence à la belle. Elle se tut; puis elle se consola; bientôt elle accorda ce qu'on lui avoit dérobé: et si Richard sentit qu'il est mille fois plus délicieux de recevoir que de prendre, Catelle, réconciliée par le plaisir, éprouva qu'il est plus doux de donner que de disputer.

RICHARD MINUTOLO.

Conte de Lafontaine, imité de la Nouvelle précédente.

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie:
De beaux objets cet état est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont, qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.
Une surtout ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentilhomme,
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sût si bien le numéro:
Force lui fut; d'autant que cette belle,
(Dont, sous le nom de madame Catelle,
Il est parlé dans le Décameron,)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc? Comme il voit que son zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri:
Il ne va plus chez madame Catelle;
Il se déclare amant d'une autre belle;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit, pas grain de jalousie:
Sa concurrente étoit sa bonne amie;
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,

Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certain propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer;
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit que la pauvre femelle
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler;
Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous dissimuler.
Votre mari voit madame Simonne;
Vous connoissez la galante que c'est;
Je ne le dis pour offenser personne;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amans toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grâce à Dieu, je ne veux rien de vous:

Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
Depuis un jour, j'ai certaine nouvelle,
Que votre époux, chez Janot le baigneur
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire,
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris, sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment: la dame a stipulé
Qu'en une chambre, où tout sera fermé,
L'on les mettra; soit craignant qu'on ait vue
Sur le baigneur, soit que sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, et ne marchandez pas:
Gagnez Janot, donnez-lui cent ducats;
Il vous mettra dedans la chambre noire;
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire:
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'histoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle:
De grand dépit, Richard elle interrompt;
Je vous entends; c'est assez, lui dit-elle:
Laissez-moi faire; et le drôle, et sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buze?
Lors pour sortir elle prend une excuse,

Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le Dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot, qui fit le réservé;
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande,
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guères n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer :
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher;
Point de mari, point de dame Simonne;
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui, sans parler, se mit à l'embrasser,

Quant au surplus, je le laisse à penser;
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le sire,
Il me faudroit un esprit bien plus fort.
Premièrement il jouit de sa belle;
En second lieu, il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela;
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir, traître! ce lui dit-elle;
Je ne suis pas celle que tu prétends;
Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire et te saute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue,
Fais le malade, et te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours?
Parle, méchant; dis-moi: suis-je pourvue
De moins d'appas? ai-je moins d'agrémens
Moins de beauté que ta dame Simonne?
Le rare oiseau! ô la belle friponne!
T'aimois-je moins? je te hais à présent,
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre.
Pendant cela, Richard pour l'appaiser,
La caressoit, tâchoit de la baiser;

Mais il ne put; elle sut se défendre:
Laisse-moi là, se mit-elle à crier,
Comme un enfant penses-tu me traiter?
N'approche point, je ne suis plus ta femme:
Rends-moi mon bien; va-t'en trouver ta dame:
Va, déloyal; va-t-en, je te le dis.
Je suis bien sotte et bien de mon pays,
De te garder la foi du mariage.
A quoi tient-il que pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoye quérir
Minutolo, qui m'a si fort chérie?
Je le devrois afin de te punir;
Et sur ma foi, j'en ai presque l'envie.
A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle: ô Dieux! quelle insolence!
Rougira-t-il? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons s'approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba plus d'à demi-pâmée.
Ah! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant?
Que dira-t-on? me voilà diffamée.
Qui le saura? dit Richard à l'instant.
Janot est sûr; j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour:
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matière d'amour.

J'étois réduit, avant ce stratagème,
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux;
Ai-je failli de me payer moi-même?
L'eussiez-vous fait? Non sans doute, et les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content; vous n'ètes point coupable;
Est-ce de quoi paroître inconsolable?
Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.
Mais ce discours n'appaisa point Catelle:
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état, elle parut si belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle;
Contente-toi: veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court est de ne dire mot.
Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à présent bâti!)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir! songez-y, je vous prie;
En des combats n'engagez point sa vie;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez:

N'y pensez plus; si pourtant vous vouliez.....
Mais bannissons bien loin toute espérance:
Jamais mon zèle et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait:
Que reste-t-il? le plus fort en est fait.
Tant sut bien dire et prêcher, que la dame
Séchant ses yeux, rassérénant son âme,
Plus doux que miel à la fin écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été;
Car quand l'amour, d'un et d'autre côté,
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savans en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!

SEPTIEME NOUVELLE.

LE PÈLERIN.

Quand on eut applaudi à l'adresse de Minutolo, excusé Catelle, et loué la belle Flamette, la reine fit signe à Emilie de parler.

Un gentilhomme Florentin, dit-elle, nommé Tédalde Eliséi, amoureux d'une beauté célèbre, sous le nom d'Hermeline, parvint à à la toucher; elle consentit même à le rendre heureux, et ils goûtèrent assez long-temps les délices d'une passion partagée.

Tout à coup, soit refroidissement de la part de la belle, soit crainte de son mari, ou tout autre motif, car on ignoroit le véritable alors, elle prend la résolution de rompre avec son amant, sans même lui en dire le sujet, refuse de le voir, et lui renvoie ses lettres. Si c'étoit un caprice, Tédalde devoit le trouver cruel; si c'étoit inconstance, il pouvoit s'en consoler; il ne le fit pas. Quand il eut tenté vainement tous les moyens de ramener Hermeline, son pays, jusqu'alors théâtre de son bonheur, et maintenant source

d'humiliations et de regrets, lui devint odieux. Il ramassa une somme d'argent, et quittant secrètement Florence, il se mit à voyager.

Mais, hélas! quand on est bien épris, il faudroit pouvoir se fuir soi-même pour oublier ce qu'on aime; et l'absence, cette ressource des amans vulgaires, ne sert le plus souvent qu'à enflammer les grandes passions. Tédalde, après avoir erré long-temps dans différens pays, sentit qu'il avoit augmenté son infortune en quittant Florence, puisqu'en s'ôtant tout espoir, il s'étoit encore privé du bonheur de voir celle qui pouvoit seule charmer ses maux. Il ne put résister à l'envie de reparoître à ses yeux; mais sous un déguisement qui, le rendant méconnoissable, le mît à même de mieux l'observer. Habillé en pèlerin, et suivi d'un seul domestique intelligent et sûr, il revient dans sa ville : là, il apprend que sa famille est en deuil, parce qu'on le croit mort, et que l'on prétend même qu'il a succombé sous les coups du mari d'Hermeline, qui l'ayant surpris avec sa femme, l'a immolé à sa jalouse rage. En effet, cet homme étoit arrêté, prêt à perdre la vie par un arrêt infamant, et son

épouse désolée restoit chez elle, abîmée dans la douleur.

Tédalde ne pouvoit comprendre qu'un autre lui ressemblât assez pour que sa mort eût pu donner lieu à une telle méprise; et avant de se faire reconnoître pour la détruire, il voulut pénétrer jusque chez son amie pour savoir tous les détails de cette aventure étrange. Le hasard, s'il faut appeler ainsi cet enchaînement de causes et d'effets qui échappe à notre foible vue, lui fit découvrir de la manière la plus inattendue le complot dont Aldobrandin (c'étoit le nom de son rival) alloit être la victime.

Dans l'auberge obscure où Tédalde s'étoit arrêté, on avoit cru devoir mettre un pauvre pèlerin au galetas. Tédalde trop occupé de ses sentimens et de ses pensées pour dormir, entend marcher sur le toit et descendre sur le pallier de sa chambre; il sort de son grabat, approche doucement de la porte, aperçoit de la lumière par une fente, et trois hommes qui parloient à une femme toute jeune et qui sembloit tremblante. Un d'eux lui disoit: « Nous pouvons maintenant être » fort tranquilles: on est généralement per- » suadé qu'Aldobrandin est coupable de ce

» meurtre. Appliqué à la question, il a avoué » l'assassinat, et son arrêt est prononcé. Re- » doublez de circonspection : la plus légère » indiscrétion pourroit nous perdre. »

Tédalde comprit aisément que c'étoient là les coupables, ou qu'au moins ils les connoissoient. Il gémit sur l'absurdité des moyens que les juges employent pour parvenir à la découverte de la vérité, et frémit en pensant à ces cruautés si inutiles, quoique si universellement consacrées, qui supposent que l'homme peut à son gré résister à la douleur; et qui, prétendant démêler au milieu des convulsions la vérité qu'une physionomie calme et tranquille laisse si difficilement apercevoir, doivent conduire au supplice les innocens foibles, absoudre les scélérats robustes (1). Tédalde recouvra cependant quelque

(1) *Boccace* ne dit pas cela ; car le respectable *Beccaria* ne devoit paroître que quatre siècles après lui ; mais il s'exprime avec beaucoup d'énergie, et ce qu'il dit sur la torture est très-remarquable pour le temps auquel il a écrit. « Tedaldo udito questo cominciò a » riguardare quanti e quali fossero gli errori, che pote- » vano cader nelle menti de gli huomini, prima pen- » sando à fratelli, che uno strano havevan pianto, e » sepellito in luogo di lui e appresso lo innocente per

tranquillité en se voyant assuré des moyens de sauver Aldobrandin.

Le lendemain matin, il va chez la femme de cet infortuné, et dans le désordre où étoit cette maison, il pénètre sans difficulté dans une salle basse, où il voit son ancienne maîtresse, celle qu'il adoroit encore, étendue sur le plancher qu'elle baignoit de ses larmes. Le pèlerin, à cette vue, sentit son cœur voler vers son amante; mais se contraignant, il lui dit : cessez de vous tourmenter; vos pleurs seront essuyés; la paix n'est pas loin de vous. — Eh! comment connoissez-vous mes malheurs, vous qui me paroissez un pèlerin étranger?..... Hélas! ils sont sans remède, et je n'ai plus que la mort pour asile contre la douleur. — J'arrive de Constantinople depuis un petit nombre d'heures, et cependant je n'ignore aucune de vos peines. Le ciel m'envoie pour justifier votre époux,

---

» falsa suspitione accusato e con testimoni non veri
» haverlo condotto a dover morire, et oltre accio la
» cieca severita delle leggi e de rettori. Liquali assai
» volte quasi solleciti investigatori del vero incrudelendo fanno il falso provare, e se ministri dicono
» delle giustitia e d'iddio, dove sono della iniquita e
» del diavolo esecutori. »

le délivrer d'une mort qu'il ne mérite pas, et peut-être combler vos vœux. (Alors Tédalde donne à Hermeline des détails sur l'infortune de son mari, qui lui montrent qu'en effet le pèlerin est parfaitement instruit, non-seulement de son dernier malheur, mais qu'il est au fait de tout ce qui l'intéresse.) — O homme de Dieu! car je ne puis douter à vos discours que vous ne soyez inspiré, vous portez un rayon d'espoir dans mon âme inondée de douleur; mais si vous pouvez sauver mon mari, hâtez-vous; car il est condamné, et un supplice honteux et cruel l'attend. — Je sais ce que je dois faire, et je tiendrai ma parole, reprend l'adroit prophète. Mais vous, écoutez ce que j'ai à vous dire: Tous nos maux ont une source cachée, et c'est du sein de nos fautes qu'ils jaillissent. Dieu m'a révélé que la douleur qui vous réduit au désespoir étoit la juste punition d'une noire ingratitude dont vous vous étiez rendue coupable autrefois. — Ah! saint homme! j'ai commis bien des péchés en ma vie; daignez me faire connoître celui dont vous parlez, et je suis prête à l'expier, s'il est en mon pouvoir. — Ne vous souvient-il plus d'avoir eu un amant? — Hélas! si c'est là

mon crime, j'en suis cruellement punie !..... Tédalde, ô mon cher Tédalde, que je n'ai cessé de pleurer, toi que je ne devois revoir que percé de coups et sans vie! j'ai rompu les doux liens qui nous unissoient; je t'ai banni de ma présence, et mon âme en saigne encore!....... O respectable prophète ! il n'est pas en mon pouvoir de rendre Tédalde à la lumière; mais notre amour, nos plaisirs ne sont-ils pas assez expiés ? Dieu voit mon cœur; il sait s'il est possible d'en chasser son souvenir. — Eh quoi! pouvez-vous penser qu'il ordonne de traiter barbarement celui qui nous aima toujours avec une tendresse infinie ? Quelle idée vous faites-vous donc de vos devoirs ? De quoi prétendez-vous vous défendre? Je ne vous reproche point d'avoir aimé Tédalde, ce Tédalde si tendre, si passionné, qui fit si long-temps vos plaisirs, et qui reçut de vous tous les siens, qui eût mieux aimé mourir que de vous être infidèle..... Cependant vous avez fait tous ses maux. Voilà votre crime, c'est d'avoir cessé de l'aimer; c'est de l'avoir réduit au désespoir, contraint à quitter sa patrie, et rendu malheureux pour jamais, sans daigner seulement lui dire les motifs d'un changement si

imprévu, si subit, si cruel. — Hélas! hélas! si je l'ai poussé à sa ruine, il est trop vrai que cet instant a fait fondre sur moi tous les maux.... Un directeur austère à qui j'avouai ma passion, m'en fit des reproches si amers, et m'épouvanta tellement sur les suites éternelles d'un commerce qu'il appeloit le plus grand des crimes, que je pris la résolution de rompre avec Tédalde. Dieu! quelle violence je me fis! mais plus je me sentois contrariée par mon cœur, et plus je craignois de revoir mon amant; voilà ce qui m'empêcha de m'expliquer avec lui.... L'infortuné abandonna Florence au moment où j'allois céder au spectacle déchirant de sa douleur. O Tédalde! devois-tu m'être rendu dans l'état où ton corps inanimé reçut mes derniers embrassemens! — Quoi! les absurdes déclamations d'un moine, moins zélé que jaloux de vos plaisirs, ont pu vous pousser à désespérer le plus tendre des amans qui vous étoit cher encore! Ah! le Dieu de miséricorde et de bonté, qui laissoit dans votre cœur tant d'amour pour un homme honnête, dont la passion seule vous avoit séduite, ne vous ordonnoit pas d'attenter à son bonheur, de le forcer à fuir sa famille et sa patrie, pour

traîner loin de vous dans les larmes une vie agitée..... Mais enfin il n'est pas mort ce Tédalde que vous pleurez.... — Il n'est pas mort ! seroit-il possible ?... Mais que dites-vous ? Hélas ! je l'ai vu étendu devant ma porte, couvert de plaies, sans le moindre reste de vie ; il n'a pas senti les baisers de ma douleur.... Oui ; j'ai pressé de mes lèvres et baigné de mes larmes tout ce qui me restoit de mon amant ; et je sais trop qu'il n'est plus. — Je vous répète que Tédalde existe et vous adore ; il vous est encore possible de réparer tout ce que vous lui avez fait souffrir, et si vous lui rendez votre tendresse, il oubliera tous ses maux, pour ne goûter que le plaisir d'aimer et d'être aimé. — Ah ! s'il pouvoit être vrai !.... Je le jure par tout ce qu'il y a de saint ; jamais je ne cessai de l'adorer ; mon cœur est encore plein de lui, et je suis prête à lui rendre sur moi tous les droits qu'il me fut si doux de lui donner. — Hermeline..... ce moment a réparé tous ses malheurs..... reconnois ton amant. (Le pèlerin jette alors son habit.) Viens, viens sur ce cœur, fait pour s'unir au tien, recevoir le serment que jamais il ne t'a tant aimée..... Hermeline, en le reconnoissant,

étoit tombée évanouie dans ses bras. Tédalde, par ses soins, ses baisers, ses caresses, la fit revenir à elle. Alors il lui apprit par quelle funeste méprise son époux étoit dans les fers.... Après les premiers transports de leur joie, Tédalde quitta son amante pour voler au secours de l'innocence. Il avoit repris son déguisement. Il court à la prison, pénètre jusqu'au malheureux Aldobrandin, qui ne pensoit plus qu'à la mort; lui dit, sans s'ouvrir davantage, qu'il a les preuves qu'il n'est pas coupable, et que de ce moment, il va travailler à sa liberté, pourvu qu'il lui promette de se réconcilier de bonne foi avec les frères de Tédalde, qui l'ont cru vraiment coupable. Aldobrandin, qu'on flattoit de pouvoir recouvrer la liberté et l'honneur, consent à tout.

Alors Tédalde, toujours sous son habit de pèlerin, va trouver le premier magistrat : « Je viens, dit-il, sauver du glaive des lois » un innocent qu'elles vont frapper. Vous » poursuivez Aldobrandin pour la mort de » Tédalde, et Tédalde n'est pas mort. Aldo» brandin, vaincu par la violence des tor» tures, a avoué un crime qu'il n'a jamais » commis. Voyez comme le moyen infâme

» d'arracher la vérité des muscles et des fibres » d'un malheureux que vous déchirez dans » les tourmens, fait évanouir toute différence » entre l'innocent et le coupable. » Alors il lui raconte ce qu'il a entendu la veille, lui fait tous les détails qui peuvent lui prouver l'existence de Tédalde, et le somme d'envoyer arrêter les hommes dont il avoit retenu la conversation secrète. « Rendez, dit-il, rendez » l'honneur et laissez la vie à un infortuné » que vous n'avez déjà que trop fait souffrir, » puisqu'il a enduré une peine affreuse qu'il » ne méritoit pas. »

Les malheureux, dénoncés par Tédalde, avouèrent, aussitôt qu'ils furent arrêtés, qu'ils avoient tué un homme de la campagne, lequel, venant souvent à Florence, avoit voulu pendant leur absence séduire la femme de l'un d'eux. Il ressembloit infiniment à Tédalde Eliséi : de là l'erreur qui avoit jeté Aldobrandin dans les fers. L'arrêt par lequel il étoit condamné tombant ainsi de lui-même, on promit de lui rendre la liberté dès le lendemain.

Cependant la tendre Hermeline attendoit son bien-aimé avec toute l'impatience d'une amante qui doit tout à ce qu'elle aime, et

brûle de lui prouver sa vive reconnoissance. Enflammée par la plus ardente passion, l'heureux Tédalde courut la rejoindre aussitôt que la nuit eut écarté tout témoin dangereux, et reçut la délicieuse récompense due à tant d'amour et de générosité.

Aldobrandin rendu à sa femme, à ses parens, à ses amis, se fit un devoir de présenter le pèlerin comme son libérateur; alors Tédalde, qui n'avoit conservé son déguisement que pour ménager la réputation de sa maîtresse, se fit reconnoître à sa famille, et la combla de joie. Florence reprit pour lui tous ses agrémens, et les deux amans vécurent depuis dans la plus étroite union, sans que la médisance même osât en troubler les douceurs.

HUITIEME NOUVELLE.

LE PURGATOIRE.

L'APPARITION de Tédalde, dit Laurette, qui devoit prendre la parole après Elise, répara bien des malheurs. Eh bien, je vais vous parler d'une autre mort, qui n'étoit pas plus vraie que la sienne, et dont un honnête moine sut tirer un charmant profit, outre l'honneur d'une résurrection miraculeuse.

Il y avoit en Toscane un couvent de religieux, situé dans un lieu solitaire, dont l'abbé mettoit à contribution le voisinage pour ses plaisirs. Tous les villages fournissoient tour à tour à son sérail. Une seule femme très-jolie étoit échappée sinon à ses recherches, du moins à ses intrigues. Son mari, nommé Féronde, homme grossier et stupide, mais extrêmement jaloux, et éclairé sur tout ce qui intéressoit sa passion dominante, la gardoit pour ainsi dire à vue; et il n'étoit pas possible à l'abbé, qui, malgré son libertinage, aspiroit à la réputation de moine très-

régulier, d'approcher de la belle. Je l'appelle ainsi; car cet éloge convient à tous les états, et la nature n'a pas suivi dans la répartition de ses dons les inégalités arbitraires dont nous nous sommes entourés.

Le moine enthousiasmé de sa jeunesse, de sa fraîcheur, étoit rongé de dépit en pensant qu'un rustre possédoit tant de charmes. Il essaya de gagner l'amitié et la confiance de cet homme par des manœuvres proportionnées à la grossièreté du personnage, et surtout par des présens, ces corrupteurs universels, depuis la houlette jusqu'au sceptre. Il y réussit; et même le pauvre Féronde, enchanté de ses procédés et de ses pieux discours, mena sa femme dans les jardins de l'abbaye pour lui faire connoître un homme si vénérable. Le moine redoubla alors d'hypocrisie; il ne les entretint que de choses saintes, et leur montra tant de zèle pour leur salut, que la jolie dévote se sentit une extrême envie de l'avoir pour directeur. Elle en parla à Féronde, qui n'eut pas de peine à y consentir; car il ne pouvoit refuser un confesseur à sa femme, et il ne croyoit pas pouvoir lui en choisir un plus respectable.

Voilà la belle aux pieds du saint prêtre,

qui convoitoit sa pénitente, et auroit volontiers baisé les siens. C'est une arme bien dangereuse dans les mains d'un personnage rusé que ce caractère sacré de médiateur entre Dieu et l'homme. Comment une femme, simple et aveuglée par l'opinion, résisteroit-elle à celui aux yeux duquel elle se voit obligée de montrer tous ses foibles, toutes ses fautes, de se dépouiller de cette noble fierté, ou de cette chaste honte, qui sont les meilleurs garans de la vertu de son sexe?

L'adroit confesseur passa légèrement en revue les péchés de la jolie paysanne; mais la discussion des affaires du ménage fut plus longue; car il se proposoit d'en tirer un grand parti. — Vivez-vous bien avec votre mari? — Hélas! il est difficile de se défendre d'une vive impatience à la vue de son imbécillité. Ce sont continuellement des misères tourmentantes, des reproches fondés sur rien. La jalousie surtout lui trouble le cerveau : je vous assure cependant qu'il n'est point de femme qui en donne moins de sujet à son mari. Eh bien, rien ne peut le rassurer; il ne comprend pas ce que je lui dis, et il s'opiniâtre dans sa méfiance, précisément parce qu'elle n'est pas raisonnée. Je vous aurois une

grande obligation, mon père, si vous m'appreniez comment je dois m'y prendre pour le guérir de ce travers, qui fait mon malheur et le sien. — Je conviens, ma fille, qu'à cet égard votre sort est fort triste; mais vous n'avez pas dû espérer qu'une femme sensible et jolie n'eût jamais de désagrémens à essuyer de la part d'un mari sot et sans jugement. Sa dureté et sa jalousie sont plus cruelles à supporter; j'en conviens, ma chère enfant, et je porte vos peines dans mon cœur; je rêve aux moyens de les adoucir. Il y en a bien quelques-uns..... mais ils sont d'une nature si délicate, que je n'ose m'ouvrir à vous.... cependant si vous me promettiez un secret inviolable.... — Ah! mon père, me croyez-vous capable de révéler quelque chose que vous m'aurez défendu de dire? je mourrois plutôt. — Eh bien, ma fille, votre confiance me touche; si vous voulez que votre mari guérisse de sa jalousie, il faut nécessairement que nous l'envoyions pour quelque temps en purgatoire. — Eh! mon révérend père, est-ce qu'on peut aller en purgatoire sans mourir? — Non vraiment; aussi faudra-t-il que Féronde meure pour y entrer; mais quand il y aura passé assez de temps pour

abjurer ses soupçons jaloux, nous prierons Dieu l'un et l'autre qu'il le rappelle à la vie, et je vous réponds que nos prières seront exaucées. — Mais, mon père, en attendant qu'il ressuscite, serai-je veuve ? ou pourrai-je me remarier ? — Gardez-vous-en bien, mon enfant ; outre que vous offenseriez Dieu, quand Féronde reviendroit un jour, il vous faudroit le reprendre, et il seroit plus jaloux que jamais. — Mon père, j'ai une aveugle confiance en vous ; mais enfin je suis bien jeune.... et.... Féronde est un bon homme qui après tout ne manque pas de certaines qualités..... S'il restoit long-temps mort, je ne vous réponds de rien, et je crois que je reprendrois un autre mari, dût-il être plus jaloux que le premier. — Ma chère enfant, je compatis plus tendrement qu'un autre aux besoins de votre âge ; soyez tranquille, j'arrangerai tout pour le mieux ; il est facile d'égayer votre veuvage.... Mais vous, que me donnerez-vous pour tant de services que je vais vous rendre ? — Ah ! mon père, ordonnez ; que puis-je pour vous ? — Ce que tu peux, ma fille..... combler tous mes désirs, appaiser le feu qui me dévore, et me rendre le plus heureux des hommes. — Eh !

bon Dieu ! quel mal avez-vous donc ? — Celui que tu m'as fait, méchante; je t'aime avec passion, et si tu ne payes ma tendresse d'aucun retour, si tu ne te rends à mes désirs, si je n'obtiens pas tes faveurs.... — Comment, mon père! et quel langage me tenez-vous ? Je vous regardois comme un saint : est-ce là ce que vous exigez de vos pénitentes ? — Ma chère amie, nul homme n'est saint; mais il est certain que je suis très-pieux. La pureté de mon âme ne sauroit être altérée de ce qui ne regarde que mon corps. Ce corps a des besoins qu'il est permis et même louable de satisfaire. Est-ce la nourriture que l'on prend qui fait la gourmandise? Non, c'est l'idée qu'on y attache; et celui-là seroit très-coupable, qui, sous prétexte d'abstinence ou de piété, se laisseroit mourir de faim. Ne vous étonnez donc pas des désirs que vous m'inspirez. Ce qui pourroit vous surprendre, c'est que votre beauté ait pu toucher un mortel occupé sans cesse à la contemplation des choses célestes. C'est assez vous faire votre éloge; ne craignez donc pas, ma charmante amie, de vous livrer à un homme aussi capable de sanctifier un commerce d'amour, que de le rendre délicieux,

et qui tente l'impossible pour vous rendre heureuse dans ce monde-ci et dans l'autre. Voyez comme tout vous vient à souhait : tandis que le jaloux Féronde sera en purgatoire, je tiendrai sa place, et vous ne sentirez que les plaisirs du veuvage.

La petite personne, très-éveillée, comprit fort bien le manége du moine; mais ce saint abbé étoit encore beau, jeune et frais ; il parloit avec feu; déjà sa pieuse main avoit glissé des présens à la jolie pénitente, il en faisoit espérer d'autres; l'épreuve du purgatoire étoit vraiment nécessaire pour assurer le repos de sa vie..... Elle consentit à tout, pourvu que le moine n'exigeât rien avant que Féronde y fût.

L'abbé l'y envoya bientôt. Le lendemain même, il le manda sous quelque prétexte, et lui fit avaler, dans le vin qu'on lui servit à déjeuner, une poudre soporifique qui ne tarda pas à lui ôter l'usage des sens. L'abbé appelé, on prodigue tous les secours à cet homme, mais vainement. C'est sûrement une apoplexie; le pauvre Féronde est mort. On envoie chercher sa femme, ses parens. Leurs lamentations ne le ressuscitent pas; on l'ensevelit, on l'enterre, et chacun retourne chez soi.

Après la cérémonie, l'abbé fait retirer du cercueil par des satellites affidés son homme encore profondément endormi, et le fait porter dans le redoutable *in pace*, théâtre affreux des vengeances ecclésiastiques, où les moines maladroits vont expier leurs sottises trop scandaleuses. Pour l'abbé, dès que la nuit est arrivée, il court, revêtu des habits du mort, consoler la veuve, qui avoit pleuré pour la forme, grâces à la facilité qu'a le beau sexe à s'attendrir; et le vigoureux galant la conduit en paradis, tandis que le pauvre mari se réveille en purgatoire.

Deux moines guettoient l'instant où Féronde ouvriroit les yeux. Aussitôt qu'il eut jeté des regards effarés sur le hideux cachot où il étoit détenu, voici les deux scélérats, qui, d'un air vraiment infernal, tombent sur lui, et le frappent impitoyablement de verges. — Grand Dieu! où suis-je, s'écrie Féronde? Que me voulez-vous? Que vous ai-je fait? — Tu es en purgatoire..... — Mais je suis donc mort? — Sans doute. — Quoi! je suis mort!.... Ah! ma chère femme!.... Ah! mes pauvres enfans! faut-il ne plus vous revoir!... Et le bon homme fond en larmes.... On le laisse à sa douleur,

Quelque temps après, un des moines rentre, et lui apporte du pain et de l'eau. — Eh! pourquoi faire cela? — Mange. — Est-ce que les morts mangent? — Oui, quand Dieu le veut. — Voilà un triste repas. — C'est ce que ta femme a envoyé, et Dieu ordonne qu'on te le présente. — Ah! l'ingrate!.... moi qui l'aimois tant! qui en prenois soin le jour, qui la caressois la nuit, me nourrir ainsi! (A ces mots, la terrible verge tombe d'aplomb sur ses épaules déjà déchirées....) Eh! monsieur le Diable, ou monsieur l'Ange, car je ne vous connois pas, ayez pitié de moi! Pourquoi me frapper ainsi? — Parce que tu oses te plaindre de la plus digne des femmes. — Eh bien, je n'en dirai plus de mal. — N'importe, tu en recevras autant trois fois par jour. — Pourquoi? hélas! pourquoi? — Parce que ta jalousie a rendu malheureuse cette excellente femme, dont tu n'étois pas digne : il faut l'expier....

Le pauvre Féronde, ainsi nourri, ainsi battu, menoit une fort triste vie; tandis que sa vertueuse épouse goûtoit toute sorte de plaisirs dans les bras de son saint directeur. Le veuvage ne l'effrayoit plus, et elle l'auroit prolongé sans regrets, si le moine vigoureux

n'eût gâté sa taille; mais il commençoit a devenir visible que le retour de Féronde étoit nécessaire : on l'y préparoit peu à peu.

Ses bourreaux répondoient quelquefois à ses gémissemens : cette punition salutaire t'apprendra du moins à n'être plus jaloux, si tu retournes jamais sur la terre. — Est-ce que les morts y retournent quelquefois ? — Dieu peut ce qu'il veut. — Ah! mon Dieu! si vous m'y renvoyez, que je vais donc être sage ! — Et point jaloux ? — Ah ! j'aurois grand tort, ma femme est si vertueuse ! — Elle prie sans cesse pour que Dieu daigne te rendre à elle. — La digne femme! mais est-elle bien loin de moi? — A des milliers de lieues. — Hélas ! hélas ! je ne pourrai jamais retrouver mon chemin.... Les moines se retiroient pour ne pas rire; mais le moment qui devoit mettre fin à leur office approchoit.

La veille du jour où l'on avoit résolu de délivrer Féronde, l'abbé vient dans son cachot, et lui crie dans une trompe, qui rendoit sa voix plus retentissante : « Dieu veut que » tu retournes sur la terre, où il t'accordera » un second fils que tu appelleras Benoît ; tu » dois cette faveur miraculeuse aux prières

» de ta femme et du saint abbé de ton voi-
» sinage, qui t'aimoit tant durant ta première
» vie.... — Dieu soit loué, s'écria Féronde,
» en sautant de joie; je reverrai donc ma
» douce femme et mon cher enfant, et mon
» digne ami; qu'ils soient bénis à jamais! »

A peine achève-t-il ces mots, qu'il tombe en léthargie par les mêmes moyens qui l'avoient amené en purgatoire. Aussitôt on le rapporte dans le caveau où étoit son cercueil. Là, apercevant le grand jour à son réveil, il crie : *Je suis ressuscité; à moi, à moi, que l'on m'ouvre.* Personne ne venoit. Féronde, très-impatient de reprendre ses droits de vivant, pousse la pierre qui couvroit le caveau, s'efforce, parvient à la soulever, et paroît dans l'église, où tout le monde fuit ou se signe en le voyant..... Bientôt on revient de cette surprise..... Féronde est ressuscité..... Notre saint abbé et sa pieuse femme ont obtenu cette grâce du Tout-puissant. — Oui, mes amis; oui, me voilà, c'est bien moi, quel plaisir! Je suis revenu chez nous sans m'en apercevoir..... Ah! quel bonheur!.... On porta le bon Féronde presque en triomphe dans son village. Sa fidèle épouse pensa s'évanouir en le voyant.

Sept mois après, elle lui donna un gage de son amour, que son *digne ami*, le saint confesseur avoit daigné lui préparer. Jamais le reconnoissant époux n'oublia les coups de verges, et sa femme pouvant goûter désormais les douceurs du mariage et les plaisirs de l'amour, s'applaudit d'avoir, en rappelant son mari du purgatoire, réuni ses talens à ceux de son cher abbé, que la résurrection d'un mort rendit à jamais célèbre dans la contrée, où Féronde raconta long-temps les merveilles de l'autre monde.

FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE,

Conte de LAFONTAINE, imité de la Nouvelle précédente.

VERS le Levant, le vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ni argent; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maints faits courageux étoient causes.
Il choisissoit entr'eux les plus hardis;
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leur sens perceptible,
Du paradis de son législateur,
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous de façon,
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, et beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui leur boisson cuvée,

S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse;
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luts accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goutât dedans ce paradis;
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde;
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen, leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.
Or ai-je été prolixe sur ce cas,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas,

Dixmes et cens, revenus, et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gissoient les bons vins,
Les bons morceaux et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne, et dit-on
Que parentelle étoit entre la dame
Et notre abbé; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse:
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot,
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues

Des soins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues :
C'étoit un compte ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien; tant peu plaignoit sa peine.
Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vit en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme,
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade,
En amour dà, non en guerre; il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte et reviens à l'histoire
Du receveur qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir, et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,

L'abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il est surpris de voir à son réveil
Autour de lui gens d'étrange manière :
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau,
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela? Songe-t-il? Est-il mort?
Seroit-ce point quelque chose de sort?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là; d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, et qu'a-t-il fait à Dieu?
L'un d'eux lui dit: Console-toi, Féronde,
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui complets et bien comptés.
Auparavant, il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire.
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire,
En sortira. L'ange consolateur
Donne à ces mots au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisante à Dieu,
Qui te retient pour mille ans dans ce lieu.
Le receveur s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir : mille ans! c'est bien du temps!
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean novice de léans.

Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit:
Las! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage et jalousie
Ne rentreront dans mon maudit esprit.
Pourrois-je point obtenir cette grâce?
On la lui fait espérer, non sitôt:
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps; rien davantage,
Quelque grabat; du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette
Non le total des coups; mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grande part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon.
A tort, dit-il tu conçus du soupçon;
Les gens d'église ont-ils de ces pensées?
Un abbé blanc! C'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eut-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit: Que fait ma femme au monde?

Ce qu'elle y fait? Tout bien : notre prélat
L'a consolée, et ton économat
S'en va son train, toujours à l'ordinaire.
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?
Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme,
Bongré malgré, léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'âme.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux :
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater Abbas, avec juste sujet,
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,

Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta *Te Deum* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans,
On se vouât pour obtenir enfans.
A tant laissons l'économe et sa femme,
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme,
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

NEUVIEME NOUVELLE.

GILLETTE.

La reine, qui se rappeloit fort bien, ainsi que ses compagnes, que les contes de Dioné étoient toujours remarquables par leur gaîté, voulut lui conserver le privilége de parler le dernier, et prit la parole pour dire avant lui sa nouvelle.

Un comte de Roussillon, nommé Esnard, d'une foible santé et d'une imagination inquiète, comme le sont ordinairement les valétudinaires, avoit toujours auprès de lui un médecin français très-célèbre. Pour se l'attacher davantage, il avoit attiré toute sa famille à sa cour; il voulut même que la fille de son Esculape fût élevée avec son fils unique. La petite Gillette étoit un des plus aimables enfans que l'on pût voir, et elle promettoit de joindre à tout l'esprit du monde les charmes les plus séduisans. Son jeune cœur conçut de bonne heure une vive tendresse pour le fils du comte, et le jeune homme lui paroissoit fort attaché.

Cependant le médecin meurt, son malade le suit de près, et laisse Bertrand, son fils, sous la tutelle du roi de France, qui l'appelle à Paris. Gillette en ressentit une vive douleur, elle étoit sortie de l'enfance, et son premier attachement pour Bertrand avoit tous les caractères d'une passion qui devoit faire le destin de sa vie. Le jeune comte, au contraire, distrait par les plaisirs de la cour et les attraits de l'ambition, oublioit absolument la compagne de son enfance, tandis que la tendre Gillette languissoit loin de lui, et refusoit les mariages les plus avantageux. Elle n'aspiroit qu'au bonheur de revoir du moins l'ingrat objet de son amour.

Gillette cherchoit un prétexte pour aller à Paris, lorsqu'elle apprit que le roi de France étoit réduit au lit de la mort par une fistule qui résistoit à tous les secours de l'art. Son père, au nombre de plusieurs secrets rares et presque inconnus, lui avoit laissé un remède sûr contre les ulcères les plus invétérés. Gillette fonda sur cela tout l'espoir de son bonheur. Elle vole à Paris; va d'abord trouver le comte, qui la reçoit avec cette politesse galante, si éloignée des soins timides ou des empressemens passionnés de

l'amour, et se fait introduire ensuite chez le roi, à qui elle promet une guérison complète et prompte. Toutes les apparences étoient contre elle. Une jeune fille devoit-elle se flatter de guérir un mal dont les plus habiles médecins désespéroient? Le nom d'empirique téméraire lui fut prodigué; on alla même jusqu'à donner au roi des soupçons contre ses intentions, avec ce patelinage perfide qui, sous le masque du zèle ou de la prudence, empoisonne tout et détruit ses rivaux, plus aisément à la cour que partout ailleurs. Gillette répondoit modestement qu'elle ne savoit rien par elle-même; mais que son remède, composé par son père, qui jouissoit d'une grande réputation, avoit subi une infinité d'épreuves, sans que le succès s'en fût jamais démenti. Le roi balançoit encore. « Mais,
» Sire, lui dit Gillette, pourquoi ceux qui
» vous dissuadent avec tant d'acharnement
» de me donner votre confiance renoncent-
» ils à votre cure? S'ils ne vous guérissent
» pas, qu'ils me laissent du moins vous guérir.
» Je réponds de votre vie; j'en réponds sur
» la mienne; ne suis-je pas en votre pouvoir?
» Si je promets plus que je ne tiendrai, je
» me condamne moi-même à tout ce que

» l'on ordonnera de moi : mais si j'ai le bon» heur de vous sauver, je sollicite de votre » majesté, pour prix d'un service de cette » importance, un établissement honorable, » et la promesse d'obtenir le mari que je lui » demanderai, vos enfans et les princes de » votre sang exceptés. »

Le roi, qui se voyoit mourir, consent à tout; Gillette le soumet aux remèdes ordonnés par son père, et la santé du prince est parfaitement rétablie avant le terme qu'elle avoit fixé. « Vous avez passé mon attente, lui dit » le monarque, et vous pouvez me nommer » le mari que vous désirez. — Sire, répond » Gillette, tous mes vœux sont de vivre et » de mourir avec le comte de Roussillon, » que j'ai aimé depuis ma plus tendre en» fance et qui m'est plus cher que jamais. »

Le roi fait venir ce jeune seigneur, et lui dit : « J'ai pris de vous autant de soins que » de mes propres enfans; vous voilà parvenu » à l'âge où vous ne devez avoir d'autres » guides que le devoir et la raison. Je vais » vous renvoyer chez vous comblé de mes » bienfaits, et je compte au nombre des plus » grands la jeune et belle personne que je » vous donne pour épouse, et qui vous aime

» tendrement.... » Tout alloit bien jusque-là ; mais le nom de la fille du médecin blessa le comte ; il fit au roi ses représentations : cependant obligé de reconnoître les bonnes qualités de Gillette, et d'avouer qu'aucune femme n'étoit plus belle, il se voit pressé de dégager la parole de son roi, de manière à n'oser le lui refuser.

C'est un étrange effet de la foiblesse humaine, que tel qui sait se vaincre pour flatter, ne le puisse pas pour remplir les devoirs qu'il s'est imposés. Une autre inconséquence non moins extraordinaire, c'est que l'on commence un sacrifice, sans avoir le courage nécessaire pour s'en faire du moins un mérite : céder de mauvaise grâce me paroît bien absurde. Le comte de Roussillon ne pensa pas de même. Il étoit dans cet âge fougueux où l'on peut se faire une violence ; mais où l'on ne sait pas long-temps se contraindre. A peine son mariage fut-il célébré devant le roi, qu'ayant demandé la permission de mener sa femme chez lui, il la quitta aux portes de Paris, gagna la route d'Italie, et vint demander du service aux Toscans, alors en guerre avec les Siennois.

Gillette au désespoir, compris qu'elle avoit

commis une grande imprudence; mais espérant du temps, de sa conduite et de son courage les moyens de la réparer, elle alla en Roussillon, où elle fut reçue comme la légitime souveraine du pays. Elle y trouva tous les désordres qu'entraînent les minorités et l'absence des princes. L'aimable Gillette donna toute son application aux affaires : elle sentit que son premier intérêt étoit d'acquérir l'estime publique, qui est à la fois de tous les hommages le plus flatteur, et de tous les témoins le plus incorruptible. Le prince veut rarement le bien sans le faire; alors qu'il fait ce bien, le peuple, que les courtisans seuls appellent *ingrat*, parce que leurs intérêts sont à jamais opposés, lui sait gré même de celui qu'il n'a pu produire encore. Gillette fut bientôt adorée de ses sujets : ses soins prospérèrent, comme il arrive toujours, en raison de ce qu'elle inspiroit plus de confiance, et l'ordre fut rétabli dans toutes les parties de l'administration. Alors elle écrivit au comte : « Qu'après s'être efforcée de lui rendre » tous les services que ses foibles talens et son » application constante avoient pu lui permettre, elle étoit prête à sortir du Rousillon, s'il ne s'en absentoit qu'à cause d'elle. »

Le comte, tous les jours plus injuste par opiniâtreté, répondit très-durement à ce message, et par un refus absolu de se réunir à sa femme. « Je n'irai la trouver, ajouta-» t-il ironiquement, que lorsqu'elle aura au » doigt l'anneau que je ne quitte jamais, et » qu'elle portera dans ses bras un fils dont » je serai le père. »

Tout le monde plaignoit le sort d'une femme d'un si grand mérite, et pour laquelle le comte auroit fait des folies, peut-être, sans le hasard qui les avoit unis, et l'injuste prévention qu'il avoit conçue contre elle: mais Gillette ne désespéra point encore de ramener son époux; l'âme a ses pressentimens, et la sienne apprenoit de sa sensibilité que l'amour doit être tôt ou tard payé par l'amour, pourvu qu'aucun obstacle ne lasse sa persévérance. Elle assemble les grands de sa souveraineté et les chefs de ses cités, leur expose sa conduite, le dessein qu'elle a formé de s'éloigner, pour ne pas priver plus long-temps les sujets de la présence de leur souverain, et les engage à nommer un conseil d'administration; puis elle se dérobe aux larmes, aux prières, aux plaintes de son peuple, et sous un habit de simple pèlerine, elle se rend

à Florence sans confident et sans suite. Là, elle se loge obscurément, s'informe du comte, épie toutes ses démarches, et parvient à s'assurer qu'il est passionnément amoureux d'une fille de qualité, belle, mais pauvre, et dont la mère étoit universellement révérée par sa vertu.

La comtesse bâtit sur ces fondemens légers un projet qu'elle médita mûrement. Celui qui paroît impossible aux hommes vulgaires se présente toujours le premier aux passions et aux talens extraordinaires; et du sein de ces prétendues impossibilités, ils savent tirer des facilités et des succès.

Gillette va trouver la mère de la jeune personne dont le comte étoit épris. Elle éprouve sa discrétion, sa sensibilité, s'assure de ses dispositions honnêtes, de la misère qui les contrarie; et alors elle l'attaque par le double attrait d'une action généreuse et de son intérêt propre. Elle lui raconte l'histoire de sa vie, les suites de son mariage, les refus de son mari, et l'espoir qu'elle a fondé sur la forme même de ces refus. Vous savez, ajoute-t-elle, que le comte est passionnément amoureux de votre fille? — Oui, Madame, et tant que je vivrai, ce fol amour, que je

ne puis regarder que comme une séduction criminelle, lui sera très-inutile. — Je n'attendois pas moins de votre vertu..... Eh bien, madame, vous pouvez, sans déroger à des sentimens si nobles, m'accorder le plus grand des bienfaits, et en recevoir le prix. Je me charge de l'établissement de votre fille, qui est en âge d'être mariée, et dont vous ne pourrez malheureusement pas être toujours la sauve-garde. Trop heureuse de réparer envers vous les torts de la fortune! Tout ce que je possède est à votre disposition, si vous voulez vous prêter à mes vues. — Quelles sont-elles, madame? Il me seroit doux de vous obliger, indépendamment de tout intérêt personnel; mais je ne sais pas composer avec l'honneur. — Le ciel me préserve d'avoir la pensée de vous le proposer! Non, madame, je ne vous demande qu'une feinte innocente, puisque son motif est vertueux; et sans danger, puisque je serai toujours votre témoin irréprochable : veuillez seulement faire dire à mon mari, par une personne dont vous soyez parfaitement sûre, que votre fille désire, pour preuve de la sincérité de son amour, le talisman qu'il porte au doigt, et qu'elle sait lui être très-précieux; il ne balancera pas s'il est

vraiment amoureux, et vous me remettrez cet anneau. Alors, si vous voulez la félicité de ma vie, vous souffrirez que, sous le nom de votre fille, je lui donne des rendez-vous nocturnes. Le ciel, qui connoît la pureté de mes intentions et ma tendresse, m'accordera peut-être la grâce de devenir enceinte. Si j'obtiens ce bonheur, je pourrai sommer le comte de sa parole, et l'amour paternel plaidera dans son âme en faveur d'une épouse tendre et soumise, à laquelle il n'aura aucun reproche à faire.... Ah! que ne vous devrai-je pas pour une réunion qui sans cela me paroît impossible!

L'honnête Florentine balança beaucoup; mais sa vertu ne consistoit pas en grimaces; elle étoit fondée sur des principes, courageuse et capable de sacrifier le respect humain à une fin louable. D'ailleurs, après avoir réfléchi sur la proposition de la comtesse, elle sentit qu'elle pouvoit lui rendre un si grand service, et conduire une entreprise aussi honnête que la réconciliation de deux époux, sans compromettre sa fille, puisque la comtesse lui offroit toutes les sûretés possibles. C'étoit faire sa fortune bien innocemment, et sans blesser aucun devoir réel; elle prit donc,

à l'insu de sa fille, tous les arrangemens convenus avec la comtesse.

Admirez ce que peut l'imagination, et comme elle farde la nature ! Le comte presse dans ses bras cette Gillette qu'il a tant dédaignée, et se croit au comble du bonheur. Les illusions appelées par l'amour-propre, et secondées par la jeunesse, naissent en foule et parent son idole. Il se livre à des transports qui n'ont d'autre source que son erreur ; et c'est cette erreur qui tout à la fois le rend heureux, et lui dérobe l'injustice de ses sentimens et de sa conduite ; il croit, il aime, il hait parce qu'il désire, et le prestige augmente en proportion de la force de la passion et de la foiblesse de sa raison..... O imagination infidèle et mensongère, tu embellis, tu flétris à ton gré toutes nos jouissances, et ce monde est un monde d'illusions !.... Laissons à l'homme celles qui l'attendrissent et le consolent ; mais que ne pouvons-nous lui ôter celles qui l'égarent et le rendent injuste !

Le comte ne devoit pas l'être toujours. Le ciel réservoit une récompense à sa vertueuse épouse, elle devint grosse ; aussitôt elle en avertit sa bienfaitrice, assura une dot consi-

dérable à sa fille, et les fit partir à l'instant pour une campagne retirée, selon le désir de l'honnête et bonne mère, afin que le comte n'eût aucun prétexte de retourner chez elle. Désespéré du départ de son amante, dont il ne put découvrir les traces, il prit enfin la résolution de se rendre aux vœux de ses vassaux, et retourna dans sa souveraineté, tandis que la comtesse attendoit en Toscane le terme de sa délivrance.

Son bonheur surpassa son espoir; elle mit au monde deux garçons qui, gages du plus tendre amour, en portèrent l'empreinte touchante, et reçurent de la nature tous les traits de leur père. Aussitôt que Gillette (j'aime à l'appeler de ce nom) est rétablie, elle prend la route de France et arrive en Roussillon. A Montpellier, elle apprend qu'il devoit se tenir incessamment une assemblée de notables au palais du comte : elle attend le jour désigné ; car elle comptoit sur les acclamations de son peuple dont elle avoit mérité l'amour. Eh ! qui ne sait que le premier mouvement des hommes assemblés est celui de l'humanité et de la justice ! Importante vérité qui atteste à l'homme qu'il est l'auteur de sa corruption, et que la nature l'a destiné à la bonté !

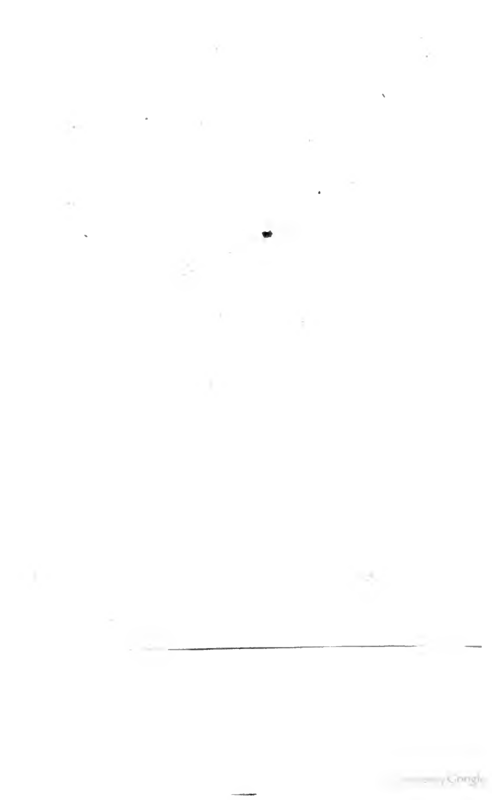
Ce jour arrivé, Gillette, sans autre parure que ses enfans et sa beauté, fend la foule de ce peuple, qui ne la reconnoît pas encore, mais qui va bientôt l'adorer. « Seigneur, dit-» elle en se prosternant aux pieds de son » époux, qu'elle baigne de ses larmes, voici » cette infortunée, objet de vos mépris, et » qui vous porta toujours dans son cœur. Je » me suis exilée de votre palais et de mon » pays pour qu'il cessât de vous être odieux: » mais daignez vous souvenir que vous m'a-» vez fait déclarer que vous vous réuniriez » à moi quand j'aurois votre anneau et un » fils de vous. Voici cette bague précieuse » que je tiens de vos mains, et voilà deux » enfans gages de votre amour. Leur ressem-» blance et ma conduite attestent assez qu'ils » sont de vous. Pardonnez, daignez par-» donner l'innocente ruse qui m'a mis dans » vos bras. Punissez-moi d'aimer seule, si » ma tendresse si soumise et si constante ne » vous touche pas; mais ne repoussez point » votre sang: embrassez vos fils et je mourrai » contente. »

Aux premiers mots que la belle comtesse avoit prononcés, tous les spectateurs l'avoient reconnue; leurs pleurs, leurs cris de joie,

leurs actions de grâces au ciel, qui leur rendoit une si bonne princesse, les invitations touchantes qu'ils faisoient au comte pour qu'il la reconnût, étoient seules capables de l'émouvoir; mais la nature ne restoit pas muette dans son cœur; il fixe ses enfans, pleure, les embrasse, et relève la mère. « Vos vertus, » dit-il, dont j'ai trouvé plus d'un monument » dans ces lieux, vous avoient mérité mon » repentir et mes regrets; ces enfans vous » donnent des droits sacrés sur mon cœur, » vaincu par votre constance, et attendri par » la nature : mais quelle adresse a pu me » tromper?..... » Une explication simple et naïve fit entendre au comte ce qu'il ne comprenoit pas. Il serra sa femme dans ses bras, en l'appelant du nom sacré d'épouse, et lui voua un amour qui ne se démentit jamais.




L'Amante infortunée
La Jalousie cruelle
La Mort d'Amour.
LE DIABLE EN ENFER.
LE ROSSIGNOL.



DIXIEME NOUVELLE.

LE DIABLE EN ENFER.

Ainsi donc, Mesdames, dit Dioné, ma réputation est tellement faite, que l'on me réserve pour le moment où l'on veut entendre quelque folie. Oh! pour cette fois, vous serez trompées; car je ne prétends vous parler que de dévotion, et d'œuvres pieuses. Vous ne savez peut-être pas, par exemple, comment on met le diable en enfer? Eh bien, je vais vous l'apprendre.

Un habitant de la ville de Caspe en Barbarie, avoit parmi plusieurs autres enfans une fille, nommée Alibech, jeune, jolie et pleine de douceur et de grâces. Elle n'étoit pas chrétienne; mais elle voyoit un grand nombre de chrétiens. Dans aucune autre relilion, le prosélytisme n'est aussi fervent. Ils vantoient sans cesse leur loi, et la jeune Alibech les écoutoit avec tant de complaisance, qu'elle fut bientôt convertie. L'un d'entre eux la baptisa en secret, et la belle devint un prodige de zèle. Dans un de ces

accès (car l'enthousiasme de la dévotion est à tout âge; mais surtout dans la première jeunesse, une véritable fièvre) l'ardente néophite demanda à celui qui l'avoit baptisée, quel étoit le meilleur moyen de servir Dieu et de faire son salut. Le bon homme lui répondit que ceux qui vouloient se donner tout entiers aux choses saintes, renonçoient au monde, et couroient dans la solitude consacrer leur vie à la méditation et à la prière. Aussitôt l'imagination d'Alibech s'allume; cette jeune enfant, qui n'avoit pas encore quatorze ans, forme le projet d'aller s'ensevelir dans la Thébaïde : elle s'enfuit secrètement de chez son père, sans secours, sans précautions, exposée à tous les hasards, et sans même y penser. Enfin elle arrive dans ces déserts habités par le fanatisme, et où l'on n'entend que ses lugubres accens. Elle dirige ses pas vers la première grotte qu'elle aperçoit, et va se jeter aux genoux d'un pieux solitaire qui, tout étonné, lui demande ce qu'elle cherche. — Mon salut, ô saint homme! et quelqu'un qui m'apprenne à mériter le ciel..... Le bon reclus fut tenté de se charger d'un aussi charmant disciple; mais sa piété étoit de bonne foi, il se craignoit lui-

même : quelques épreuves lui avoient appris peut-être qu'il ne falloit pas défier l'esprit malin.... Il ne crut pas devoir retenir Alibech, et l'adressa à un saint homme qui habitoit un peu plus loin une retraite aussi sauvage que la sienne.

Père Rustique, c'est le nom de l'autre ermite, plus confiant dans ses forces, ou croyant que la vertu ne sauroit trop avoir à combattre pour obtenir la palme du triomphe, accueillit Alibech. Il étoit cependant jeune et vigoureux, et la beauté de la nouvelle recluse qu'il alloit recevoir avec lui sous le même toit, et presque sur la même natte, auroit à bon droit pu l'effrayer. Son zèle l'aveugla sur le danger : le tentateur peut-être l'enlaçoit déjà de ses piéges. Père Rustique commença par catéchiser la belle enfant, lui prépare ensuite un lit de branches de palmier.... Le moment du naufrage approchoit. Rustique rasoit de trop près l'écueil pour l'éviter.

Alibech partageoit sa collation frugale, ou plutôt elle en goûtoit seule. Rustique ne pensoit déja plus qu'à la regarder. « Quelle fraî- » cheur !... quels traits ! quel éclat ! c'est un » ange, se disoit-il. » Hélas ! cet ange n'étoit

qu'une mortelle; et les regards du solitaire puisoient dans ses yeux un feu qui n'étoit rien moins qu'angélique.....

Que les résolutions exaltées sont foibles contre la nature! et que le fanatisme lui-même seroit aisément dompté par elle, s'il ne se composoit de toutes les passions dont elle a mis le germe dans notre cœur! Rustique sentit que la grâce alloit être vaincue, et ne combattit pas même pour sa défense. Le moyen le plus sûr de combattre la tentation, c'est d'y succomber.... Je ne sais qui a dit cela; ce n'étoit apparemment pas un homme fort amoureux; mais c'étoit un moraliste très-commode. Rustique pensa comme lui; et, résolu de se satisfaire, il ne rêvoit déjà plus qu'aux moyens d'y parvenir, sans détruire dans l'esprit de la belle l'opinion qu'elle avoit de sa vertu et de sa piété.

Hélas! rien n'étoit plus facile; l'innocente Alibech n'avoit aucune idée ni de l'amour, ni de ses plaisirs, et le séducteur put aisément lui faire accroire qu'il n'alloit exiger d'elle que des œuvres méritoires et des actes de ferveur. Ma chère enfant, lui dit-il, le principal objet d'un zélé chrétien, c'est de faire la guerre à l'ennemi du salut, pour le

plonger et replonger dans l'enfer, d'où il s'échappe toujours, et pour lequel il est destiné. — Eh ! comment se livrent ces sortes de combats ? — Tu le sauras tout-à-l'heure : fais seulement tout ce que tu me verras faire.... Aussitôt l'ermite quitte ses vêtemens, et la docile Alibech en fait autant. Les voilà nus l'un et l'autre : Rustique promène ses regards avides sur ce corps d'albâtre, dont l'amour sembloit avoir arrondi les formes..... et le diable se déchaîne avec une indomptable fureur. — Eh ! mon Dieu, mon père, s'écrie Alibech toute étonnée, qu'est-ce donc que je vois là ? Je n'ai rien de pareil..... (En disant ces mots, elle touche le diable, et vous jugez qu'il lève avec plus d'audace sa crête altière). — Mon amie, c'est précisément là le diable dont je t'ai parlé, et qui me livre en cet instant de cruels assauts. — O que je suis heureuse de n'avoir pas un diable comme cela pour me tourmenter ! — Ma fille, tu as beaucoup plus ; tu portes l'enfer où il faut le précipiter. (Et le rusé papelard presse d'une main ardente le sanctuaire de l'amour, qu'il appeloit l'enfer.) Certes, Dieu me comble de bienfaits en t'envoyant vers moi ; il a voulu me donner des moyens de vaincre l'esprit

malin : permets, ô mon enfant ! que je le plonge dans le lieu de ténèbres qu'il doit habiter, et nous gagnerons tous deux le ciel. — Vraiment, mon père, vous êtes bien le maître, et je hais le diable autant que vous.

Rustique en proie à ses impatiens désirs, s'élance sur la jeune Alibech, comme un vautour insatiable saisit une timide colombe.... et le diable pénètre dans l'enfer, non sans obstacle, non sans douleur.... Alibech pleuroit et s'écrioit : « O mon père ! qu'il est » méchant ce démon, puisque dans l'enfer » même il fait encore du mal ! » Rustique ne répondoit pas ; il n'avoit plus de voix pour répondre, et sans doute il étoit bien sûr de réconcilier bientôt sa douce victime avec un diable qui ne fait jamais deux fois les mêmes ravages.

Le solitaire zélé ne se lassoit pas de lui faire la guerre. Sa docile néophite le combattit bientôt avec autant de ferveur que lui. « Ah ! s'écrioit-elle, après ces salutaires » combats, qu'ils disoient bien la vérité, » ces honnêtes gens de Caspe, quand ils » m'assuroient que rien n'est si délicieux que » de servir le Créateur ! Cette guerre contre » l'ennemi de l'homme me procure des plaisirs

» incomparables à tous ceux que j'avois
» connus. »

Par une cause très-naturelle, mais assez triste, le zèle de Rustique diminuoit à mesure que celui de la belle augmentoit. Celle-ci en murmuroit souvent, et disoit à son compagnon : « Mais votre piété devient tiède ;
» souvenez-vous donc, mon père, que je
» suis venue ici pour prier Dieu, et non pour
» rester oisive; remettons le diable en en-
» fer.... » Ils l'y remettoient; mais le diable se trouvoit très-fatigué. Rustique fut obligé d'avouer à Alibech que cet esprit de ténèbres perdoit ses forces quand il étoit trop châtié. On ne doit lui livrer de combats, ajoutoit-il, que lorsqu'il élève orgueilleusement la tête, et non pas l'agacer sans cesse comme tu fais; car il n'est pas chrétien d'avoir, même contre le diable, une haine implacable. — Mais, dit Alibech, s'il en est ainsi de votre diable, il me semble que mon enfer ne devroit pas me tourmenter incessamment, ou que satan devroit toujours y être renvoyé quand l'enfer le rappelle. Mon père, j'ai calmé ce malin esprit qui vous chagrinoit; appaisez donc les flammes qui me dévorent. Rustique ne savoit que répondre; il ne s'étoit pas défié de sa

vertu ; il avoit trop présumé de ses forces. C'étoit un double embarras; il s'efforçoit en vain de satisfaire la jeune fille; c'en étoit un autre ; Alibech se désespéroit. « Hélas ! disoit-» elle, il faut renoncer à notre salut : Dieu » ne peut jeter sur nous que des regards » irrités. »

Pendant qu'ils consumoient ainsi leurs jours dans les regrets et les désirs, un incendie terrible désoloit la ville de Caspe, et le père d'Alibech y avoit péri avec tous ses enfans ; de sorte qu'elle étoit devenue l'héritière d'une immense succession. Alibech eût été fort laide, que dans de telles circonstances, on se seroit inquiété de son sort : elle étoit très-jolie, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour appeler sur ses pas les soupirans. Un jeune homme, qui épioit l'occasion de faire fortune, fut plus heureux que ses rivaux, et découvrit le désert qu'elle habitoit ; il l'en arracha non sans peine, la reconduisit à Caspe, et l'épousa aussitôt.

Le jour même de la noce, des dames interrogèrent Alibech sur les pieuses occupations auxquelles elle s'étoit livrée dans la Thébaïde. La jeune Caspienne, qui n'avoit rien perdu de sa naïveté première, leur conta

tout simplement avec quelle ferveur elle mettoit le diable en enfer, et bien moins qu'elle n'auroit voulu; mais assez cependant pour regretter son saint guide. Ce discours avoit besoin de quelque explication, et elle la donna ingénue et complète. Les dames rirent beaucoup, et consolèrent la belle, en l'assurant que son époux serviroit Dieu avec elle aussi bien et mieux, s'il le vouloit, que le plus zélé des solitaires.

Vous croyez bien que cette anecdote ne fut pas long-temps secrète, et la doctrine du père Rustique est parvenue jusqu'à nous, sans que les bons chrétiens et les chrétiennes aimables aient cessé de la pratiquer et de la révérer.

Les Dames plaisantèrent de bon cœur sur l'histoire de Dioné. Rien n'est plus commode que ces conventions tacites par lesquelles on permet à certains personnages facétieux de tout dire, et Dioné en usoit au profit de la société. Mais le soir arrivant, la reine annonça l'expiration de son règne, et remit sa couronne à Philostrate Étonné d'une telle confiance, il ne put s'empêcher de demander aux Dames si elles ne craignoient pas de

trouver en lui un digne disciple de Rustique? L'une d'elles lui répondit :

« Philostrate, moins innocentes qu'Alibech,
» nous sommes plus rusées ; tant il est vrai que
» la simplicité des mœurs n'est pas le plus sûr
» garant de la chasteté ! D'ailleurs, vos leçons
» fussent-elles accueillies, nous auroient bien-
» tôt réduites à être sages, comme Mazet fut
» forcé par les nonnettes à recouvrer l'usage
» de la parole. Ainsi, croyez-moi, soyez un
» administrateur intègre par prudence, par
» amour-propre et par nécessité. »

LE DIABLE EN ENFER.

Conte de Lafontaine, imité de la Nouvelle précédente.

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissans;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle;
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux:
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on soupire:
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fît mieux:
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne,
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic:
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute,
Car pour ce point je l'excepte et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là,
Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome,)
Disoit, que n'est-ce un péché que cela!
Je la condamne, et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour, comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés; choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas.
Mon Dieu! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va, sans dire adieu.
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu,
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre,
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard;
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.
Père, dit-elle, un mouvement m'a pris;
C'est d'être sainte, et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chomme ma fête.
O quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présens!
Votre métier est-il si difficile?
Je sais déjà jeûner plus d'à-demi.
Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard; je vous parle en ami:
La sainteté n'est chose si commune,

Que le jeûner suffise pour l'avoir;
Dieu gard de mal fille et femme qui jeûne,
Sans pour cela guères mieux en valoir :
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus qui me sont lettres closes,
Et qu'un ermite habitant de ces bois,
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir; ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte et se barricada.
Très-sage fut d'agir ainsi sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.
Non loin de là, notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'âme en Dieu toute occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée :
C'étoit Rustic, jeune saint très-fervent;
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué;
Appétit tel, qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fut marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier; mais ce peu-là que j'ai,
Bien volontiers vous sera partagé :
Nous vous rendrons la chose familière.

Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière :
Il ne le fit : en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ;
Qu'est-ce cela ? moins que rien ; tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle :
Triomphes grands chez les Anges en sont :
Méritons-les ; retenons cette fille.
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair.
Il la retint, et fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
Or sont nos saints logés sous même toit.
Rustic apprête en un petit endroit
Un petit lit de jonc pour la novice ;
Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna : la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit :

L'ermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant; sein qui pousse et repousse
Certain corset, en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec;
Car toujours parle : il va, vient et respire :
C'est son patois: Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion;
Voilà mes saints. Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut.
Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater, il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin:
Créé ne fut pour aucune autre fin.
Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech sans malice
N'entendoit rien à ce mystère-là;
Et ne sachant ni ceci, ni cela,

Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentance;
Bien humblement rendit grâce au frater,
Sut ce que c'est que le diable en enfer.
Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre en cas que sainte soit :
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée;
Dont Alibech non encor déniaisée,
Dit : il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise;
Il brise tout : voyez le mal qu'il fait
A sa prison, non pas qu'il m'en déplaise,
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable,
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : on dit encor bien vrai,
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte,
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle:

Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle :
Elle pourvoit d'elle-même à cela;
Furtivement elle quitte le sire;
Par le plus court s'en retourne chez soi.
Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parens; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur mu d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte.
On la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif; non que de quelque atteinte,
A son enfer on n'eût quelque soupçon;
Mais cette chartre est faite de façon,
Qu'on n'y voit goutte; maint géôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand pompe.
L'histoire dit que par simplicité,
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes:
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère;
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin,
Et Néherbal, notre proche voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère:
Il vous recherche, acceptez ce parti,

Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit; Néherbal n'étoit homme
A cela près; on donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech,
Il prit pour bon un enfer très-suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint pareille joie!

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Les nouveaux réglemens de Philostrate ne furent que des galanteries : il tâcha de distinguer son gouvernement d'un jour par tout ce qu'il put inventer d'agréable pour les Dames, et comme il en étoit une dans la société qui l'intéressoit plus que les autres, il profita de l'occasion que lui fournissoit l'usage établi de conter chaque soir des nouvelles, pour lui adresser des plaintes qu'il n'auroit peut-être pas osé lui faire directement.

J'aime une de vous, dit-il, et malgré ma royauté je n'en éprouve pas moins ses rigueurs. Je n'ai pu, par les soins les plus empressés, par les discours les plus tendres, toucher le cœur de l'ingrate; et je l'aime encore ! sans encouragemens, sans espoir....Je veux consa-

crer en quelque sorte mon malheur, en employant les heures destinées à nos récits à parler d'amours infortunés. Si vous en êtes attendries, Mesdames, peut-être celle qui cause mon tourment aura-t-elle honte de son insensibilité, et votre pitié du moins charmera ma douleur. Commencez donc, belle Flamette, et obéissez au monarque qui voudroit écouter à vos genoux les sons enchanteurs de votre voix harmonieuse et touchante.

PREMIERE NOUVELLE.

GUICHARD ET SIGISMONDE.

Je vais vous parler, dit Flamette, de la cruauté d'un père qui reconnut trop tard que la tyrannie et ses attentats n'effraient que les âmes lâches et les amans indignes de ce nom.

Tancrède, prince de Salerne, n'avoit qu'une seule fille qui faisoit le bonheur de sa vie, mais qu'il aimoit bien plus pour lui-même que pour elle. Car l'amour-propre, ce lien le plus ferme de la société, sans lequel l'homme ne pourroit rien même pour les autres, dégénère en égoïsme dans les âmes foibles, tandis qu'il est dans les cœurs énergiques la source du plus grand désintéressement et des dévouemens les plus passionnés.

Tancrède rapportoit tout à lui-même, et n'étoit généreux, bon et tendre que quand l'instinct l'y poussoit. Celui qui nous fait chérir nos enfans est une sensation naturelle que nous partageons avec les animaux dépourvus de réflexion. Il est vrai que cette sensation se combinant en nous avec mille

sentimens divers, elle est et plus profonde et plus durable. Sigismonde, c'est le nom de la fille de Tancrède, avoit acquis toute la tendresse de son père, par sa complaisance, ses soins, son esprit et ses grâces. Elle lui étoit devenue nécessaire. Il avoit consenti très-difficilement à la donner pour épouse au duc de Capoue. Presque aussitôt veuve que mariée, elle avoit été rendue à son père qui savoit trop ce qu'il lui en avoit coûté de se séparer d'elle, pour en courir les risques une seconde fois.

Sigismonde étoit fort jeune ; née vive, sensible et parfaitement belle (qualité qui ne donne pas plus qu'elle n'ôte la sensibilité; mais qui exalte celle-ci, peut-être, qui la rend plus dangereuse du moins, lorsqu'elle s'y trouve réunie). Le veuvage lui étoit fort onéreux; ce n'est pas que son cœur n'eut plus que ses sens besoin d'un amant. Ceux qui préfèrent au plaisir de dire un froid bon mot, le devoir d'être justes, savent bien que les femmes non corrompues sont ainsi ; mais enfin la jeunesse a ses droits, et comment ne lui pardonneroit-on pas d'être avide des plaisirs de l'amour, puisque ce sang bouillant qui la précipite vers la volupté, échauffe aussi son génie, attendrit son âme, et la rend plus

susceptible qu'à tout autre âge des impressions du beau, de l'honnête, de la morale, de la vertu, de l'amitié? Au reste, la fille de Tancrède avoit à combattre plus qu'une autre; il est plus aisé sans doute de résister à l'agitation de la curiosité qu'au tourment du désir; et son mariage si court avoit suffi pour lui laisser des regrets importuns et dangereux.

La tendre Sigismonde qui savoit distinguer la véritable honnêteté de cette honnêteté factice et frivole, qui par ses conventions, aussi insupportables à la franchise que commodes à l'hypocrisie, a nui à la morale, bien plus qu'elle n'a servi à la décence, ou à l'apparence des mœurs. Cette belle princesse ne croyoit pas qu'une honnête femme fut celle qui n'avoit point d'amant (souvent parce qu'elle n'en pouvoit point avoir), mais qui se permettoit mille vices obscurs, et faisoit le malheur de ceux qui l'entourent. Sigismonde, douce, généreuse, bienfaisante, s'efforçoit de pratiquer toutes les vertus, et n'imaginoit pas en blesser aucune, en choisissant un amant honnête homme, digne de toute sa tendresse. Élevée par la supériorité de son âme au-dessus des préjugés de son rang, ou des illusions de la vanité, elle ne pensoit pas non plus qu'on

ne pût être aimable ou digne d'estime qu'avec une belle généalogie. Un jeune courtisan nommé Guichard, d'une naissance vulgaire, mais d'un mérite rare, et distingué par des actions grandes et vertueuses, fut celui que son cœur choisit pour l'objet de ses affections les plus tendres. Alors elle fit le serment secret de conserver sa liberté pour la lui engager. Guichard étoit touché dès long-temps de la beauté et des aimables vertus de Sigismonde; mais on aime rarement sans espoir. La princesse encouragea ses regards, et lui parla avec tant de bonté qu'il les anima beaucoup. Guichard étoit fort beau; une étincelle du flambeau de l'amour l'embellit davantage; cependant il ne prenoit encore que pour une sympathie douce le sentiment passionné qui l'attachoit à la fille de Tancrède.

Celle-ci avoit réfléchi plus soigneusement sur ce qu'elle éprouvoit, et après avoir aimé long-temps dans le silence, après s'être assurée par une étude constante, qu'elle plaisoit au jeune Salermitain, elle résolut de lui découvrir son bonheur, et de s'assurer de sa foi. Ce jeune homme s'étoit souvent flatté d'inspirer quelque intérêt à la fille de son maître. Quelles furent sa reconnoissance et sa surprise, quand

il reçut, dans un bijou assez simple que lui donna la princesse, une lettre et son portrait!

Cette lettre et ce don l'instruisoient assez de son bonheur. « Guichard, écrivoit la » princesse, je sais que vous êtes rempli » d'honneur; j'ai jeté les yeux sur vous pour » m'attacher à jamais votre âme. Si je ne me » suis pas trompée en croyant ma tendresse » partagée, venez, ô mon cher Guichard, » me prêter le serment de m'être fidèle, de » mourir plutôt que de changer, et d'exposer » ma réputation. Fiez-vous à l'amour du soin » de vous récompenser, et regardez - moi » comme votre unique, votre tendre amie. » Sigismonde lui indiquoit ensuite les moyens de la voir en secret.

A l'un des angles du palais étoit un souterrein oublié dès long-temps (mais l'amour n'oublie rien) taillé dans le roc; il tiroit du jour d'un soupirail placé dans le rocher même. Des ronces épaisses avoient couvert ce soupirail. Le souterrein aboutissoit à un escalier dérobé par lequel on parvenoit à l'appartement de la princesse; elle avoit tout découvert, tout visité, tout reconnu, et c'est cette issue ignorée qu'elle indiquoit à Guichard.

Celui-ci muni d'une corde noueuse, et d'un

manteau de cuir pour pénétrer dans les buissons, vole à ce passage que l'amour lui avoit préparé, et pénètre sans aucun obstacle chez la princesse; il tombe à ses genoux, y dépose ses premiers sermens ; le froid respect fait place aux plus tendres caresses : comment peindre la joie de ces amans ? comment exprimer ce que tous deux sentirent ? et quelles expressions donneroient une idée, même imparfaite, des hommages passionnés que les charmes de Sigismonde, embellie par sa tendresse, reçurent de l'heureux Guichard?

Il le fut pendant quelques mois autant qu'un mortel peut l'être ; car les transports d'un amour partagé sont la félicité suprême ; et c'est pour cela sans doute qu'il est si rare d'en jouir long-temps. Tous les soirs quand le mystère et la nuit enveloppoient le palais, Guichard voloit chez son amante, où il étoit bien tendrement payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienséance. Ces momens d'un prix inestimable leur furent enlevés par le sort, et du faîte du bonheur Guichard et Sigismonde tombèrent dans l'abîme.

Tancrède se rendoit souvent chez sa fille sans aucune suite. Il y vint un soir que la princesse se promenoit avec ses dames dans

les jardins, afin de ne pas attirer chez elle un cercle qui auroit retenu long-temps Guichard dans le souterrein. Tancrède s'arrêta dans l'appartement de sa fille pour l'attendre, et s'y endormit : personne ne l'avoit vu entrer. Aussitôt que la princesse peut se dérober, elle court chercher son amant et l'amène chez elle. Là, s'abandonnant à leur tendresse, ils se livrent à toute la liberté du tête-à-tête. Tancrède étoit appuyé sur un carreau, et couvert d'un des rideaux du lit, de ce lit où la volupté couronnoit les amans. Il se réveille et le bruit qu'il entend ne lui laisse aucun doute. Ce père irrité se contint et ne se découvrit pas ; mais l'effort dont il eut besoin pour se résoudre à dissimuler, aigrit sa colère, épuisa son âme, et il ne lui resta de ressort que pour la vengeance. Le vieux prince profita d'un moment que les deux amans donnèrent au sommeil, pour se retirer sans bruit.

A l'instant même Tancrède aposta des embuscades autour du palais, et Guichard fut surpris au moment où il en sortoit. Le roi l'accabla de reproches, et le fit plonger ensuite dans une étroite prison; puis il alla trouver la princesse, et lui dit :

« Ma fille, c'étoit donc vous qui deviez

» conduire douloureusement ma vieillesse au
» tombeau : il faut que j'expie la funeste erreur
» d'avoir cru à votre vertu. Ma confiance en
» vous étoit telle que jamais je n'aurois pu
» me persuader sur le témoignage d'un autre
» ce que mes yeux m'ont appris. C'est à un
» Guichard, à un homme d'une extraction
» vile, et que j'ai tiré de la dernière classe de
» mon peuple, que la princesse de Salerme
» devoit se prostituer!... L'infâme séducteur
» recevra bientôt le juste prix de son ingra-
» titude ; mais je ne sais qu'ordonner de vous.
» Habitué dès long-temps à vous chérir, à
» vous honorer même, mon âme ne sauroit
» passer si brusquement aux sentimens que
» vous méritez. J'ai voulu vous entendre avant
» que de vous juger : qu'avez-vous à dire
» pour votre défense ? »

Sigismonde frappée d'un coup de foudre, résolut de tomber du moins avec dignité. Elle comprenoit assez qu'il n'y avoit point de grâce à espérer pour son amant ; elle dédaigna de prier pour elle. « Mon père, lui
» dit-elle, il est impossible de vous nier ce
» que vous avez vu. J'abandonne la vie, et
» ne prétends défendre que mon honneur ;
» il semble à vous entendre qu'il soit souillé

» d'une infamie. Moi qui ne connois pas un
» sentiment plus naturel, plus juste, plus
» chaste même que l'amour dont je brûle, je
» ne rougis point de moi-même, parce que
» je m'honore de mon amant. Vous attaquez
» sa naissance, eh ! que m'importent à moi
» ces distinctions frivoles, ces rêves de la
» vanité humaine ? à quels yeux doivent-
» elles plutôt disparoître, qu'à ceux qui élevés
» au-dessus de tous les rangs n'aperçoivent
» rien de niveau ? Quand je vous vois si fier
» de votre naissance, il me semble regarder
» un colosse qui se lève sur la pointe des
» pieds pour paroître plus grand. Croyez-
» vous, mon père, qu'il y ait moins de noblesse
» à penser ainsi qu'à jacter puérilement un
» avantage qu'après tout vous ne devez qu'au
» hasard, aussi bien que le plus simple gentil-
» homme de votre royaume ? Ce n'est pas
» cet aveugle distributeur des biens et de
» la notabilité qui a donné mon cœur à Gui-
» chard ; il le doit à ses vertus, à cette no-
» blesse sacrée qui ne dépend ni du sort ni
» des monarques, et qui fut la source de
» l'autre sans doute, ou celle-ci ne mérite
» aucune estime. Si une âme élevée, des talens
» supérieurs et toutes les qualités qui rendent

» aimable, donnent quelque droit à la consi-
» dération, qui plus que Guichard en mérite
» dans votre cour? Que si l'opinion que j'ai
» conçue de lui est une erreur, accusez-vous-
» en vous-même, ô mon père! vous qui com-
» blâtes de bienfaits ce jeune homme, et qui
» l'avez tant vanté devant moi. Je crois donc
» mon honneur intact, je le répète. La nature
» et la vertu ont avoué mes sentimens, puis-
» que j'avois recouvré le droit de disposer
» de moi..... Ordonnez à votre tour, et per-
» mette le ciel que vous puissiez vous rendre
» la même justice! Je vous jure seulement, et
» mon serment ne sera point vain, que je ne
» survivrai point à Guichard. Il m'eut été
» doux de vous adoucir le faix de la vieillesse;
» mais vous-même rougiriez de ma lâcheté,
» si je ne suivois pas au tombeau un amant
» à qui j'aurois coûté la vie; faites-nous donc
» mourir tous deux, si vous croyez que nous
» l'ayions mérité. »

Les hommes ordinaires ne croient pas plus aux résolutions fortes qu'ils ne les devinent. Tancrède devenu cruel dans ses dernières années, parce que la cruauté est le crime de la foiblesse, ordonne qu'on étrangle Guichard, lui fait arracher le cœur, et l'envoie à sa fille

dans une coupe d'or, persuadé qu'après les premiers égaremens de la douleur, la mort de Guichard auroit bientôt éteint l'amour de Sigismonde. Cette princesse désespérant de la vie de son amant, s'étoit procuré un poison très-actif. Elle reçut le fatal envoi, d'un œil sec, car elle ne croyoit les larmes dignes que d'une douleur vulgaire...... « O toi, dit-» elle, qui fis le bonheur de ma vie; toi que » je ne fais plus palpiter, je t'idolâtre encore; » l'âme de mon amant, cette âme si généreuse » et si tendre est en toi; elle attend la mienne, » et je vais la rejoindre à son autre moitié.... » faites, ajouta-t-elle, mes adieux à mon » père : puisse-t-il être plus heureux que » sa fille ! »

Aussitôt elle avale la liqueur fatale qu'elle avoit préparée, se jette sur son lit, et presse le cœur de son amant contre son cœur. Les femmes qui l'entouroient fondoient en larmes, sans pouvoir obtenir de la princesse mourante l'explication de ce triste spectacle; mais apercevant les premières traces du poison qui défiguroient Sigismonde, elles mandent Tancrède, il précipite ses pas vers le lit de sa fille.... Où vas-tu, malheureux? tu cours au-devant du remords; il auroit bien su t'atteindre!

Le monarque s'aperçoit enfin que la courageuse princesse lui a trop bien tenu parole : il se jette dans ses bras, il la mouille de ses larmes, il invoque à grands cris d'inutiles secours...... « Mon père, dit Sigismonde, » d'une voix presqu'éteinte, modérez une » pitié trop tardive, et ne gardez pas plus de » ressentiment contre votre fille qu'elle n'en » a de votre rigueur. Vous seriez cruel en » vous efforçant de me rendre à la vie, et » vous n'y réussiriez pas. Rien n'auroit pu » désormais m'en faire supporter l'odieux » fardeau. Celui que j'ai aimé n'est plus : ne » croyez pas qu'il m'en coûte de me dévouer » à lui. Vous pouvez cependant encore quel- » que chose pour moi en ce moment où tout » va m'échapper : faites que mes cendres repo- » sent avec celles de Guichard. Vous n'avez » pas voulu nous laisser vivre ensemble, » souffrez que le même tombeau nous réu- » nisse. » Elle dit, et rendit son dernier soupir en pressant contre son sein qu'abandonnoit la vie, le cœur inanimé de son amant. Tancrède éperdu de douleur satisfit au dernier vœu de Sigismonde ; et les remords ne lui laissèrent point de repos jusqu'au moment qui le plongea à son tour dans le cercueil des temps.

SECONDE NOUVELLE.

L'ANGE GABRIEL.

Vous pleurez, Mesdames, dit Philostrate, et moi j'envie le sort de Guichard. Il a péri; mais il fut aimé; mais il fut heureux..... Belle Pampinée, rendez quelque gaîté à vos compagnes, et faites-leur oublier Sigismonde....

Il y avoit, dit Pampinée, dans la ville d'Imola, un homme très-décrié pour ses mœurs et sa mauvaise foi : on le nommoit Bertho, et les affaires qu'il s'étoit faites dans sa patrie, le mépris dont il se voyoit chargé, le forcèrent à s'éloigner. Ce fut à Venise que s'adressèrent ses pas. Cette ville, où la plus extrême licence se concilie avec un esclavage très-complet, lui parut un théâtre propre à développer ses talens ; mais la concurrence étoit trop grande ; un nombre infini de libertins et de scélérats s'y exerçoient déjà. Bertho fut obligé de recourir au masque de l'hypocrisie ; il affecta les mœurs d'un saint, le plus grand respect pour la religion, et finit par se faire cordelier, sous le nom d'Albert d'Imola;

espérant, non sans raison, qu'un habit si respecté effaceroit les taches de sa première vie, et le préserveroit de la misère, sans trop gêner ses passions.

Frère Albert se distingua d'abord par une grande austérité. Il remplissoit tous les devoirs de son état avec une ferveur peu commune; consumoit tout son temps à la prière et à l'étude, marquoit une vénération profonde aux plus dévots de ses confrères, ou seulement aux plus accrédités. Lorsqu'une fois il eut été admis à la prêtrise, il se consacra à la prédication; il avoit de l'esprit naturel, de la verve, de la facilité, un organe puissant, une mémoire infaillible, un front à l'épreuve: c'est plus qu'il n'en faut pour passer aux yeux du vulgaire pour un homme éloquent. Aussi la réputation du nouveau prédicateur devint-elle très-grande, et d'autant plus qu'il y réunit bientôt le crédit du confessionnal. Comment ne pas croire un apôtre si zélé le plus sage des directeurs? La mode joignoit son ascendant à celui du père Albert; tout le monde vouloit s'adresser à lui, parce que tout le monde s'y adressoit. C'étoit le saint des dévotes, le héros des jolies femmes, le favori du public.

Cependant toutes ses passions enchaînées

couvoient au fond de son cœur, et ses études, ses austérités, ses travaux apostoliques étoient autant de sacrifices qu'il leur offroit, et d'efforts courageux qu'il tentoit pour servir mieux ses penchans naturels. La confiance des dévots lui avoit donné quelques facilités ; car les soins spirituels conduisent infailliblement aux succès temporels. Le confessionnal acheva de le rendre au plaisir. Les pénitentes crédules ou sensibles ne se prosternoient pas impunément aux pieds d'un directeur si adroit. Ce fut là l'intarissable source de ses triomphes ; ce fut aussi l'occasion de sa perte.

Une certaine Lisette Caquirino, femme d'un négociant, alors absent, singulièrement bornée, assez belle et infiniment orgueilleuse de sa beauté, vint un jour se confesser au père Albert. Il laissoit rarement échapper de telles occasions. Après les aveux et la morale ordinaires, le cordelier demanda à la belle Lisette si elle n'avoit point de galans ? « Il doit donc » être, à votre avis, répondit-elle, bien facile » de me plaire ? croyez-vous, mon père, » qu'une femme telle que moi laissât profaner » ses charmes par un homme ordinaire. Ah ! » c'est bien assez de ce qu'il me faut accorder » à mon mari, sans que je m'avilisse encore

» avec quelque autre mortel. » Ce langage tout nouveau étonna fort le confesseur. Il comprit que la raison de sa pénitente étoit trop foible pour sa vanité et résolut d'en tirer parti. Cependant il commença par tous les lieux communs de son métier sur l'orgueil peu chrétien et la vaine gloire; mais Lisette n'entendoit à aucune composition sur ce qui regardoit sa figure, et lui dit nettement qu'apparemment la piété lui obscurcissoit la vue. Père Albert la laissa dans son opinion sur ses attraits tous divins, et la renvoya fort mécontente de sa morale.

Quelques jours après le cordelier va chez la belle, la prend en particulier, se jette à ses pieds et lui dit : ô madame, daignez me pardonner les remontrances déplacées que je vous fis dimanche, et dont j'ai été si cruellement puni la nuit suivante, que je n'ai sorti de mon lit depuis le lundi que pour venir ici. Certes, je n'en serai pas quitte pour un si rude châtiment si vous n'intercédez pour moi. — Hé! mais, mon père, qui vous a traité ainsi? — Peu de momens après vous avoir quittée, madame, une grande lumière a rempli ma cellule, et à l'instant un jeune homme, d'une merveilleuse beauté, m'a frappé impitoyablement.

Je suis, m'a-t-il dit ensuite, l'ange Gabriel, et je viens te donner le juste salaire de l'insolence avec laquelle tu as osé parler de la céleste et incomparable beauté de ma chère Lisette, destinée de toute éternité au bonheur des anges, et qu'un vil mortel ne sauroit outrager impunément...... A ces mots, madame, je me suis prosterné et confondu en excuses sincères.... Je ne puis les recevoir, m'a dit Gabriel, qu'alors que la belle sur qui je veille avec toute la tendresse à laquelle l'amour divin laisse place dans mon cœur, t'aura absous de ta témérité. Tâche de l'obtenir d'elle, ou attends-toi à de nouveaux supplices, peut-être éternels..... Madame, sauvez mon corps et mon âme, montrez-moi une bienfaisance digne de votre beauté. — Vraiment, mon père, répond la jeune folle, au comble de la joie d'une si belle conquête, je vous l'avois bien dit que ma figure étoit toute céleste... Non que je m'énorgueillisse de cet avantage; c'est Dieu qui l'a voulu, et vous voyez quels sont les desseins de sa providence sur moi. Mais je suis fâchée de ce que vous avez souffert, et je vous pardonne de tout mon cœur, pourvu que vous me répétiez tout ce que l'ange Gabriel vous a dit. — Ah! madame, c'estbien la moindre preuve de

reconnoissance que je puisse vous donner; mais daignez me promettre un secret inviolable. — Parlez sans crainte, bon religieux, je vous jure de taire ce que vous m'allez révéler. — Belle Lisette ! vous êtes la plus heureuse des femmes, et je me prosterne à vos pieds pour obtenir votre protection. L'ange Gabriel est passionnément amoureux de vous; vous n'ignorez pas qu'il fut toujours sensible à la beauté. S'il n'avoit pas craint de vous effrayer, il y a long-temps que du haut des cieux il auroit volé dans vos bras, il m'a permis de vous le dire, et de l'annoncer pour la nuit qu'il vous plaira le demander. Mais comme il est impalpable sous sa forme angélique, tout occupé du soin de vos plaisirs, il vous prévient qu'il prendra un corps humain afin que vous puissiez jouir de ses embrassemens, comme lui de vos faveurs. — Vraiment, l'ange Gabriel est le maître, et doit lire dans mon cœur avec quel plaisir je le recevrai. Je le supplie seulement de ne pas prendre une figure effrayante. — Hélas ! madame, j'aurois bien une prière à vous faire, si j'osois..... — Eh quoi ? mon père, la bonne nouvelle que vous m'apportez vous donne des droits à ma complaisance. — Ce seroit, reprend le moine d'un ton timide,

de permettre que l'ange votre amant empruntât mon corps. Tandis qu'il l'occupera, mon âme ira remplir sa place dans le paradis où elle sera comblée de délices ineffables : cela ne vous coûtera rien, belle Lisette; et que ne vous devrai-je pas! — J'y consens, mon révérend; il est juste de vous dédommager du châtiment que je vous ai attiré. — Madame voudra donc bien faire en sorte que sa porte se trouve ouverte cette nuit même; car un ange se revêtissant d'un corps humain ne peut pénétrer chez vous que comme font les autres hommes..... Lisette promit tout : elle étoit ivre d'espoir et de désirs.

Père Albert voyant que tout réussissoit au gré des siens, se procure une robe blanche et flottante, se parfume pour dépouiller toute odeur monastique et va se présenter à l'heure convenue chez la crédule Lisette : elle se prosterne; l'éclat de sa robe le lui montroit rayonnant de gloire; les parfums qu'il exhaloit lui sembloient une odeur toute divine; l'ange la relève, et d'un air moitié galant, moitié protecteur, il lui fait signe d'entrer dans son lit. Lisette obéit. Gabriel ne tarde pas à la suivre, et ses brûlans transports, comparés aux tièdes caresses d'un mari, ne

laissent plus à la belle, éperdue de surprise et d'amour, le moindre doute sur sa céleste nature.

A l'approche du jour, l'ange aussi prudent que vigoureux, quitte sa maîtresse en lui promettant de revenir la nuit suivante, et la laisse comblée de gloire et de joie. Aussitôt que Lisette est levée, elle court chez Albert pour lui apprendre le succès de sa négociation, et lui raconte des choses merveilleuses du bienheureux. J'ignore, dit humblement le cafard, si vous avez en effet reçu la visite de l'ange Gabriel. Peu d'instans après qu'il m'eut apparu hier au soir pour s'informer de ce que vous m'aviez dit, je ne sais ce qu'est devenu mon corps; mais mon âme s'est trouvée dans un lieu de gloire et de félicité dont les mortels n'ont aucune idée. — Ah! mon père, que vous êtes loin de pouvoir comprendre les plaisirs que j'ai dus à l'ange Gabriel, si vous croyez que quelques autres puissent leur être comparés!... Votre corps est resté toute la nuit dans mes bras, et en vérité, je ne crois pas qu'il ait à s'en plaindre; il doit porter l'empreinte de plus d'une caresse, et si vous cherchiez sous votre sein gauche, par exemple... — J'y chercherai, Madame....

Quand Lisette eut débité tout à son aise les fables de son enthousiasme, elle se retira, fort impatiente de recevoir une seconde visite de l'ange : il ne la fit pas attendre. Ce furent mêmes illusions, mêmes réalités qui se renouvelèrent souvent, et la belle Vénitienne auroit joui long-temps de son bonheur, si son indiscrétion n'eût égalé sa crédulité.

Un jour qu'une de ses amies l'entretenoit de la beauté des femmes : « Ah ! dit Lisette, » s'il m'étoit permis de parler, je crois » qu'aucune n'auroit la témérité de se com» parer à moi. » La personne à qui elle s'adressoit, connoissoit la foiblesse de son esprit et l'excès de sa folle vanité ; et quoiqu'elle fut loin d'en prévoir toutes les suites, elle voulut s'en amuser. Mon amie, lui répondit-elle, vous êtes fort belle en effet ; mais vous avez plus d'une rivale. — Si vous saviez à qui j'ai le bonheur de plaire, vous conviendriez que je l'emporte de bien loin sur toutes. — Ma chère Lisette, pourquoi me cacher votre triomphe ? Doutez-vous que je ne le partage ? — O vraiment, c'est un secret. — Eh bien, je le garderai. — Ma bonne, je n'ai rien de caché pour vous, cependant il y va de mon bonheur.... et vous n'en douterez

pas, quand je vous avouerai que l'ange Gabriel descend sur la terre exprès pour me voir, et m'a juré mille fois que j'étois la plus belle des femmes. — L'ange Gabriel ! s'écria la confidente, qui avoit pensé éclater de rire.... Et où le voyez-vous donc ? — Où je le vois ? Ici, ici même, dans mon lit, où je jouis de ses divins embrassemens ! Ah ! quel bonheur ! quelles délices ! et que les froides caresses des humains sont glacées auprès de la moindre de ses faveurs ! — Assurément, reprit l'amie, du plus grand sang-froid, voilà qui est merveilleux, et je n'aurois jamais cru que les anges s'abaissassent à faire la cour aux mortelles. — Comment s'abaisser ! mon céleste amant m'a bien juré qu'il ne me venoit voir ici-bas que parce qu'il ne trouvoit dans le ciel aucune beauté qui approchât de la mienne..... Qui donc m'en disputera le prix sur la terre ? M'entendez-vous maintenant ? Cela est-il clair ?

Cela l'étoit infiniment, et si bien, que l'amie qui étouffoit, sortit le plutôt qu'il lui fut possible, et courut raconter l'aventure de l'ange Gabriel à toutes celles qu'elle rencontra ; de sorte qu'en peu de jours ses visites nocturnes furent publiques dans Venise. Les parens de

la dame instruits à leur tour, c'est-à-dire, les derniers, ne doutèrent pas que quelque galant ne s'introduisît chez Lisette à l'aide de cette ruse; car les détails que l'on faisoit étoient trop circonstanciés pour une rêverie mystique. Ils résolurent donc de guetter l'ange, et la nuit même où il étoit assez imprudemment accouru pour reprocher à sa maîtresse ses dangereuses indiscrétions, père Albert entendit assaillir la porte de la chambre. Aussitôt il s'élance par la fenêtre qui donnoit sur le grand canal, gagne à la nage l'autre bord, et se réfugie chez un matelot, où il se crut sauvé: mais sa détestable hypocrisie touchoit à sa récompense.

Le matelot voyant un homme nu que sa tonsure lui désignoit pour un ecclésiastique, avoit, malgré l'histoire pathétique inventée par le moine, deviné qu'il venoit de s'échapper d'une aventure galante. Tandis que le père Albert dormoit, en attendant l'heure où il pourroit envoyer chercher un ami sûr, et des habits, le matelot prit des informations et n'eut pas fait quatre pas, qu'il apprit la nouvelle de la nuit dernière déjà ébruitée. Alors il comprit que l'ange Gabriel étoit chez lui, et se promit d'en tirer rançon. « Oh çà!

» dit-il au père Albert en rentrant, notre
» homme de bien, vous êtes connu, épié,
» poursuivi, et si vous ne me remettez cin-
» quante ducats, je vais vous livrer, pour
» vous apprendre à cajoler les jolies femmes. »
Père Albert tremblant se jette aux genoux de cet homme, et lui donne un mandat de la somme qu'il exigeoit, sur un de ses confrères affidés. Le matelot va le toucher à l'instant, et quand il est muni des ducats, il réfléchit, pour le malheur du pauvre Albert, que la punition d'un si grand hypocrite seroit non-seulement exemplaire, mais encore méritoire pour celui qui le dénonceroit.

Plein de ces pensées, il combine son projet, et vient répandre la terreur dans l'âme du moine angélique : « Mille et mille dan-
» gers vous entourent, lui dit-il; les parens
» de la dame que vous avez séduite ont aposté
» ici autour des espions et des sbirres, parce
» qu'ils vous savent réfugié dans ce quartier.
» Je ne vous vois qu'un moyen pour ne pas
» tomber dans leurs mains. Il y a aujourd'hui
» une fête à la place Saint-Marc, où chacun
» peut mener un homme déguisé en ours ou
» en sauvage. Travestissez-vous de l'une de
» ces manières, et quand la cérémonie sera

» finie, je vous conduirai en sûreté où vous
» voudrez vous retirer. »

Père Albert accepta par nécessité, bien qu'avec une extrême répugnance, un expédient si périlleux; enduit de miel, couvert de plumes, masqué et chargé de chaînes, le voilà qui s'avance; mais la renommée l'avoit précédé, et le matelot, afin d'aider ses cent voix, s'étoit adressé aux trompettes de la ville, pour publier que ceux qui voudroient voir l'ange Gabriel n'avoient qu'à se rendre à la place Saint-Marc. Elle étoit remplie de monde, fort impatient de savoir à quoi aboutiroit cette promesse. Le matelot attache à un pilier sur un préau son sauvage, et après l'avoir exposé quelque temps aux huées de la populace, au poids de la chaleur, à l'inquiétude de l'événement, plus fatigante encore, il lui arrache son masque, et s'écrie : *Messieurs, voici l'ange descendu du ciel tout exprès pour consoler les Vénitiennes de l'absence de leurs époux.* Tout le monde reconnoît père Albert; la nouvelle se répand à l'instant; chacun vient jouir de son humiliation et l'aggraver. Ce n'est qu'après plusieurs heures de cet affreux supplice, que des religieux de son couvent réussirent à l'enlever

à la populace pour le conduire dans un cachot où l'on présume qu'il a fini ses jours : car se laisser surprendre paroît aux yeux des moines un forfait irrémissible, quoiqu'un crime caché ne soit pour eux qu'une légère peccadille.

TROISIEME NOUVELLE.

LES FUREURS DE LA JALOUSIE.

Vous manquez d'obéissance à notre souverain, belle Pampinée, dit Laurette à sa compagne, car quoiqu'il vous ait priée de nous distraire des malheurs de Sigismonde, il n'attendoit pas la mascarade séraphique de Gabriel. Puisqu'il a consacré cette journée à des récits d'infortunes, conformons-nous à ses tragiques volontés. Accumulons les meurtres, les attentats, les malheurs, et que son imagination se rassasie du plus beau sombre que nous puissions inventer.

Il y avoit autrefois à Marseille un négociant nommé Cluade, distingué par sa probité, sa bienfaisance et ses immenses richesses. Cet honnête homme possédoit une femme chérie et digne de l'être, qui lui avoit donné un grand nombre d'enfans, parmi lesquels on comptoit trois filles qui ne différoient d'âge entre elles que d'une année. Ninette, c'étoit l'aînée, avoit quinze ans; Madeleine et Bertelle s'en rappro-

choient assez pour être ses confidentes et ses amies.

Un gentilhomme comblé de tous les dons de la nature, mais déshérité par la fortune, aimoit tendrement Ninette, et sa passion partagée étoit déjà couronnée des mains de l'amour et de la volupté. L'aimable Provençale devoit à l'heureux climat qui l'avoit vu naître, d'avoir reçu de bonne heure ce que la nature lui destinoit de force et de beauté. Presque aussitôt qu'elle eut senti son cœur, elle écouta ses sens. Celui qui achève, donne et rend la vie se déclara au moment même que l'heureux Restaignon arrêta ses regards : son imagination s'embrasa, son âme fut saisie d'un enthousiasme presque divin; bientôt Ninette éprouva la dernière ivresse, et les deux jeunes amans éperdus de tendresse, se vouèrent l'un à l'autre pour jamais..... Le ciel rejeta leur sermens indiscrets.

Tant que leur âme innocente et tendre ne connut ni la méfiance, ni les remords, ils furent heureux. La contrainte qu'ils éprouvoient aiguisoit leurs plaisirs loin d'y nuire. D'ailleurs les deux sœurs favorisoient la passion de Ninette..... Bienveillance naturelle et peut-être innocente à cet âge heureux,

pourquoi de vils mortels t'ont-ils déshonorée en empruntant ton masque pour couvrir leur infâme cupidité !

Madeleine et Bertelle ne rendoient à leur aînée que les services qu'elles devoient bientôt en recevoir. Foulques et Huguet, gentilshommes, frères, orphelins, riches et amis de Restaignon, avoient remarqué leurs charmes naissans. Les voiles dont leur jeunesse et leur pudeur les couvroient encore, laissoient à l'imagination ardente des soupirans le pouvoir d'en disposer à leur gré, et les illusions les plus touchantes concouroient, avec le sens le plus exquis, pour exagérer leur bonheur s'ils parvenoient à plaire.

Leurs vœux furent exaucés, mais non pas comblés comme ceux de Restaignon. Une douce émotion, jusqu'alors inconnue à ces jeunes enfans, troubla leurs cœurs, anima leurs regards, et les déconcerta peut-être, en les rendant tout à la fois et plus timides et plus curieux. L'amour se fit sentir; l'aveu suivit de près; mille obstacles divers en retardèrent les preuves tant désirées. Le père revenu d'Espagne où il étoit depuis quelques années, songeoit à établir ses filles. Plusieurs familles se voyoient intéressées à leur conduite et la

surveilloient. Ce surcroît de difficultés désespéroit Ninette. Restaignon y joignoit une inquiétude encore plus vive. Foulques et Huguet jouissoient d'une assez grande fortune pour prétendre à obtenir leurs maîtresses ; mais leur ami n'avoit que son nom, le plus mince des avantages dans une ville de commerce. Restaignon forma le projet d'unir son sort à celui des deux jeunes-gens, et de les intéresser à son bonheur en en faisant dépendre le leur.

« Amis, leur dit-il un jour, nous sommes » menacés d'une grande infortune. Tandis que » vous vous consumez en vœux stériles, en » dévorans désirs ; tandis que je m'efforce de » dérober à l'Argus de Ninette quelques-uns » d'un si grand nombre de momens qu'il enlève à l'amour, on se prépare à nous ravir » nos maîtresses. En vain vous êtes riches, » votre noblesse n'est aux yeux de Cluade » qu'un ridicule, et votre opulence sera éconduite aussi bien que ma pauvreté. Vous » verrez passer dans les bras d'un marchand » l'objet de votre amour avant même d'en » avoir reçu le prix. Aimez-vous autant que » moi ? Préférez-vous votre passion aux » préjugés, à votre patrie ? je puis lever tous

» les obstacles qui s'opposent à notre félicité.
» Ninette ne demande qu'à me suivre ; par
» elle nous obtiendrons tout ce que nous vou-
» drons de ses sœurs, et je m'engage à les
» mettre dans vos bras. Vous êtes riches et je
» ne le suis pas ; mais je vous aime et vous
» estime assez pour désirer de vous devoir,
» et ne pas craindre de trouver des tyrans
» dans mes bienfaiteurs....... Voyez ce que
» vous pouvez : tout à la fois vous acquérir
» des maîtresses tendres et chéries, et un ami
» qui vous devra plus que la vie, puisqu'il
» tiendra de vous tout ce qui peut la lui
» rendre agréable...... Quels amans, quels
» hommes seront plus heureux que nous !... »

Les deux frères étoient passionnément amoureux. Le désir de la jouissance bouillonnoit dans leur sein ; leur âme toute entière cherchoit à s'élancer, à se perdre dans l'objet adoré. Qu'est-ce auprès de cet espoir que tous les petits intérêts qui agitent le reste des mortels ? D'ailleurs ces jeunes-gens (nous l'avons dit) ne dépendoient que d'eux-mêmes. Ils pouvoient transporter avec eux la plus grande partie de leur fortune. Le projet de Restaignon leur parut donc une inépuisable source de félicité, et ils l'adoptèrent avec transport, en lui

laissant d'ailleurs le choix du lieu et le soin des préparatifs du départ.

Restaignon prévient sa chère Ninette qui n'aspiroit qu'à jouir librement de sa passion; elle parle à ses sœurs, réchauffe l'amour dans leur âme, multiplie ses illusions, exagère ses délices, ou du moins leur durée, la tyrannie des parens, la servitude du mariage; enfin elle séduit. Restaignon dispose tout pour la fuite. Foulques et Huguet rassemblent des sommes considérables. Les sœurs parviennent au coffre-fort de Cluade, y recueillent une ample moisson; on achète un vaisseau au nom des deux frères, on l'équipe, on se hâte, on met à la voile; et les trois couples étoient à Candie avant que le père eut encore démêlé la vraie cause d'un malheur qui étendoit sur le reste de ses jours le crêpe de la douleur.

C'est bien inutilement, hélas! que les hommes cherchent à fixer le bonheur, puisque leurs désirs excèdent leurs forces et leurs ressources! Plus vainement encore ils croient le trouver dans les passions violentes qui les écartent du sentier de la vertu, et les séparent de ceux à qui la nature les a étroitement liés. Cette nature dont nous pouvons bien contrarier, mais jamais renverser les lois, a voulu

qu'on ne pût blesser l'ordre moral sans qu'il en résultât du mal pour les êtres intelligens, que l'union fût leur force, la prudence leur égide, l'ingratitude leur perte, et celui qui plonge un poignard au sein de son père ne doit pas douter que le trait ne retombe tôt ou tard sur sa tête. Les jeunes Provençales en firent une épreuve cruelle.

Les premiers temps de leur établissement furent un enchaînement de plaisirs; mais on se lasse de tout, et ce que l'homme supporte le moins aisément, c'est un bonheur monotone, une situation toujours égale: car l'habitude, ce présent du ciel, le plus nécessaire peut-être, mais aussi le plus dangereux, dompte la nature même, change le plaisir en ennui, et lui fait succéder le dégoût. Restaignon sentit le premier qu'accorder tout aux désirs c'est les éteindre. La beauté d'une jeune Candiote lui rappela ce trouble délicieux, ce délire enchanteur, ces images voluptueuses qu'il ne voyoit déjà plus que comme une ombre à demi-effacée dans le souvenir de ses premières amours. Ninette étoit naturellement très-jalouse; elle pressentit que Restaignon alloit être infidèle. Ses reproches, ses fureurs hâtèrent sa destinée. C'est en effet un moyen

bien absurde de rappeler un inconstant que de lui rendre insupportable celle qui lui est devenue indifférente. Restaignon dédaigna les menaces de son amante et consomma sa perfidie. Ninette le crut du moins. La rage qu'elle en conçut la jeta dans cette mélancolie profonde, avant-coureur des grands orages de l'âme. Elle prend en horreur celui qu'elle avoit tant aimé; elle invoque la vengeance et respire le meurtre. Une vieille grecque, savante dans l'art funeste des poisons, s'offre à sa mémoire comme une divinité secourable. Prières, séductions, argent, promesses, rien n'est épargné; l'infernale empoisonneuse obéit; le filtre fatal est composé: Ninette le présente à son amant de cette main, de cette même main qui tant de fois fit et sentit palpiter son cœur. Restaignon croit étancher sa soif et fait couler la mort dans ses veines; il tombe dans des convulsions affreuses; il expire.

Ses amis le pleurèrent amèrement. Leurs maîtresses s'empressèrent de consoler la pauvre Ninette qui, plongée dans la fange du crime, vouloit encore faire respecter en elle l'amour, la fidélité, la douleur; mais celle qui avoit servi sa fureur, chargée de plus d'un

forfait, fut arrêtée peu de temps après pour expier la mort de quelque nouvelle victime. Elle déclara qu'elle étoit coupable de celle du Provençal, et nomma sa complice.

Aussitôt le duc de Candie fait arrêter Ninette qui avoue à l'instant le crime dont elle est accusée. En vain ses sœurs et leurs amans tentèrent tous les efforts pour obtenir sa grâce; le duc avoit résolu d'en tirer une vengeance éclatante, et c'étoit son ressentiment personnel qu'il poursuivoit dans Ninette. Épris des charmes de Madeleine, il avoit vainement essayé de la séduire, et son amour-propre étoit consolé de l'idée d'humilier et d'affliger cruellement celle qui l'avoit dédaigné. Madeleine aimoit tendrement sa sœur; l'idée de la voir périr par un supplice infâme égaroit sa raison et déchiroit son cœur. Elle recourut à la seule ressource qu'elle pût envisager encore, et promit au duc de se rendre à ses désirs, s'il vouloit lui remettre sa sœur, et lui jurer un secret inviolable.

Le prince fut assez inique pour sacrifier la justice à l'envie d'assouvir des désirs non partagés, et assez lâche pour mettre à prix la prévarication qu'il commettoit à la prière d'une femme qu'il prétendoit aimer. Il fait

arrêter Foulques et Huguet sous prétexte de les confronter à Ninette. Cette nuit-là même il consomme son infâme marché, et ramène la criminelle chez Madeleine, plus infortunée que coupable, plus digne de pitié que d'horreur. Le duc répand ensuite le bruit qu'il avoit fait noyer Ninette, et renvoie chez eux les Provençaux empressés de consoler les deux sœurs.

Mais l'imprudence ou l'indiscrétion de quelques valets apprirent bientôt à Foulques que Ninette étoit cachée dans la maison, et qu'on lui en faisoit un secret. Il n'en falloit pas davantage à un homme né sous le ciel brûlant de la Provence, tout propre à donner cette fièvre dévorante qu'on appelle jalousie, pour deviner de quel prix avoit été payée la grâce de Ninette, d'autant que Foulques n'avoit point ignoré l'amour du prince. L'amant persuadé de son malheur, avant d'en être convaincu, interroge sa maîtresse avec tant d'emportement, qu'il jette la terreur dans ses sens, et lui ôte toute la présence d'esprit nécessaire pour détruire ou détourner ses soupçons; elle hésite, elle balbutie, elle tremble, elle pleure, elle avoue enfin le sacrifice que sa pitié et l'amour fraternel lui ont arraché.

L'amant forcené saisit un poignard et l'enfonce au sein de l'infortunée Madeleine, qui embrassoit ses genoux, imploroit sa clémence et juroit que son cœur n'avoit pas été un seul instant complice de son infidélité. Elle tombe sans vie à ses pieds; et le monstre, avec le sang-froid que les passions les plus emportées savent quelquefois si bien affecter, va trouver Ninette et lui dit qu'il vient pour la dérober aux recherches du duc, qui instruit qu'elle n'est pas partie, veut faire exécuter son arrêt. Ninette éperdue de crainte, le suit sans balancer. A-t-il assouvi sur elle sa vengeance ou partagé son infortune? on l'ignore; car jamais depuis leur fuite on n'a entendu parler de ce couple criminel.

La mort de Madeleine fut bientôt divulguée, et le duc, furieux de la perte d'une femme dout il avoit encore espéré des plaisirs, fit arrêter Huguet et son amante; en vain ils se défendirent, en disant que la fuite de Foulques et de Ninette indiquoit assez les coupables: la colère ne connoît point d'innocens. Appliqués à la question, ils avouèrent un crime dont ils avoient horreur, et leur supplice auroit suivi de près, s'ils ne fussent parvenus à séduire leur geôlier par l'appât

d'une grosse somme. Ils s'embarquèrent ensemble pour Rhodes, où assaillis par les remords et la misère, ils virent augmenter chaque jour le nombre de leurs maux, et diminuer celui de leurs plaisirs.

QUATRIEME NOUVELLE.

LA FIANCÉE DU ROI DE GRENADE.

ELISE, désignée par le roi pour parler après Laurette, trouva que les fureurs de Ninette n'avoient pas fait verser assez de sang; elle chercha dans sa mémoire une catastrophe plus complète, et parla ainsi.

Guillaume II, roi de Sicile, survéquit à son fils, et donna tous ses soins à l'éducation de l'enfant du prince qu'il venoit de perdre. Gerbin faisoit tout le bonheur de son grand père. La nature l'avoit comblé de ses dons les plus précieux. Tous les agrémens extérieurs, toutes les qualités du cœur et de l'esprit le distinguoient déjà au sortir de l'enfance; il n'avoit pas atteint l'âge d'homme qu'il jouissoit d'une grande réputation. La Barbarie étoit alors tributaire du roi de Sicile, et gouvernée par un prince qui avoit une fille presque aussi célèbre que Gerbin par les mêmes avantages. Le parallèle étoit si naturel et si frappant que les deux nations et les étrangers même s'en occupoient. Les flatteurs mettent tout à profit,

et ces deux jeunes-gens s'entendoient sans cesse vanter et comparer l'un à l'autre. La jeunesse est l'âge des illusions. Son esprit enthousiaste semble peu fait pour fixer ou même pour apprécier le bonheur; mais si, comme il est assez vrai, les objets ne valent que le prix que l'âme y attache, la jeunesse doit être plus voisine du bonheur que tout autre âge, car elle désire avec plus d'ardeur, et l'ardeur du désir doit décider des délices de la jouissance. Il en est de bien des sortes : les plus heureuses peut-être, les plus magnifiques du moins, sont celles de l'imagination, qui n'a dans ses rêves ni bornes, ni mesures.

Gerbin à force d'entendre louer la belle Sarrasine, s'en fit un portrait qui séduisit son cœur. Il est assez facile de voir tout ce qu'on veut des yeux de l'âme. Ceux du corps ne sont pas si dociles, et Gerbin préoccupé de la beauté qu'il s'étoit faite, qu'il n'avoit que devinée du moins, ne vit plus rien digne de ses hommages.

La princesse faisoit de son côté un rêve à peu près pareil. Les exagérations de la renommée allumèrent en elle un enthousiasme passionné que les premiers soins du prince de Sicile changèrent en un violent amour. Ce

jeune homme, trop épris de l'image qu'il s'étoit faite pour ne pas chercher à réaliser ses vœux, envoye un homme affidé et plein d'adresse à la cour de Tunis, pour entretenir secrètement la princesse. Le courtisan se déguise en marchand, et pénètre jusqu'à la fille du roi de Tunis, sous prétexte de lui faire voir des pierres précieuses. Au nombre des bijoux qu'il lui montra étoit le portrait du prince de Sicile. La belle Sarrasine le contemple, l'admire, s'attendrit et demande avec un trouble extrême à l'acquérir. Le feint marchand profite d'un instant où il n'étoit point observé, et lui dit : « Celui qui m'envoye sera pénétré de reconnoissance quand il saura que vous avez désiré de garder ce portrait. Combien il seroit plus heureux s'il osoit se flatter que la bienveillance plutôt que la curiosité vous y eût portée. » La princesse rougit, et répondit peu de mots, mais assez doux, assez flatteurs pour encourager l'envoyé à lui remettre une lettre du prince.

La belle Sarrasine disoit assez, ne l'acceptant, ce qui se passoit dans son cœur. Plus touchée que surprise de se voir recherchée par celui auquel elle avoit tant désiré de plaire, un procédé si délicat et si tendre acheva de

décider son choix, son cœur et ses vœux. Elle ne se permit pas d'écrire encore ; mais dans une entrevue secrète qu'elle sut se procurer avec l'envoyé du prince, elle lui remit un anneau et son portrait qu'elle le chargea de lui porter comme un gage sincère de son estime et de sa reconnoissance.

Il n'en falloit pas tant pour conduire à son dernier période la passion du jeune prince. Cet objet ravissant, que l'ardent Sicilien ne fixoit qu'avec transport dans les seuls délires de son imagination, étoit réellement un chef-d'œuvre de beauté ; ceux qui ont aimé sentent tout ce qu'y ajoutoit pour le jeune homme l'union des sentimens, qui lui promettoit tous les bonheurs dont le désir brûloit son âme. Une correspondance délicieuse s'établit entre les deux amans, et resta secrète, car plus d'un obstacle s'opposoit à leurs vœux. Les deux nations ennemies et rivales, et d'autant plus que l'une avoit humilié l'autre, auroient pu désirer de voir finir leurs démêlés par une heureuse alliance ; mais la fierté des deux rois s'y opposoit, et le prince de Sicile n'ignoroit pas que le temps seul pouvoit lui donner la liberté de disposer de lui.

Il est rare que les secrets des grands restent

cachés. Le roi de Tunis eut quelque soupçon de l'amour de Gerbin ; il se hâta, pour déconcerter ses projets, de promettre sa fille au roi de Grenade. Quel revers! quelles douleurs ! fuir la cour de son père paroissoit la seule ressource de la belle Sarrasine; mais elle étoit trop observée pour y parvenir. Elle mit donc tout son espoir dans le courage de son amant, et lui écrivit que le temps étoit arrivé où elle se voyoit forcée d'invoquer son amour et ses sermens. Le prince n'avoit pas balancé à la nouvelle du mariage qui détruisoit toutes ses espérances; son malheur, celui de son amante étoient au comble; il ne leur restoit qu'un parti extrême à prendre; les âmes fortes en sont peu effrayées. Il résolut d'enlever la princesse que l'on ne pouvoit conduire que par mer à son époux. En vain le roi de Tunis prévoyoit tout : en vain son ambassadeur avoit obtenu du roi de Sicile un saufconduit qui devoit mettre ses vaisseaux à couvert de toute insulte. Les passions ne connoissent de droits que leur intérêt, et l'amour plus que toute autre, s'indigne des conventions sociales, parce qu'elles lui ont plus coûté.

Gerbin part pour Messine, arme deux galères et suivi d'amis sûrs, et d'une élite de soldats,

il va croiser à peu de distance des côtes de Tunis. Son impatience accusoit la lenteur de la princesse : à peine il aperçoit les vaisseaux légers qui la portoient, qu'il brûle de les aborder. « Amis, ces bâtimens qu'un vent trop » foible pour qu'ils nous échappent amène » lentement, sont chargés de trésors ; je vous » les abandonne tous : mon cœur enflammé » d'amour aspire à une plus noble conquête. » La fille du roi de Tunis que j'adore, qui » n'est pas insensible à ma tendresse, que son » père immole à son ambition, est traînée » contre ses vœux dans une cour étrangère » et barbare. Délivrons-la, rendez-la moi, et » je vous devrai le bonheur d'une vie consa- » crée désormais à reconnoître mes bien- » faits. »

Il dit, et vole au combat : « Voulez-vous » remettre entre mes mains la princesse ? dit- » il au vaisseau dont il étoit le plus voisin ; » vous n'avez rien à craindre. Refusez-vous » d'obéir ? j'apporte la mort....... » Le chef du convoi représente en vain quel attentat c'est au droit des gens que de l'attaquer en pleine paix, contre la foi d'un sauf-conduit. Gerbin a vu la princesse, il ne se possède plus. « Obéissez, dit-il, ou défendez-vous...... »

Un combat terrible commence aussitôt. Les Barbaresques luttoient en désespérés contre le nombre et le sort ; mais qui pourroit résister au fanatisme de l'amour ?.... Gerbin est prêt à monter au vaisseau ; tout tombe sous ses coups : « Je vais te livrer celle que tu désires, » s'écrie le chef des barbares. » On l'amène en effet.... « Tiens, perfide, reçois-la comme » tu l'as méritée...... » A ces mots il enfonce un poignard au sein de la princesse, et la précipite dans les flots.....

O rage ! ô tourmens !..... Gerbin que la voix du féroce guerrier avoit arrêté un moment, s'élance : il le terrasse, il le massacre, il le hache ; tout ce qui se présente à ses yeux subit la même destinée. Les Messinois le secondent ; sa fureur a passé dans leur âme ; le sang ruissèle de toutes parts .... Vengeance stérile et cruelle ! tu peux assouvir la colère ; mais tu ne saurois consoler l'amour !

Gerbin rendu à lui-même, à sa douleur, fait retirer de la mer le corps de sa maîtresse ; il il en rassasie ses regards ; il presse de ses douloureux embrassemens ces restes inanimés et sanglans..... Que feroit-il encore sur la terre? tout ce qu'il a aimé n'est plus : qui oseroit le condamner au supplice de vivre ?.... Gerbin

saisit son épée, se frappe, tombe sur le corps de son amante et meurt en l'embrassant (1).

---

(1) La nouvelle de Boccace ne finit pas ainsi. Gerbin fait enterrer la princesse avec une pompe puérile, retourne à Palerme, et meurt sur un échafaud. « Quindi fatto il corpo della bella donna ricoglier di » mare, lungamente e con molte lagrime il pianze, » e in Cicilia tornandosi in Ustica piccioletta isola quasi » a Trapani di rimpetto honorevolmente il fe sepel- » lire, e a casa più doloroso che altro huomo si torno. » Il re di Tunisi saputa la novella suoi ambasciadori » di nero vestiti al re Guilielmo mando doglendosi » della fede, che gliera stata male osservata, et rac- » contarono il come. Di che il re Guilielmo turbato » forte, ne vedendo via da poter loro la justitia ne- » gare, che la dimandavano, fece prendere il Ger- » bino, e egli medesimo (non essendo alcun de baron » suoi, che con prieghi da cio non si sforzasse di rim- » uoverlo) il condanno nella testa, e in sua presentia » glie la fece tagliare, volendo avanti senza nepote » rimanere, che esser tenuto re senza fede. » Tout ce conte est assurément bien romanesque et bien froid; mais j'ai cru que faire survivre Gerbin à l'amante qui lui avoit inspiré une résolution si désespérée, pour le faire mourir de la mort des lâches, étoit le moyen le plus sûr de détruire le peu d'intérêt qu'il pouvoit inspirer.

CINQUIEME NOUVELLE.

L'AMANTE INFORTUNÉE.

MESSINE me rappelle, dit Philomène, une histoire non moins tragique, quoique les acteurs soient d'un état plus rapproché du nôtre.

Trois frères, tous marchands, qui habitoient cette ville, avoient une sœur jeune et belle qu'ils n'avoient point encore mariée, soit pour ne pas retirer de leur commerce les fonds nécessaires à sa dot, soit parce qu'elle leur étoit fort utile. La nature, qui ne tient pas compte des calculs de notre cupidité, avoit fait sentir à l'aimable Isabeau les besoins d'un attachement, et les folâtres amours la comptoient déjà dans leur empire. Un jeune homme de Pise, nommé Laurent, qui conduisoit avec elle presque tout le négoce des trois frères, n'avoit pu la voir sans l'aimer. Isabeau touchée de ses soins répondit à sa tendresse; ces jeunes-gens se voyoient souvent et sans contrainte; l'amour sut mettre à profit tant de liberté; ils furent heureux. Hélas! ils ne devoient pas l'être long-temps. Mais un des

bienfaits de l'amour est de bannir aisément les soucis de l'avenir. Aucune passion ne sait de même s'emparer de tous les instans de notre courte durée, et saisir le présent, ce bien si précieux et si méconnu, le seul sur lequel le sort et la fortune ne sauroient exercer leurs caprices et leur tyrannie.

Rien ne troubla d'abord les plaisirs des deux amans; mais le hasard voulut que l'un des frères d'Isabeau les rencontrât une nuit qu'elle alloit, d'un pas furtif, trouver la chambre et le lit de son bien-aimé. Le jeune homme, qu'elle n'avoit point aperçu, suit les pas, reconnoît où ils s'adressent, et se retire, brûlant de se venger. Le lendemain il apprend à ses frères ce qu'il a découvert. Ceux-ci modèrent son ressentiment; ils l'engagent à en suspendre les effets. Un éclat pouvoit les déshonorer. . . . . Comme si le déshonneur consistoit plutôt dans une mésalliance que dans la vile cupidité qui fait mettre à prix sa fille ou sa sœur, et sacrifier son bonheur à plus ou moins d'or! Laurent et son amante n'eurent donc pas le moindre soupçon que leur intelligence fût connue; mais ils étoient épiés avec tant de soin qu'aucune de leurs entrevues n'échappoit à leurs ennemis.

Ceux-ci se lassèrent d'attendre et prirent le parti des lâches, qui ne savent se venger que par une trahison. Ils emmènent, sous quelque prétexte, Laurent hors de la ville, le percent de cent coups de poignard, et l'enterrent au pied d'un arbre, pour dérober les traces de leur crime.

Une affaire de commerce dont ils parlèrent à leur sœur, en rentrant chez eux, motiva d'abord l'absence de son cher Laurent. Mais les délais se multiplioient chaque jour. Il en est bien peu de supportables pour une amante, et l'inquiétude, que l'on calme aisément quand elle est l'effet de l'ennui, du besoin ou du mal-être, brave tous les raisonnemens du monde, toutes les illusions même quand c'est l'amour qui la commande. Les frères d'Isabeau, ne sachant plus que lui répondre, eurent la cruauté de la maltraiter, et leurs menaces lui imposèrent silence ; mais ses craintes n'en furent que plus cuisantes.

Sans doute c'est une idée bien chère aux cœurs tendres que celle de conserver quelque relation avec un objet aimé ; lors même que la mort leur a enlevé l'espoir de le revoir jamais..... *Jamais !*... Ce mot est affreux, il décourage, il déchire l'âme ; elle ne peut

s'accoutumer à l'idée d'une séparation éternelle : de là le doux rêve de son immortalité.... Il existe toujours celui que j'aimai.... *Il ne me répond pas ; mais peut-être il m'entend.* Cette pensée, si touchante d'un poëte sensible, est un baume divin pour le cœur aimant et consumé de regrets, qui peut s'en pénétrer. Pourquoi lui envier les illusions qui adoucissent et cicatrisent des plaies si profondes et si cruelles, ne fussent-elles que des illusions ?..... Des exemples, aussi singuliers qu'inexplicables, semblent nous promettre davantage.

Un soir que la tendre Isabeau baignoit de larmes sa couche solitaire, et reprochoit à son amant une absence si longue, elle croit le voir...... Elle le voit ; il étoit pâle, triste, vêtu d'habits déchirés et couverts de sang.... « Infortunée ! que me reproches-tu, lui dit-il, » hélas ! je ne puis revenir vers toi ; tes frères » m'ont arraché la vie le dernier jour que je » t'ai vue : les barbares t'ont ravi ton amant.... » Va dans ce bois voisin de la ville, auprès » de la grotte : tu y trouveras mes tristes » dépouilles, et tu n'accuseras plus celui qui » est mort en t'adorant. »

A ces mots le fantôme disparoît. Isabeau

se réveille; son sein s'élève avec force, les sanglots la suffoquent, un torrent de pleurs vient baigner ses joues enflammées. Ce n'est là qu'un rêve peut-être; mais il est si lugubre! Il porte tous les caractères d'une affreuse vérité. Isabeau prend avec elle une femme, fidèle confidente de son amour; elle court à l'endroit désigné. Une terre, fraîchement remuée, frappe sa vue et glace son cœur d'effroi: d'une main tremblante elle creuse, et trouve à peu de distance son cher Laurent. . . . . « Hélas! il est donc vrai, dit-elle, » et elle tombe sans mouvement sur le corps inanimé de son bien-aimé. Sa bonne la rappelle à la vie. Eh! quel service plus funeste quand on ne peut la retrouver qu'avec horreur!

Cependant le temps pressoit, il falloit retourner à la ville, ou tout divulguer. Isabeau n'avoit pas la force de se séparer de ces restes chéris: elle ne put se résoudre du moins à les abandonner, sans emporter avec elle un gage funeste et précieux de son amour et de son malheur. L'infortunée parvient à détacher la tête de Laurent...... Quelle occupation pour les mains d'une amante !..... Elle la cache sous ses vêtemens et l'emporte avec elle; mais comment l'avoir sans cesse sous les yeux, et

la dérober aux regards inquiets de ses frères? l'amour lui en suggéra le moyen.

Isabeau plaça cette tête au fond d'un grand vase qu'elle remplit de terre, dans laquelle elle planta un basilic salermitain. Alors ce monument funèbre ne quitta plus sa chambre. C'est là que, dévorée de douleur, elle venoit arroser de ses larmes le tombeau qu'elle avoit su donner à son amant, et consumer les restes de sa vie; car elle dépérissoit sensiblement, et sa langueur, ses traits défigurés l'avertissoient assez que le terme de ses malheurs approchoit. Ses frères s'aperçurent des larmes continuelles que lui arrachoit la contemplation de ce vase, et, sans en deviner la cause, ils eurent la prudence cruelle de le lui ôter. Alors Isabeau, succombant à sa douleur, perdit ce qui lui restoit de forces, et fut assaillie d'une fièvre violente qui la jeta dans un délire continuel, où elle ne parloit que de Laurent et de son basilic. Les frères, déchirés de remords et de crainte, voulurent éclaircir ce mystère, et fouillèrent dans le vase, objet de tant de regrets. A la vue d'une tête décharnée, ils reconnurent aisément leur victime et la source des gémissemens de leur sœur. Frappés de terreur, ils quittèrent à

l'instant Messine, où ils laissèrent Isabeau en proie à sa douleur, qui la plongea bientôt dans cet asile sûr où l'on brave les regrets.

SIXIEME NOUVELLE.

LES DEUX SONGES.

Ces situations de l'âme qui nous fournissent tant d'idées sans que nous en ayions une connoissance réfléchie, quoiqu'elles soient toujours modifiées par nos idées familières et les impressions les plus récentes que nous avons reçues ; ces songes, dont les nuances, variées à l'infini, rapprochent d'une manière si frappante le mensonge de la vérité, ont sur nous, malgré nous-mêmes, un grand ascendant, et c'est à bon droit; car ils deviennent une sensation très-essentielle à notre bonheur. D'ailleurs il paroît certain qu'ils peuvent dénoter l'état du corps et de l'âme, puisque l'on tire de ces jeux de l'imagination des présages utiles dans les maladies.....

C'est par ce préambule (qui pourroit conduire à une dissertation très-profonde, très-longue, très-érudite, très-ennuyeuse, et tout aussi inutile peut-être, malgré les observations d'Hyppocrate, plus naturellement qu'à une nouvelle) que Pamphile, désigné par le

roi pour parler après Philomène, prétendoit s'excuser d'entretenir encore la société de songes ; mais son apologie étoit superflue. L'homme trouve quelque chose de si doux à laisser aller son entendement, sans prendre la peine de le conduire, que les rêveries du jour et les rêves de la nuit, lui seront toujours intéressans, lors même qu'il en sera désagréablement affecté. Nous ne suivrons donc pas Pamphile dans ses longs raisonnemens, et nous transcrirons tout simplement l'histoire qu'il raconta.

Ponte Carraro, homme de naissance et d'une fortune aisée, voyoit croître, dans la ville de Bresse, sa fille nommée Andrée, dont la beauté et les grâces attiroient tous les regards. On reproche aux faiseurs de romans d'être prodigues de ces dons envers leurs héroïnes ; mais on a tort. Est-ce leur faute si les lois des hommes attachent tant de dangers aux agrémens que répand la nature, et si le bonheur, loin d'être la suite naturelle de ses bienfaits, semble être incompatible avec eux ? Vous voulez intéresser ? il faut raconter des malheurs. Vous voulez des malheurs ? cherchez-les sur les traces de la beauté et du génie.

En dépit des critiques, André étoit donc fort belle, et non moins aimable. Elle possédoit surtout au plus haut degré cette disposition tendre et délicate de l'âme, qui la rend facile à être touchée, et qui multiplie tous nos biens et tous nos maux. La belle avoit occasion de voir souvent un jeune homme, son voisin, vertueux, et bien fait, beaucoup moins riche qu'elle, et d'une naissance très-vulgaire. Elle ne l'en avoit trouvé que plus aimable; soit que l'injustice du sort, que nous accusons dès qu'il contrarie nos désirs, nous intéresse plus vivement à ceux qui ont à s'en plaindre; soit que par un penchant irrésistible de notre nature, les obstacles redoublent notre empressement pour ce qu'ils semblent nous interdire. Ces deux amans se chérirent d'abord en silence; ils se parlèrent ensuite, ils s'unirent enfin sous le sceau des sermens, et l'amour, aidé du mystère, les combla de ses faveurs. Chaque nuit ils se voyoient dans le jardin du père, et y passoient des heures entières filées par la volupté.

De tristes pressentimens vinrent affliger la sensible Andrée. Elle rêva, une nuit où son amant n'avoit pas pu la voir, qu'un monstre

affreux, dont il lui fut impossible de démêler la forme, arrachoit de ses bras son cher Gabriel, et que le fantôme, malgré ses efforts, ses gémissemens et ses cris, disparoissoit avec sa proie. Glacée de frayeur, elle se réveille, appelle celle de ses femmes en qui elle avoit le plus de confiance, et la seule qui connût le secret de son amour. Elle lui raconte ce rêve affreux, et parvient à se rassurer à force d'entendre dire, et de se répéter que ce n'étoit qu'un rêve; mais il laissa en elle une impression assez profonde pour désirer que son amant s'abstînt de la voir la nuit suivante. Le passionné Gabriel ne voulut jamais faire ce sacrifice, et ils se réunirent à l'heure accoutumée.

Andrée, un peu honteuse de sa frayeur, mais toujours alarmée, raconte alors à son ami combien elle avoit été affectée du songe de la nuit dernière : « O mon Andrée, lui » dit-il, calme tes vaines terreurs. On ne peut » jamais être heureux loin de ce qu'on aime. » Et moi aussi, quand je ne suis pas dans tes » bras, je me livre à de tristes rêveries, qui » influent sur mon sommeil, et m'obsèdent » de tristes illusions. Cette même nuit qui » t'a coûté tant de larmes, je croyois chasser

» dans une vaste forêt ; une biche blanche, » jeune et caressante, s'est adonnée à moi, » et je m'amusois des jeux de ce charmant » animal, qui me suivoit fidèlement, lors» qu'une lionne féroce s'est élancée sur nous. » J'ai voulu me défendre ; mais le monstre » furieux m'a ouvert le flanc et arraché le » cœur en ce moment. La douleur que j'ai cru » ressentir m'a réveillé. J'ai porté la main à » mon côté, et n'y trouvant aucune blessure, » j'ai ri des délires de mon imagination, et » je me suis rendormi.... Va, mon amante : » près de toi, je brave tous les malheurs, et » ne sens que mes désirs et ma félicité. »

Andrée, plus émue que jamais par le rapport de ces deux songes, dissimula pour ne point affliger son amant ; mais elle recevoit ses caresses, éprouvoit ses transports, l'enivroit de délices et ne les partageoit pas. Gabriel, au contraire, ne s'étoit jamais cru ni plus sain, ni plus assuré du bonheur. Eh ! comment en effet suspecter le plaisir ? Comment, dans l'exercice des sensations les plus délicieuses et des sentimens les plus doux que nous ait accordés la nature, se méfier de la vigueur de sa santé, de la disposition de son corps, de ce corps auquel on ne pense jamais

moins qu'alors qu'on lui doit d'être heureux?...

Cependant Gabriel avoit atteint le terme fatal, et les myrtes de l'amour devoient couvrir son tombeau..... Il enlaçoit amoureusement son amante, soudain ses bras l'abandonnent et se roidissent, sa tête se renverse et sa bouche déjà glacée profère à peine ces mots..... *Chère amie! je me meurs.....*

Andrée l'appelle en vain, le presse, le réchauffe, porte sur tous ses membres une main tremblante.....Hélas! elle voit que son rêve est réalisé, et son cœur s'étoit pénétré si vivement de cette crainte fatale, qu'elle n'eut pas même un moment d'incertitude ou d'espoir. Qui pourroit exprimer sa douleur?..... Elle lui commanda un instant pour aller chercher des secours dont elle n'espéroit rien; mais qu'enfin elle ne vouloit pas négliger. Sa confidente accourut et lui représenta qu'il falloit transporter aussitôt Gabriel hors de ce jardin, où l'on ne pourroit se procurer aucun homme de l'art sans un éclat très-dangereux pour son honneur et sa sûreté personnelle. Elle lui proposa donc de le porter sur le seuil de sa maison même, où, en appelant, elles attireroient quelqu'un et se donneroient le temps de se retirer.

Andrée, touchée du danger que pouvoit courir sa confidente, consentit à ce qu'elle demandoit; et ces deux femmes, dont l'une envioit le sort de ce corps inanimé, parvinrent à le sortir du jardin; mais à peine sont-elles dans la rue, que la ronde qui passoit les arrête. Andrée se fait conduire au gouverneur, elle lui raconte ingénuement sa funeste aventure, que sa douleur attestoit assez. On mande des chirurgiens. Le mort est visité, et l'on reconnoît qu'un polype au cœur lui avoit ôté la vie. « Il ne me reste donc aucun es-» poir? dit Andrée: hélas! mon âme y avoit » déjà renoncé..... Seigneur, daignez faire » avertir mon père; mon sort sera bientôt » décidé. » Le gouverneur acquiesça à ses désirs, et Ponte Carraro accourut, déjà instruit par la clameur publique de la catastrophe dont son jardin avoit été le théâtre. « Mon père, dit Andrée, ce seroit trop tard » d'entreprendre d'excuser ma faute. Daignez » n'envisager que mon malheur. Ce Gabriel » que vous voyez sans mouvement a expiré » dans mes bras: il étoit l'époux de mon cœur. » La vie est maintenant un plus grand mal-» heur, pour votre fille, que la mort. On dit » que nous ne pouvons point disposer d'une

» existence que nous ne nous sommes pas » donnée. Je suis trop cruellement punie » d'avoir manqué à l'un de mes devoirs pour » en violer encore un autre ; mais qu'il me » soit permis du moins d'aller pleurer dans » un couvent impénétrable au reste des » hommes, celui qui avoit reçu le serment » inviolable de mon éternelle tendresse ; j'y » savourerai plus long-temps le plaisir de » me dévouer à tout ce que j'adore. »

En vain on voulut détourner Andrée de cette résolution extrême ; en vain l'estime publique, sa fortune et sa beauté lui donnoient-elles le droit de prétendre aux plus honorables établissemens : rien ne put lui faire rétracter l'engagement qu'elle s'étoit volontairement imposé : la religion et le souvenir de son amant occupèrent le reste de ses jours, flétris et abrégés par la douleur.

SEPTIEME NOUVELLE.

SIMONE ET PASQUIN.

Il est bien vrai, dit Emilie, que dans de telles circonstances le plus malheureux est celui qui survit à ce qu'il aime, et non pas celui qui dans un instant dépouille tous regrets, tous désirs, toutes peines. . . . . Les cœurs froids, qui seuls se chargent de consoler les cœurs sensibles, et les blessent au lieu de les guérir, ne comprennent pas cela, parce qu'ils ne croyent point aux douleurs longues et profondes, qui excèdent leurs forces. Pour moi, le sort de la jeune fille dont je vais vous raconter l'histoire, me paroît bien préférable à celui de la malheureuse Andrée sur laquelle on vient de nous attendrir.

Une jolie fille, nommée Simone, vivoit à Florence du travail de ses mains : elle filoit de la laine pour les particuliers ; l'amour, qui plus souvent habite les réduits obscurs ou champêtres, que les lambris dorés, vint emmêler ses fuseaux. Le commis d'un fabri-

cant, pour qui Simone travailloit, venoit chez elle sous le prétexte de hâter son ouvrage ; mais je ne sais comment il se faisoit que la diligente fileuse n'avançoit jamais moins que sous les yeux de Pasquin. Celui-ci étoit jeune et bien fait. Il se fit bientôt aimer de Simone qui l'avoit touché. Ses visites devinrent plus fréquentes, et l'ouvrage avança moins vîte ; en revanche on s'aimoit, on se le disoit, on ne se le prouvoit pas encore ; mais on se juroit de s'aimer toujours, et Pasquin sollicitoit la récompense de ses sermens.

Alors commençoient les beaux jours où le printemps réveille ses germes et reçoit dans son sein le souffle de la fécondité. Dans cette saison tout aime et tout invite à aimer. Simone sentoit vivement cette douce prière de la nature ; elle combattoit cependant encore ; mais comment résister long-temps à un amant, quand notre cœur lui répète tous ses discours ? Pasquin devint plus hardi, Simone moins timide. Elle consentit de suivre à une promenade solitaire son amant, qui jura mille fois d'être sage. L'occasion, l'amour et la nature en ordonnèrent autrement..... Si pourtant la vraie sagesse n'est pas de leur obéir !

On dit tous les jours, on dit, depuis bien des siècles, que la jouissance est le tombeau de l'amour ; mais ce n'est peut-être que dans les cœurs corrompus et énervés que l'habitude émousse le plaisir : du moins j'aime à le croire. Seroit-ce pour notre malheur que la nature, cette mère si tendre, si indulgente et si prodigue, nous auroit soumis au pouvoir sans bornes de l'habitude ? Non. Les besoins toujours renaissans ramènent toujours le charme de la jouissance, et c'est nous qui gâtons nos plaisirs, en ajoutant au charme de la nature. La variété devient un besoin lorsque nous nous en faisons une habitude ; mais nous n'aurions jamais connu ce besoin, si nous n'eussions recouru au changement sans nécessité. Avertie par le souvenir, séduite par l'imagination, notre âme y cherche le plaisir ; mais nos sens, toujours dociles à l'instinct, la première des lois, se refusent à une émotion que nous leur avons trop souvent fait éprouver.

Simone et Pasquin, fidèles disciples de la nature, au comble du bonheur en devinrent plus amoureux. Ils se voyoient chaque jour long-temps, et toujours trop peu. Leur esprit sembloit tout occupé des moyens de se réunir, et leurs cœurs étoient plus avides

encore que leur esprit industrieux. Un ami de Pasquin, nommé Strambe, parvint à lui procurer la liberté d'un jardin où, quand il le voudroit, il pourroit s'enfermer avec Simone. Quelle découverte! quel bienfait! Pasquin se hâte d'y conduire sa bien-aimée, une amie de Simone (il n'est point d'amant qui ne confie le secret de son bonheur!) et Strambe qui l'avoit si bien servi.

Le couple confident comprenoit aisément que le couple amoureux avoit besoin de solitude: il le laissa s'égarer au gré de l'amour. Simone et son amant, après en avoir cueilli plus d'une fois les faveurs, alloient rejoindre leurs complaisans amis, qui méditoient peut-être d'égayer par la suite leur tête-à-tête, lorsque Pasquin arrache une feuille d'une belle plante auprès de laquelle il étoit assis, et s'en frotte les dents. Frappé comme d'un coup de foudre, il tombe à la renverse, sans connoissance et sans vie..... La tendre Simone s'effraye, s'écrie; Strambe vole à son secours; il voit son ami déjà enflé, livide, défiguré, couvert de taches violettes....... Ah! malheureuse, dit-il à la jeune fille, tu l'as empoisonné!.....

Simone n'étoit pas plus en état de lui ré-

poudre, que capable de ce crime ; elle poussoit des cris lamentables, et inondoit de ses larmes le corps de Pasquin. Strambe, préoccupé de ses soupçons, prend les marques de sa douleur pour autant de grimaces hypocrites, et la traîne chez le podestat, où la pauvre accusée ne répond d'abord que par ses larmes et ses sanglots. Mais comprenant enfin qu'elle étoit accusée du meurtre de celui qui lui étoit si cher..... « Ah ! monseigneur, dit-
» elle au magistrat, j'aimois Pasquin de tout
» mon cœur, et je venois, au moment où il
» a péri, de lui en donner les marques les
» plus tendres. Oh, bon dieu! pourquoi au-
» rois-je ôté la vie à celui qui faisoit tout
» mon bonheur. »

Le podestat trouvoit contre toute vraisemblance qu'une jeune fille si simple et si naïve eût commis un tel crime. Il lui demanda si Pasquin s'étoit senti ce jour-là quelque douleur extraordinaire. — Hélas ! monseigneur, jamais il ne s'étoit mieux porté. — Mais à ses repas n'a-t-il rien mangé de suspect ? — Rien, monseigneur ; nous sommes de pauvres gens, et notre vie est frugale..... Votre question me rappelle cependant qu'un moment avant de tomber mort, il s'est frotté

les dents et les gencives avec une feuille de je ne sais quelle plante qu'il a gardée dans sa bouche assez long-temps.

Ce léger indice donne au podestat l'idée de se transporter au jardin où l'accident étoit arrivé. Il s'y fait suivre par Simone; elle le conduit à l'endroit même où Pasquin avoit fermé les yeux pour jamais. « Tenez, mon-» seigneur, dit-elle, nous venions de nous » lever, il a arraché une petite branche de » cette touffe. . . . . . » Simone l'arrache en même temps, et avec une précipitation qui empêche le podestat de réfléchir aux suites très-prévoyables de ce qu'elle va faire, elle se frotte les dents comme avoit fait Pasquin....... Aussitôt elle tombe en convulsions, et avant qu'on puisse lui procurer le moindre secours, elle meurt avec les mêmes symptômes que le jeune homme. . . . . . Heureuse sans doute! si une fin si rapide lui donna le temps d'y penser, de se voir à la fois justifiée et réunie, par le même genre de mort, à son amant (1).

(1) Boccace dit que Pasquin se frotta les dents avec une feuille de sauge (una foglia di salvia) et comme il n'y a point de sauge venimeuse, il fait trouver sous la plante un énorme crapaud qui l'avoit infectée. (Era

sotto il cesto di quella salvia una botta di maravigliosa grandezza, dal cui venenifero fiato avisarono quella salvia essere velenosa divenuta). Il y a tant de faits rapportés pour et contre l'existence du venin des crapauds, que la question n'est pas même décidée; mais il est absolument impossible qu'aucun crapaud, ni même qu'aucune plante de nos climats puisse donner si promptement la mort. Le *Crapaud de Surinam* ou le *Curuca du Brésil*, produiroient à peine de tels effets, à supposer même que ce que l'on en rapporte ne soit pas exagéré. J'ai donc cru devoir faire sauter du conte l'énorme crapaud, quoique e n'ignore pas qu'on ait vu en Italie, aux environs d'Aquapendente, un de ces animaux qui avoit plus d'un pied et demi de largeur, et qui étoit plus gros que la tête d'un homme. (*Ephém. des An. de la Nat.* Dec. 2, ann. 2).

HUITIEME NOUVELLE.

LA MORT D'AMOUR.

Au signe du roi, Néiphile prit la parole. Les anciens, dit-elle, avoient destiné, dans le séjour des morts, un lieu particulier pour les victimes d'un amour infortuné. Peut-être la foule n'y fut-elle jamais grande; mais combien ce petit nombre d'amans passionnés, qui, perdant tout quand on a cessé de les aimer, ne peuvent survivre à un sentiment si cher, seroit un groupe intéressant pour les cœurs sensibles! La légèreté est le lot le plus généralement déparți aux humains, et c'est sans doute pour leur bonheur: car les passions fortes, la profondeur, l'application, la ténacité coûtent trop à notre paresse; la légèreté, au contraire, qui n'exclut ni la sagacité, ni la vivacité, ni la souplesse de l'imagination, suffit à la plupart des mortels. Mais si le caractère de ceux qui ne tiennent fortement ni à leurs principes, ni à leurs habitudes, et que l'intérêt du moment décide, est le plus commun, il est aussi des âmes énergiques,

qui, égarées par des maximes exagérées ou des illusions puissantes, peuvent bien sacrifier leur passion ou leurs désirs, mais non sans se dévouer elles-mêmes et s'arracher le cœur.

Jérôme, fils d'un riche marchand de Florence, avoit perdu son père de bonne heure. Élevé sous les yeux de sa mère, et par conséquent dans une grande liberté, il ressentit, presqu'au sortir de l'enfance, une vive tendresse pour la fille d'un marchand, son voisin; et cet amour partagé, récompensé peut-être, devint si visible et si ardent, que la mère de Jérôme crut devoir éloigner son fils. En effet, la jeune Silvestre avoit le plus grand des défauts, la pauvreté. Son père faisoit assez mal ses affaires : d'ailleurs on formoit d'autres projets pour Jérôme. Il fut donc décidé qu'il iroit à Paris, pour s'instruire dans son état et acquérir l'usage du monde (1). Le jeune

(1) Les expressions de Boccace sont remarquables : « Noi ci contenteremo molto, che tu andassi a stare » a Parigi alquanto, dove gran parte della tua ric- » chezza vedrai, come si traffica, senza che tu diven- » terai molto migliore e piu costumato e piu da bène » la, che qui non furesti, veggendo que signori e que » baroni e que gentili huomini, che vi sono assai, e

homme résista long-temps : « Je puis, disoit-
» il, apprendre le commerce à Florence;
» quant aux manières agréables que je con-
» tracterois à Paris, dites-vous, j'en fais assez
» peu de cas; c'est à mes compatriotes que
» je veux plaire, et je ne vois pas que les
» Français s'attirent en Italie une grande bien-
» veillance. »

Vouloir est un argument sans réplique, quand on a en main l'autorité. La mère de Jérôme s'obstina; il partit pour Paris, sous la promesse expresse qu'on ne l'y retiendroit que quelques mois. On lui manqua de parole; il y resta deux ans, et peut-être l'y auroit-on laissé plus long-temps, s'il n'eût pris brusquement son parti.

Jérôme n'avoit pas cessé un instant de penser à sa chère Silvestre. Il étoit dans cet âge où les organes, sensibles et délicats, servent avec une vivacité prodigieuse une âme tendre et

---

» de lor costumi apprendendo, poi te ne potrai qui
» venire. » Il paroît qu'à l'époque même de la renaissance des Lettres, où l'Italie avoit tant de supériorité sur les autres nations de l'Europe, les Français étoient déjà les plus distingués pour les agrémens de la société.

un tempérament voluptueux : trop heureux, si l'esprit pouvoit alors n'être troublé d'aucun nuage, ni l'âme agitée d'aucune émotion trop vive ! Mais l'amour qui ne cède jamais ses droits sur la jeunesse, ne peut être calme ; ce n'est pas assez pour lui que toutes les facultés de l'âme et du corps soient vivantes, il faut encore qu'elles soient agissantes.

Jérôme vole donc à Florence, brûlant de désir et d'impatience, et déconcerte tous les projets de sa mère..... Mais, ô surprise ! ô douleur! Silvestre est mariée! Silvestre a passé dans les bras d'un autre homme!.... Jérôme se désespère, se consume en regrets impuissans; il veut revoir la volage et l'accabler de reproches ; du moins l'amour lui déguise ainsi la foiblesse qui le rappelle aux pieds de l'infidèle. Mais Silvestre avoit tant d'attention à ne se montrer jamais où Jérôme pouvoit la rencontrer, qu'il conçut le dessein téméraire de pénétrer la nuit chez elle.

Il gagne un domestique, reconnoît la maison, et se cache dans la chambre à coucher de Silvestre. Elle rentre, se met au lit avec son époux....... Quel spectacle pour un amant!..... Jérôme se contient, laisse en-

dormir le trop heureux mari, s'approche de la belle, et lui dit en mettant la main sur son sein : Ingrate Silvestre, tu m'as donc chassé de ce cœur qui faisoit mes délices..... Reconnois Jérôme, il te revoit infidèle et t'aime toujours. —Ah! mon ami, à quoi nous exposez-vous? répond la belle, saisie de frayeur et dévorée de regrets; pourquoi vous obstiner à troubler le repos d'une femme désormais uniquement attachée à ses devoirs, contrainte d'oublier celui qui lui fut si cher? Mon mari me chérit et me rend heureuse. Je vous crois trop honnête, trop tendre même pour vouloir empoisonner mon bonheur domestique. Retirez-vous, Jérôme; si mon mari s'éveilloit je tremblerois pour votre vie et mon honneur. — Cruelle Silvestre! c'est donc là le prix que tu réservois à un amour si constant et si passionné. Si tu ne me rends ta tendresse, si tu ne me dédommages autant qu'il est en toi de ton infidélité, je n'ai plus qu'à mourir: ne défie pas mon désespoir.

Silvestre, qui n'avoit pas cessé d'aimer Jérôme, et que la persécution seule avoit donnée à un autre, sentoit son cœur se fendre à ces mots; mais l'idée de sa réputation, de ses devoirs, de ses sermens, étouffoit toutes

les expressions de sa tendresse. Elle ne donna donc pas le moindre espoir à l'infortuné, et lui refusa la plus légère faveur. Jérôme avoit passé plusieurs heures, d'une nuit d'hiver, dans l'attente et la crainte. Le saisissement du froid, et bien plus, celui que causa le renversement de toutes ses espérances, produisit en lui une révolution mortelle. La nature accablée succomba sous la violence de la douleur. Il avoit saisi la main de son amante; il se courbe sur le lit, s'appuye sur elle, et meurt en soupirant. Silvestre crut d'abord qn'il se trouvoit mal; elle essaya de lui donner du secours; mais sentant ses membres roidis et son corps glacé, elle commença à craindre pour sa vie, et mit la main sur son cœur: il ne battoit plus, il avoit cessé pour jamais....

La tendre Silvestre fut d'abord distraite de sa douleur par l'embarras d'une position si cruelle. Elle éveille son mari et lui dit: « Mon » ami, je ne puis dormir. Une femme à qui » je suis attachée m'a demandé un conseil si » embarrassant et si important pour elle, que » je veux m'aider de tes avis, quoiqu'on m'ait » recommandé le secret.... (Alors elle lui raconte son aventure.) — Il n'y a pas à balancer, lui répond son mari; tout éclat de

ce genre apprête à rire aux méchans. D'ailleurs votre amie paroît beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer, et fort innocente de l'étourderie de ce jeune homme. Son mari doit donc porter secrètement le mort devant la porte de quelqu'un de ses parens, et oublier à jamais ce malheur. — C'est toi même que tu viens de conseiller, mon bon ami, reprend Silvestre; touche ce corps glacé, c'est celui du pauvre Jérôme. Tu n'as pas ignoré son amour; tu as vu ma conduite : tu ne saurois me soupçonner de l'avoir attiré dans ta chambre, même auprès du lit où tu reposois avec moi. Conforme-toi donc à ton propre avis.

Le mari, très-surpris, très-inquiet, fit sans balancer ce qu'il avoit conseillé, alla poser le corps de Jérôme devant la maison de sa mère, et revint triste, mais calme auprès de sa femme; car il étoit convaincu de son innocence. Dès le lendemain on porta Jérôme au tombeau, au milieu des pleurs de sa famille et des gémissemens de sa mère, qui, avertie par le remords, imputoit au chagrin la mort de son fils. Cependant la malheureuse Silvestre, détournée un moment des égaremens de la douleur, par le danger de sa situation, avoit saisi avec avidité le prétexte que lui fournis-

soit la curiosité de son mari, pour aller repaître ses yeux du triste spectacle des funérailles de son amant. Une femme s'avance, couverte d'un long voile, au milieu de celles qui accompagnoient le convoi. A la vue de ce Jérôme que Silvestre avoit tant aimé, et que sa feinte insensibilité avoit précipité dans le cercueil, elle se jette sur ce corps inanimé, pousse un cri qui retentit dans l'âme de tous les spectateurs, tant il étoit fortement empreint de son désespoir. A ces accens terribles de la douleur, tout le monde croit reconnoître la mère de Jérôme: on s'empresse de l'éloigner du corps de son fils; mais elle ne répondoit pas et restoit immobile; on la croit évanouie, on veut la secourir, on lève son voile...... c'est Silvestre, que la mort, moins impitoyable cette fois que l'amour, unissoit à Jérôme pour ne plus les séparer.

La douleur du mari, à cette funeste nouvelle, ne lui permit pas de dissimuler : il raconta ce qui s'étoit passé la nuit précédente, et tout Florence donna des larmes au sort de ce couple infortuné.

NEUVIEME NOUVELLE.

LA JALOUSIE CRUELLE.

Le roi, voulant conserver à Dioné le privilège qu'on lui avoit tacitement accordé de finir la journée par ses contes joyeux, prit la parole. Il n'avoit garde de déroger à la loi qu'il avoit imposée, et il chercha tout ce qu'il put trouver de plus tragique dans sa mémoire.

Un chevalier célèbre, connu sous le nom de Raymond de Roussillon, avoit reçu dans sa maison un jeune Provençal, nommé Guillaume de Cabestaing (1), de naissance noble;

(1) C'est ici un fait historique, et le dernier traducteur de Boccace s'est trompé quand il n'a vu dans cette nouvelle que le travestissement de l'histoire si connue de Gabrielle de Vergi et de Fayel. Il devoit dire du moins que les opinions et les autorités étoient partagées. Guillaume Cabestaing étoit un noble Troubadour, né en Provence, s'il en faut croire Nostradamus, le Manuscrit 2348 de la bibliothèque de Chigy, et beaucoup de présomptions trop longues à déduire, et que l'on peut chercher dans la savante Histoire de Provence du père Papon. Il est vrai que la même aven-

mais si pauvre, qu'il s'étoit vu obligé de quitter la maison paternelle. L'usage de ce temps étoit que les gentilshommes, même les

---

ture, quoique avec des circonstances différentes, a été attribuée à un châtelain de Coucy, et à une dame de Fayel, connue sous le nom de Gabrielle, ou de Châtelaine de Vergi, ou plutôt de le Vergies, morte en 1250. Tous les écrivains modernes qui l'ont rapportée se sont copiés successivement, ou ont suivi Fauchet, qui, sur la foi d'une chronique ancienne de deux cents ans, et rédigée par conséquent plus de deux siècles après l'événement, raconte l'histoire sous le nom d'un châtelain de Coucy qu'il nomme Regnault et de la dame de Fayel. Mais on observe qu'il n'y a point eu de Regnault, seigneur de Coucy, suivant le savant Duchene. Ainsi le nom du principal personnage peut inspirer une défiance que la date de la chronique augmente encore. Tel est le sentiment du père Papon, qui a discuté ce fait avec son exactitude ordinaire. Peu importe, après tout, quelle province et quelle histoire doivent réclamer une telle catastrophe : aucune n'en peut être envieuse.

Je dis Raymond de Roussillon et Cabestaing, au lieu de Guillaume de Roussillon et Gardastaing (Guilielmo Rossiglione — Guardastagno) pour me conformer à l'Histoire, et je ferai de même dans la suite de ce récit, d'autant plus volontiers qu'elle est plus intéressante que la nouvelle de Boccace, parce qu'il est moins odieux de tromper son maître que son ami.

plus grands seigneurs, se défiant de l'éducation des châteaux ou de la foiblesse paternelle, envoyassent leurs enfans aux chevaliers qu'ils estimoient le plus, pour les élever. Ils les suivoient à la chasse, dans leurs voyages, dans leurs visites; ils faisoient leurs messages, ils les servoient à table, et s'instruisoient dans l'amour de Dieu, des dames, et les pratiques de la chevalerie : telle étoit cette éducation.

Cabestaing, sans autre titre que celui de pauvre gentilhomme, fut reçu avec bonté chez Raymond; sa physionomie étoit aimable, ses manières nobles, sa conduite sage et prévenante. Raymond l'honora d'une affection particulière, et pour se l'attacher à jamais, il résolut d'en faire l'écuyer de sa femme; c'étoit la récompense la plus distinguée des pages de ce temps. Marguerite étoit belle et sensible. Aux grâces de la figure, son nouvel officier reunissoit toutes celles que donne l'enjouement et la galanterie. Ses fonctions le mettoient sans cesse à portée de montrer ces qualités si séduisantes, auxquelles la beauté de Marguerite donnoit plus d'activité. A tous ces agrémens il joignoit l'avantage d'être Troubadour. On sait quelle existence honorable et douce avoient su s'acquérir ces beaux-esprits,

qui faisoient une cour noble aux grands seigneurs, savoient se mettre au niveau des plus hauts rangs, et ne paroissoient, dans un château, que pour y attirer tous les regards, devenir amoureux de la dame, et être ordinairement amans heureux. Que de titres pour plaire à Marguerite, dans ces siècles où un chevalier passoit pour parfait, quand on pouvoit dire de lui : *c'est un homme de belle figure, généreux, vaillant aux armes, et faisant bien l'amour et les vers !* Cabestaing et la dame conçurent très-rapidement de la tendresse l'un pour l'autre. L'histoire assure qu'elle étoit aussi pure qu'empressée, et l'historien pourroit être ici plus crédule que judicieux ; mais sa naïveté me séduit, et je me servirai de ses propres expressions : « Il advint » un jour, dit-il, que la dame ayant tiré à » l'écart son tendre écuyer, dis-moi, ce dit-» elle, t'es-tu encore aperçu si mon semblant » est vrai ou faux? Ainsi m'aide Dieu, ré-» pond-il Cabestaing, depuis l'heure bien-» heureuse que je me suis attaché à votre ser-» vice, je vous ai regardée comme la meil-» leure dame qui fut jamais née, et la plus » vraie dans vos dits et vos manières. Certes » je vous crois telle, et telle vous croirai toute

» ma vie. Et moi, reprit la dame, ainsi Dieu » me garde, je te dis que jà par moi tu ne » seras trompé, et que je ne fausserai la pre- » mière opinion que tu as conçue de moi. » A ces mots elle lui donne un baiser ; il fut tendre sans doute ; on veut qu'il ait été chaste ; il ne fut cependant pas le dernier, et de cette époque data leur engagement mutuel.

Leurs empressemens les décelèrent. « Peu » de temps s'étoit écoulé, ajoute l'historien, » et voilà que les médisans, que Dieu con- » fonde, en parlèrent assez haut, prenant, » ainsi qu'il arrive, leurs soupçons pour vé- » rités. Tant allèrent, en disant de toutes les » espèces, que ces discours en vinrent aux » oreilles de monseigneur Raymond, qui en » fut vivement touché. » Je veux bien que le mari eut tort. Hélas ! il est si naturel et si doux de donner raison aux amans ! Raymond se modéra cependant.

Un jour que Cabestaing chassoit à l'épervier, Raymond demande où il est : on le lui dit. Il prend aussitôt ses armes qu'il cache sous son habit, se fait amener un cheval et suit tout seul le chemin qu'on lui a montré. Il rencontre Cabestaing qui, en le voyant, fut troublé, parce qu'il eut quelques pressentimens

des soupçons de son maître. Raymond, après quelques discours indifférens, lui demande s'il n'y a pas quelque dame qui soit l'objet de ses chansons. Cabestaing se défend d'abord de répondre à son maître ; son excuse est remarquable : *Vous savez,* dit-il, *que la fidélité qu'on doit à sa dame consiste à lui tout dire et à ne rien dire d'elle.* Ce procédé n'est pas d'un siècle poli ; mais il est d'un cœur noble et tendre. Raymond insista d'une manière si pressante que Cabestaing forcé de s'expliquer et s'avisant d'un stratagème fort adroit déclara qu'il aimoit Agnès, sœur de madame Marguerite. Raymond, transporté de joie, serre la main du troubadour, lui propose ses bons offices, et lui offre d'aller voir ensemble Agnès ; il vouloit sans doute s'assurer par lui-même de la vérité. Agnès confidente de sa sœur, acheva de détruire tous ses doutes. Lorsque Raymond lui demanda quel étoit son amant, elle démêla à l'air inquiet du jeune écuyer, de quoi il s'agissoit. « Le voilà, dit-» elle, celui que j'aime. »

L'adresse de Cabestaing sembloit l'avoir sauvé d'un grand danger ; l'orgueil et la jalousie de son amante l'y rejetèrent par les mêmes moyens qu'il avoit employés pour le conjurer.

Marguerite crut que Cabestaing aimoit sa sœur; elle accabla de reproches son tendre amant. En vain il voulut s'excuser sur la circonstance; la jalouse exigea qu'il déclarât dans une chanson qu'il n'en aimoit point d'autre qu'elle. L'écuyer obéit, et tous les soupçons du mari se réveillèrent.

Il épia les deux amans, et s'assura de leur intelligence; outré de fureur d'avoir été trahi, il résolut d'ôter la vie à Cabestaing. Ce noir projet est bientôt exécuté. Raymond conduit, sous quelque prétexte, l'écuyer hors du château, fond sur lui, le poignarde, lui coupe la tête, lui arrache le cœur, met l'un et l'autre dans son carnier de chasse et retourne au château. Sa vengeance n'étoit point assouvie : il lui restoit à punir sa femme. Dieu! que la jalousie peut être ingénieusement barbare! Raymond mande son cuisinier, lui donne le cœur de sa victime, comme un morceau de venaison, et lui ordonne de l'apprêter.

L'heure du souper arrive. Jamais Marguerite n'avoit montré plus de gaîté. On sert devant elle l'horrible mets; elle aimoit la sauvagine, elle n'eut pas besoin d'être pressée d'en manger.... Savez-vous, lui dit le monstre, ce dont vous venez de vous nourrir? — Non;

mais j'ai trouvé ce mets exquis. — Je le crois, perfide ; car c'est le cœur de ton amant que tu as enseveli dans ton sein. . . . . . Et il roule en même temps sur la table la tête sanglante de Cabestaing.

Éperdue d'horreur, Marguerite tombe évanouie ; mais bientôt elle revient à elle, et dit, sans verser une larme : « Oui je l'ai trouvé » délicieux ce cœur que vous avez eu l'atro- » cité de m'offrir ; aussi sera-t-il la dernière » nourriture que je prendrai jamais. » A ces mots elle s'élance vers une fenêtre très-élevée que l'on avoit laissée ouverte ; elle se précipite et meurt en tombant.

DIXIEME NOUVELLE.

ROGER DE JEROLI.

Eh ! Mesdames, n'aurez-vous donc aucune pitié de Dioné, s'écria ce jeune étourdi, aussitôt que le roi eut cessé de parler ? Si ce n'étoit pas moi-même, c'est-à-dire la gaîté en personne, que je vais entendre, je serois attristé pour des heures entières, tant vos lugubres tableaux ont assombri mon imagination et mon âme. Oh ! je me garderai bien d'être si pathétique.

Un célèbre chirurgien de Salerme, appelé maître Mazéo de la Montagne, eut la triste fantaisie d'épouser sur ses vieux jours une jeune et jolie femme : tant notre entendement et nos connoissances sont souvent inutiles pour diriger notre conduite ! Mazéo fut assez malheureux pour que ses richesses tentassent les parens de la demoiselle. Le voilà donc marié et prodigue de ce qui pouvoit plaire à sa jeune épouse, un seul point excepté ; mais ce point est chose importante pour la jeunesse; tout le reste n'amuse que sa vanité, et le cœur

(n'est-on pas convenu de parler ainsi ?) passe avant la parure. Le bon Quinzica et son calendrier n'étoient pas plus importuns à Lucinde que les raisonnemens de l'art qu'apportoit sans cesse le docteur Mazéo à sa femme, pour lui prouver la nécessité de la modération dans les plaisirs du mariage. Je ne sais par quelle fatalité cette doctrine ne persuade jamais que ceux qui la prêchent. La jeune dame que nous appellerons Florise, appréciant les discours scientifiques de son vieux époux à leur juste valeur, forma le projet (1) de lui donner un adjoint. Rien n'est plus aisé quand on est jeune et jolie.

Mazéo l'avoit apparemment dégoûtée de la morale; il est certain qu'elle ne la consulta pas pour diriger son choix. Un jeune homme nommé Roger de Jéroli, beau, grand, bien fait, célèbre par sa vigueur et ses exploits amoureux, attira ses regards, quoiqu'il passât pour le plus mauvais sujet de Salerme. Ce n'est pas à ses vertus que Florise en vouloit. Elle saisit donc une occasion de lui montrer combien il lui paroissoit aimable. Roger l'entendit à demi-mot et lui épargna la peine de

(1) Come savia e di grande animo, dit Boccace.

s'expliquer davantage ; la belle n'aimoit pas les longueurs ; Roger n'étoit pas homme à languir ; les paroles furent données, le rendez-vous fixé, et les faveurs accordées dans l'espace de temps qu'un autre auroit mis à méditer sa déclaration.

Quand Florise eut satisfait aux désirs que Mazéo avoit laissé couver si long-temps, il lui prit envie de convertir son aimable libertin, de le faire renoncer du moins au genre de vie par lequel il étoit si décrié, et qui menaçoit sa sûreté. L'amour est un instituteur bien persuasif; mais comment auroit-il engagé Roger à renoncer à des fautes auxquelles ce jeune écervelé attribuoit peut-être ses succès les plus doux ? car il étoit évident que sa réputation ne lui avoit pas nui auprès de Florise. Cependant comme la belle l'occupoit beaucoup et payoit généreusement ses plaisirs, il parut se fixer près d'elle ; il la ménagea du moins pour ne pas se priver d'une si bonne fortune, et leur liaison resta secrète ; mais il s'en fallut bien peu que le hasard ne rendît vaines leurs précautions.

Un jour que Mazéo devoit faire une opération très-délicate, il avoit préparé une eau soporifique qu'il vouloit administrer au ma-

lade pour lui épargner de la douleur, et travailler plus aisément. Sur ces entrefaites il reçoit un exprès de la part d'un ami éloigné de quelques lieues, qui le mandoit pour un service urgent et qui ne souffroit aucun délai. Mazéo remet au lendemain son opération, part sur-le-champ, et laisse sur sa fenêtre l'eau qu'il avoit distillée. Florise n'étoit pas femme à laisser échapper aucune occasion ; elle en connoissoit trop bien le prix. Sa confidente va donc chercher Roger et l'enferme dans la chambre de la belle, tandis que celle-ci s'efforçoit de se débarrasser du monde qui l'obsédoit. Roger dévoré d'une soif ardente et ne trouvant rien sous sa main pour la satisfaire, se saisit de la fiole et l'avale tout d'un trait. Peu de momens après il tombe en léthargie. La belle arrive, l'appelle, le caresse, le tourmente, mais vainement; elle s'impatiente à la fin (car ce n'étoit pas pour dormir qu'elle l'avoit fait venir) et le secoue si violemment qu'il se renverse comme une masse et sans recouvrer le moindre mouvement.

Alors Florise s'effraye, va chercher sa confidente, prodigue à son amant toute sorte de secours, et les voyant inutiles, ne met plus sa mort en doute. Elle pleure, elle gémit ;

mais la douleur ne remédioit à rien; il s'agissoit de sauver son honneur. Florise se consulte avec sa servante avisée. Eh! madame, dit celle-ci, il est nuit; portons-le tout simplement dans la rue. La réputation de Roger est telle qu'on ne doutera pas un moment qu'il ne se soit fait assommer. — Mais il n'a ni contusions, ni blessures. — Hé bien, deux ou trois coups de couteau rendront la chose vraisemblable. — Aurois-tu bien ce courage? — Quel mal cela lui feroit-il? — Oh! je ne le permettrai jamais. Mettons-le au contraire en un lieu où l'on puisse lui donner de bonne heure des secours, s'il en est temps encore. — Fort bien. Portons-le au coin de la rue; le menuisier a laissé devant sa boutique une caisse où nous le déposerons....... La belle éplorée y consent et le projet s'exécute.

Mais la servante de Florise n'étoit pas la seule qui eût remarqué cette caisse. Deux jeunes-gens qui se trouvoient apparemment assez mal dans leurs meubles, l'avoient regardée d'un œil d'envie, et peu de momens après que Roger y eut été placé, ils vinrent la chercher. Elle étoit fermée, ils avoient hâte; le poids ne les occupa donc guère, et ils la transportèrent chez eux sans avoir le moindre soup-

çon qu'elle recélât un dormeur; puis ils se couchèrent et s'endormirent.

Cependant Roger porté, balotté et rassasié de sommeil, se réveilla enfin. Brisé de fatigue et stupefait d'étonnement de se trouver enfermé dans un coffre, la première idée qui lui vint fut que le retour imprévu de Mazéo avoit forcé sa femme à le cacher là. Il resta donc tranquille; mais la gêne étoit si cruelle qu'il voulut se tirer de cette étroite prison. Avec quelque précaution qu'il l'essayât la caisse se renverse, s'ouvre, et trois ou quatre personnes réveillées en sursaut crient au voleur. Roger consterné de se voir découvert veut s'échapper. Les cris redoublent; la garde passoit, elle frappe, elle entre; Roger est arrêté, et, grâce à sa réputation, jugé coupable aussitôt qu'accusé.

Il n'avoit pas une seule raison à alléguer pour sa défense, puisqu'il ne savoit pas même comment il s'étoit trouvé chez ces hommes. Le silence que l'étonnement lui faisoit garder passoit pour l'impuissance de s'excuser. Le lendemain tout Salerme apprit que Roger avoit été arrêté la nuit précédente dans une maison qu'il vouloit voler. Florise qui pleuroit sa mort ne savoit que croire de ce bruit;

elle s'assura cependant que ce n'étoit pas un conte ; mais que son ami couroit un extrême danger. La belle ne pouvoit douter de son innocence, bien que son histoire lui semblât incompréhensible; mais comment le sauver?... C'en étoit fait du pauvre homme, si Mazéo ne fut pas revenu dans ces circonstances.

L'opération pressoit, il va pour prendre son eau, il ne trouve que la fiole : grande rumeur, questions sur questions ; la belle avoit autre chose à penser qu'à lui répondre. — Eh ! lui dit-elle, quel bruit pour de l'eau ! je ne sais ce qu'elle est devenue. — Comment de l'eau ! c'est une liqueur qui m'est absolument nécessaire.... Et il en explique les effets... Alors les incertitudes de Florise s'éclaircissent ; elle devine la vérité, et va se concerter encore avec la fidèle servante.

Celle-ci revenoit de dehors pour écouter les bruits publics sur le compte de Roger. On le croyoit perdu sans ressource ; mais elle avoit rencontré le menuisier à qui appartenoit la caisse. Il avoit découvert, je ne sais comment, chez qui elle étoit, et disputoit avec ceux qui l'avoient dérobée. L'histoire du dormeur étoit facile alors à démêler. La servante, fertile en expédiens, bâtit bientôt son plan sur

ses découvertes. Elle va trouver le chirurgien, se jette à ses pieds, verse un torrent de larmes, avoue une prétendue intrigue entr'elle et Roger, et lui explique comment son amant s'étant trouvé tourmenté d'une grande soif, elle lui a donné cette eau soporifique : « Hé-» las ! monsieur, dit-elle, j'en suis cruelle-» ment punie. Le pauvre Roger va périr, vic-» time infortunée d'une méprise si bizarre. » Et elle lui raconte la suite de l'histoire.

Mazéo, après l'avoir grondée, fit toutes sortes de diligences pour détromper le magistrat de police saisi de l'affaire du jeune homme. De son côté la servante avoit trouvé moyen de pénétrer jusqu'au prisonnier. Elle étoit jolie autant qu'adroite ; et les verroux tombent devant l'esprit et la beauté ; elle avoit donc instruit Roger de la manière dont il devoit se défendre pour ne pas compromettre Florise. On assure même que pour plus de sûreté, et par un effet de son zèle pour sa maîtresse, et l'innocence opprimée, elle avoit par des complaisances très-fortes, intéressé le juge en faveur du détenu. Quoi qu'il en soit, il fut prouvé que Roger avoit été transporté, chez les gens qu'on l'accusoit d'avoir voulu voler, par eux-mêmes qui étoient les vrais

voleurs. Roger fut relâché, les accusateurs punis, Florise délivrée de toute crainte, le beau dormeur désormais plus prudent, et la servante plus que jamais favorite de sa belle maîtresse qui lui reprochoit seulement assez souvent l'invention du couteau.

Quand on eut bien ri de cet *imbroglio*, quand le roi eut débité toutes sortes de galantes excuses sur la tristesse qui l'avoit porté à demander aux Dames des sujets tragiques, quand il eut loué leur sensibilité, exalté leur esprit, exagéré leurs charmes, et fait en un mot tout ce qu'on a inventé pour tuer le temps en société, il résigna sa couronne à l'enjouée Flamette qui déclara aussitôt qu'elle prétendoit qu'on l'entretînt, dans la journée suivante, d'amours aussi heureux que ceux de ce jour avoient été infortunés. Accumulez les incidens, et les obstacles autant que vous voudrez, dit-elle, mais que le succès couronne les efforts : qui aime bien doit finir par être heureux.

FIN DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

NOUVELLES

DE

JEAN BOCCACE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Les occupations de la campagne, et les agrémens que l'on trouve dans une société d'amis, sont infiniment plus variés que leur description ne peut l'être. Quand nous suivrions les belles Florentines dans leurs jeux, dans leurs promenades, dans leurs discours, nous ne parviendrions pas à rendre à nos lecteurs la moindre partie de leurs amusemens. Mais si les plaisirs constituent le bonheur, si beaucoup de plaisirs font un grand bonheur, il faut s'efforcer de les saisir, se garder de les flétrir d'une main profane; et préserver, autant qu'on peut, soi et les autres de l'ennui, qu'on doit regarder comme un malheur bien réel. Négligeons donc les détails qui ne sont

pas susceptibles d'intérêt, et répétons seulement les nouvelles qui occupèrent cette journée. Nous aimons tous les contes ; nous les écoutons avec indulgence, lors même que la bouche ou l'accent de la beauté ne les embellit pas.

PREMIERE NOUVELLE.

CIMON.

Lorsque la société fut rassemblée, la belle reine qui présidoit aux plaisirs de ce jour désigna Pamphile pour parler le premier.

Je pense, dit-il, en regardant notre souveraine, que la beauté, cette idole à laquelle on a sacrifié dans tous les temps et tous les pays, est le plus naturel et le plus doux comme le plus ancien de tous les empires ; il peut être aussi le plus despotique et cependant le plus utile. L'histoire de Cimon le Cyprien va vous le montrer.

C'étoit un jeune homme, fils d'un des habitans les plus distingués de l'île de Chypre. La nature lui avoit donné une stature noble et fière, de beaux traits qui sembloient faits pour être touchans ; mais un caractère de férocité brutale et stupide empreint sur son visage, éclipsoit tous les avantages dont un autre se seroit honoré. Cimon, depuis son enfance, montroit les défauts qu'annonçoit sa physionomie. Incapable de rien apprendre, dépourvu

de toute espèce d'inclination aimable et sociable, tous ses instituteurs s'étoient efforcés vainement de dompter son naturel grossier et fougueux ; il avoit fallu reléguer Cimon dans la campagne la plus agreste, où, parmi les hommes les plus rustiques, il passoit encore pour un sauvage.

Cependant cette triste erreur de la nature, qui sembloit s'être plu à donner une belle enveloppe à une âme basse et sans délicatesse, n'étoit qu'apparente. Rarement le ciel fait des dons empoisonnés, et quand nous l'accusons, c'est de nos fautes que nous le rendons responsable. Les châtimens, la contrainte, les pédans étoient la véritable source des vices de Cimon, destiné seulement à se développer plus lentement que beaucoup d'autres enfans. C'étoit à l'amour, et à la beauté qui fonde son empire, qu'il alloit devoir une existence nouvelle.

Un jour qu'il avoit couru la campagne, il entre dans un bosquet touffu pour s'y reposer, et trouver, au bord d'une fontaine que ce bois recéloit, un abri contre la chaleur. Une jeune fille dormoit sur le gazon. C'étoit une de ces beautés qui rappellent les divinités des anciens ; admirable proportion ; symétrie

majestueuse; forme, couleur, expression, tout brilloit en elle; mais surtout les grâces qui, telles que la ceinture dont Homère ornoit la déesse des amours, s'insinuent, embrasent les cœurs par une force aussi secrète qu'inexplicable, et sont un charme magique auquel la sagesse même ne sauroit résister.... Cimon l'aperçoit, ses yeux se dessillent; il admire; c'étoit un grand pas sans doute que son âme avoit fait. La surprise, le ravissement, disons tout en un mot, l'amour le rendent immobile.

La jeune Ephigène (c'étoit le nom de la belle) se livroit au sommeil, un vent léger agitoit la simple gaze dont elle étoit couverte; car elle sortoit du bain. Cimon put contempler sans obstacles ses beautés. Il les remarqua toutes, et daigna à peine jeter un regard sur les femmes qui dormoient auprès d'elle; déjà il étoit un bon juge de la beauté; déjà il savoit choisir..... Où commence le choix, là commencent aussi la sagesse et la folie.

Cimon, devenu modéré par la force même de la passion, attend dans le silence de l'extase qu'Ephigène cesse de dormir. Elle se réveille. Quelle nouvelle source de beautés s'élance par torrens de ses yeux! Quelles étincelles jaillissent de ce foyer de l'âme, où le charme des

passions brille avec tant d'éclat, où l'amour parle son plus tendre langage, où la vertu commande, où la modestie prévient et séduit, où l'on voit percer la joie, où la tristesse même sait intéresser....Ce sentiment, mêlé d'un peu de frayeur, fut celui que montra Ephigène en apercevant Cimon; elle lui dit quelques mots qui exprimoient sa surprise. Le jeune homme ne l'entendit pas. De nouveaux charmes attiroient ses hommages. Cette bouche qui s'étoit ouverte, ces attitudes charmantes qu'Ephigène avoit prises en se relevant; chacun de ses mouvemens fixoit l'attention de Cimon: son âme étoit dans ses yeux. Ephigène effrayée de ses regards passionnés (car elle connoissoit sa rusticité) réveille les autres femmes, et s'éloigne : le jeune Cyprien sort alors de son extase, il adresse à la belle des éloges simples, mais énergiques, sur sa beauté; il veut la suivre, Ephigène le prie de la laisser, il soupire et s'arrête. Déjà le sauvage Cimon sait obéir! c'est que l'amour a pénétré dans son âme.

Il y porte un rayon de lumière, qui l'éclaire sur ses défauts et ses vices; car rien n'aiguise la sagacité, et n'inspire la modestie comme l'envie de plaire. « Qui suis-je, se disoit Ci-» mon, pour espérer d'intéresser la beauté?

» un rustre méprisé et que l'on évite avec » soin..... Mais qu'ont donc les autres hom» mes de plus que moi ? je me sens bien ; je » ne suis pas plus méchant qu'eux; mais je » suis plus brusque ; j'ai le parler dur, les » manières grossières, les goûts bizarres.... » Ephigène ! je n'aurai plus que les tiens; rien » ne me coûtera pour attirer tes regards, pour » les mériter du moins. Et moi aussi j'aimerai » l'étude et les nobles exercices, la politesse » et la parure...... Volons à mon père, de» mandons-lui des soins, des leçons, des » conseils.... Mon pauvre père ! je le comble» rai de joie, et je me rendrai moins indigne » du bonheur. »

Cimon court à Chypre, se jette aux pieds d'Aristipe, lui peint ingénuement son repentir, obtient de rester à la ville, de voir la bonne compagnie, d'écouter de nouveaux maîtres. Ses progrès sont aussi rapides que sa passion étoit brûlante; sa beauté noble se développe et s'anime ; son air dur et presque féroce devient majestueux ; la tendresse qu'il respire l'adoucit encore ; déjà sa voix rauque est harmonieuse, son geste gracieux, son caractère doux et séduisant; mais hardi, déterminé et parfaitement adapté à ses traits pleins de force

et de vivacité. C'est cette harmonie inséparable de l'agrément et de la convenance qui rend aimable : aussi le jeune Cyprien fut-il bientôt cité parmi ses compatriotes ; jamais métamorphose ne fut plus prompte et plus complète, et tout le monde en savoit la cause. Que l'on juge combien ce triomphe dut paroître doux à la belle Ephigène !

Cette fille charmante étoit pauvre ; mais le mérite, la vertu, un cœur sensible, une âme innocente et pure, une figure céleste, ne sont-ils donc pas des trésors ? Par une compensation bien naturelle et bien juste, si la beauté rend la vertu plus aimable, la vertu donne un charme nouveau à la beauté...... Vertu ! beauté ! rayons émanés vers nous de la divinité ! vous êtes, vous devriez être du moins deux sœurs, deux compagnes à jamais inséparables, faites pour vous embellir et vous recommander mutuellement !... Comment le père de Cimon n'auroit-il pas souscrit aux vœux de son fils ? Ephigène le lui avoit rendu ; elle avoit changé ou réprimé tous ses penchans, corrigé ses vices et ses travers, réformé son cœur, composé ses dehors, excité son émulation.

Chipsée, père d'Ephigène, n'avoit pas les

mêmes motifs de complaisance qu'Aristipe. Dès long-temps sa fille étoit promise à un noble Rhodien, nommé Pasimonde, et Chipsée résista constamment à toutes les instances du père et du fils. Celui-ci, réduit au désespoir, jura par son amour qu'un autre ne posséderoit point sa maîtresse. Ephigène n'étoit pas insensible à son hommage, mais elle ne put se résoudre à fuir avec son amant, et résolut d'obéir. Cimon n'avoit donc plus d'espoir que dans son courage : « Ephigène, dit-il, tu » m'as fait homme ; l'amour me rendra un » héros ; je te conquerrai, ou je perdrai la » vie. » Aussitôt il assemble des amis, lève des soldats, équipe un vaisseau de course, se met en mer et attend le navire qui portoit l'objet de ses vœux.

Les Rhodiens tentèrent un moment de soutenir le combat ; mais l'impétuosité de Cimon, son ardeur irrésistible surmontent tous les obstacles ; déjà il est dans le vaisseau ennemi ; la mort vole à sa voix ; les Rhodiens frappés de terreur offrent de se rendre prisonniers ; les armes tombent des mains de Cimon ; il se montre encore plus grand par sa générosité que par sa valeur. « Mes amis, dit-il aux » Rhodiens, j'adore Ephigène ; c'est elle seule

» que je réclame. Je n'ai contre vous aucun » motif de haine ; conservez votre liberté, » gardez vos richesses, et rendez-moi tout ce » que j'adore. » Les vaincus obéissent à la loi du vainqueur.

Je ne sais ce que dit, ce que pensa Ephigène ; mais un tel dévouement, un héros si tendre et si généreux ne devoit pas déplaire à son cœur. La nécessité l'affranchissant du devoir d'obéir à son père, j'ai peine à croire qu'elle se donnât à regret au valeureux Cimon.

La fortune n'avoit pas réservé au jeune guerrier un triomphe si facile. Tout occupé de son amour, il en sollicitoit le prix, et touchoit au bonheur, lorsqu'un vent furieux, signal d'une affreuse tempête, vient l'arracher des bras de son amante. L'effroi des matelots, l'insuffisance de leur art, les gémissemens d'Ephigène, qui accusoit la témérité de Cimon de ses malheurs, mettoit l'audacieux Cyprien à une cruelle épreuve. Mais de quoi n'est pas capable un courage inébranlable ? Cimon semble se multiplier et donner son âme à tous les siens ; l'équipage redouble d'efforts ; le vent obéit ; les flots sont vaincus ; le vaisseau se réfugie dans un port, et l'amant nage dans la joie..... O délire ! ô revers !

A peine le jour éclaire-t-il les objets, qu'on reconnoît Rhodes ; c'est dans son port que le ravisseur Cyprien a cherché une retraite, et son vaisseau n'est pas à une encablure de celui qu'il avoit attaqué. Cimon désespéré ordonne aux siens de sortir à l'instant du golfe ; mais ils avoient été reconnus; on les entoure; toute résistance est vaine; ils sont arrêtés ; Cimon est plongé dans un cachot, et sa chère Ephigène déposée chez les parens de Pasimonde.

Celui-ci porte plainte au sénat de l'attentat de Cimon, et demande sa mort. C'est alors que l'infortuné Cyprien recueille la récompense de sa générosité. Les Rhodiens, qu'il avoit traités avec tant d'égards, sollicitent vivement pour lui : « N'est-il donc pas, disoient-ils, assez » puni de se voir enlever sa maîtresse ? » Le magistrat chargé d'instruire ce procès s'appeloit Lisimaque, et se trouvoit rival du frère de Pasimonde. Ce fier Rhodien au lieu de le ménager pour le succès de ses desseins, se plaignit assez hautement du choix du sénat, et résolut, pour s'en venger, de marier son frère en même temps que lui ; il presse la famille de Cassandre, (c'étoit la belle également aimée de Lisimaque et d'Hormisde) il fait des sacrifices; enfin le mariage est arrêté,

et doit se conclure le même jour que celui de Pasimonde.

Lisimaque étoit au désespoir, et rouloit dans sa tête des projets d'une inutile vengeance; mais aucun ne lui rendoit celle qu'il aimoit. L'exemple de Cimon l'inspira. Il résolut de sauver un homme que sa propre passion lui apprenoit si bien à excuser, et sur le bras et les ressources duquel il pouvoit compter.

« Brave Cimon, lui dit-il, votre sort est
» entre mes mains; le barbare Pasimonde
» demande votre mort à grands cris. Je m'op-
» pose à sa fureur, mais son crédit peut l'em-
» porter sur moi, et je ne suis sûr que de
» briser vos fers parce que vous êtes confié à
» ma garde...... Laisserez-vous cet odieux
» rival jouir en paix de votre conquête ?
» Laisserez-vous vos amis maudire, dans un
» cachot, le jour où le désir de vous servir
» les a séduits ? non : je connois trop votre
» âme noble et généreuse...... Ecoutez, je
» suis aussi passionné que vous, aussi auda-
» cieux, et mon amour n'est pas moins infor-
» tuné. On m'enlève celle que j'adore. C'est
» le jour même où votre Ephigène doit passer
» dans les bras d'un autre homme, que Cas-
» sandre me sera ravie. Nos rivaux sont frères;

» que l'amitié et le même intérêt nous unissent de même ; je vous rends la liberté ; » rendez-moi ma maîtresse ; c'est demain que » Pasimonde et Hormisde conduisent nos » amantes à l'autel. J'ai quelques amis sûrs ; » joignez-y vos Cypriens que je puis délivrer. » Attaquons à leur tête ces fiers Rhodiens qui » triomphent des avantages que leur a donnés » le hasard ; la fortune secondera nos efforts ; » elle éprouve les hommes courageux ; mais » c'est pour les couronner ; et si nous tombons ce ne sera pas sans vengeance..... — » Je suis libre, s'écrie Cimon, hé bien, tout » est réparé ! cher Lisimaque, je jure de vous » dévouer ma vie ; comptez sur ma reconnoissance, sur ma fidélité, sur mon courage. » Vous connoissez le lieu, le temps, le jour, » ordonnez. Amour ! amitié ! vous êtes mes » dieux : je vole sous vos auspices ! »

Le jour fatal arrive ; Cimon parle à ses Cypriens, les divise en trois corps ; l'un marche droit au port, où Lisimaque avoit fait apprêter un vaisseau, pour empêcher que personne ne s'opposât à l'embarquement projeté. Le second, conduit par le sénateur, s'empare des issues qui pouvoient amener du secours aux Rhodiens. Cimon, à la tête du troisième,

fond sur la maison des époux, et fait succéder la douleur et le deuil aux transports d'allégresse, aux chants de l'hyménée ; les femmes éplorées fuient à la vue des armes ; Ephigène seule reconnoît son amant et palpite d'espoir et de crainte ; elle et Cassandre sont enlevées à l'instant. Pasimonde accourt, suivi de quelques hommes armés : « Lâche, s'écrie Cimon, » c'est à moi et non au sénat qu'il faut de- » mander ma vie. » A ces mots il s'élance, terrasse son rival et lui plonge un coup mortel. Hormisde arrive trop tard pour le secourir, et tombe sous l'audace du vainqueur. L'épée à la main il se fait jour au travers des Rhodiens, qui, dépourvus de chefs et tremblans pour eux-mêmes, se déroboient en désordre au fer d'un si redoutable ennemi. Lisimaque et Cimon se rejoignent. Qui auroit osé essayer de leur reprendre Ephigène et Cassandre ? Ils parviennent au port et mettent à la voile, aux yeux de toute la ville consternée. Après quelques jours d'une navigation heureuse ils arrivèrent à Candie, où leurs parens les reçurent avec une vive joie. Lisimaque obtint son pardon de Cassandre ; Ephigène n'avoit pas besoin d'être consolée ; ses vœux secrets furent toujours pour Cimon.

SECONDE NOUVELLE.

CONSTANCE ET MARTUCCIO.

Quel inépuisable sujet que l'amour! que d'égaremens, de fautes et de malheurs, mais que de traits de vertu, que d'actions à jamais mémorables ne sont dus qu'à son instinct! Aussi, par un sentiment secret et presqu'imperceptible, l'homme qui ramène tout à lui-même, et ne connoît pas un besoin ni un bonheur plus grand que celui d'aimer, s'intéresse au sort des amans; et tandis que les connoissances les plus importantes paroissent aussi ennuyeuses qu'inutiles au commun des mortels, qui croyent, parce qu'il est plus commode de le croire, que le plus sage est de laisser aller le monde comme il va; contez une historiette amoureuse, vous aurez autant d'auditeurs attentifs que de personnes qui vous écouteront. Ainsi parloit la sage Émilie, à qui la reine avoit fait un signe, et qui, ne se rappelant en ce moment aucune aventure galante, scrutoit sa mémoire pendant ce petit exorde.

Dans la capitale de l'île de Lipari, un particulier noble et riche élevoit une fille charmante, seul fruit de son mariage, et qu'il destinoit à satisfaire son ambition, plutôt qu'il ne projetoit son bonheur. Une fille unique a trop communément ce sort. Il semble que ses richesses soient un titre à l'infortune. Comment ne pas fonder de grandes vues sur le dernier rejeton d'une illustre famille? A qui donner tous ses trésors et ses honneurs?.... A qui?...... à celui qui saura les mériter par une conduite vertueuse et tendre, et non à celui qui doit le plus ajouter à la masse de votre or : comme si ce métal étoit l'aimant universel, le centre commun où tout dût aboutir...... Vaines rêveries des moralistes! La nature de l'homme est un composé de bien et de mal, ils l'ennuyent sans le changer, et les plus fortes raisons cèdent aux passions.... Ah! n'obéissons du moins qu'à des passions douces et naturelles, et connoissons d'autres désirs que ceux de la cupidité.

Martuccio Gomito habitoit la même ville que Constance : il sut lui plaire, quoique d'un rang et d'une richesse inférieure. Encouragé par les tendres regards de la belle, il osa chercher à lui inspirer de l'amour. La jeune Lipa-

rienne, séduite par sa beauté, son esprit, ses grâces et surtout sa tendresse, en vint à mettre en lui tout l'espoir de son bonheur. Martuccio, par son ordre, la demanda en mariage. Il fut refusé avec un sourire dédaigneux.

Le jeune homme, saisi de douleur, jette un coup d'œil amer sur sa situation et ses espérances : « Quoi, se dit-il, la richesse est donc » une vertu nécessaire, par laquelle toutes les » autres sont éclipsées ! Eh ! qu'ont-ils à se » vanter, ces nobles, si fiers de l'opulence, » qui, le plus souvent, n'est le prix que de » leurs artifices, de leurs flatteries, de leurs » injustices ! Combien peu d'hommes ont acquis des richesses sans bassesses et sans » iniquités ! Combien moins encore peuvent » en jouir sans remords et sans crainte ! Qui » d'entre les riches se verroit dépouiller sans » douleur ? Elle ne fait donc que des méchans et des esclaves, cette richesse dont » la privation est mon crime ! ... Mais c'est » à ce prix qu'est attachée la possession de » Constance. . . . . . . Eh bien, acquérons de » l'or, puisque sans lui l'on ne peut être heureux. Cependant quel parti prendre pour y » parvenir ? . . . . . . Les profits du commerce

» sont honnêtes, mais lents; l'industrie, l'éco-
» nomie, la bonne foi les augmentent peu-à-
» peu. Eh! quels commerçans ne doivent leur
» fortune qu'à ces qualités!... L'agriculture
» est un métier honorable et légitime; mais
» est-ce à un amant impatient à chercher ses
» succès dans un sillon?... La munificence
» des rois porte bien avec elle quelque di-
» gnité; mais elle est si capricieuse et souvent
» si vile!.... Il me faut des succès plus sûrs,
» plus nobles, plus rapides; volons aux com-
» bats, courons les mers..... Quoi, le métier
» de pirate!.... Et qu'est-ce qu'un conquérant,
» l'idole de la renommée?... Point de scru-
» pule vain, au milieu de tant d'hommes qui
» n'ont d'autre morale que leur intérêt. Si
» c'est un crime que je médite, il est consacré
» par de grands exemples, justifié et honoré
» par de grands périls...... Le sort en est
» jeté. »

Ainsi raisonnoit ce jeune homme emporté par l'amour et son bouillant courage. L'exécution suivit de près. Martuccio arme un vaisseau, choisit un équipage à son gré, se met en mer, croise sur les côtes de Barbarie, et se rend la terreur de ces parages. La fortune lui fut long-temps favorable; son attente étoit

remplie, il alloit retourner dans sa patrie pour tâcher de fléchir le père de sa maîtresse et jouir de ses trésors, lorsque plusieurs vaisseaux sarrazins fondent sur lui, le contraignent de céder au nombre, et vengent les pertes de leur nation, en le conduisant prisonnier à Tunis.

Le combat avoit été très-sanglant : le bruit courut que Martuccio y avoit péri. Constance, déchirée de regrets, et n'ayant plus rien qui l'attachât à la vie, après avoir passé plusieurs mois dans les larmes, en se refusant à toutes les consolations, tomba dans un état de langueur qui la conduisoit lentement au tombeau. Elle venoit chaque jour sur les bords de la mer, considérer cet élément terrible où son amant avoit trouvé la fin de sa carrière, et méditoit de s'y ensevelir elle-même. Plongée dans ces sombres rêveries, elle étoit entrée machinalement dans un bateau retenu par une ancre légère au rivage; un coup de vent rompt le foible cable qui amarroit la barque, et la pousse au large en peu d'instans (1). Constance avoit trop peu d'attache-

(1) J'ai cru devoir changer quelque chose à ce conte l'un des plus médiocres du Décameron. Constance,

ment à la vie pour appeler du secours ; peut-être même seroit-il venu trop tard, tant ce coup de vent étoit impétueux ; elle s'abandonna donc, sans murmurer et presque sans

---

dans Boccace, s'embarque sur un bateau (qu'elle trouve muni de tous ses agrès, mais abandonné des matelots) pour avoir le plaisir d'aller se noyer en pleine mer ; ce qui paroît d'abord une bizarre envie. Elle s'enveloppe la tête d'un manteau et s'endort, ce qui semble encore assez singulier dans les dispositions où on la suppose. Son sommeil est si profond, que vingt-quatre heures après, la Sicilienne, qui voit arriver sa barque sur les côtes de Barbarie, a beaucoup de peine à la réveiller. Cette Sicilienne (et c'est tout bonnement une servante de pêcheur, lesquels apparemment avoient des servantes dans ce temps-là) se trouve assez éloquente pour raccommoder Constance avec la vie, et pour engager une belle dame du pays à recevoir la jeune Liparienne comme une fille bien aimée. Je ne sais combien de mois ou d'années après, Martuccio, qui, dans sa prison, étoit très-au fait des intérêts politiques du royaume de Tunis, devient le favori de Mariabdel, par un beau stratagème de guerre qu'assurément il n'avoit jamais lu dans Polien ni dans Frontin. De-là la plus grande fortune, sa réunion avec Constance, etc. etc. Je sais bien que le conte, avec les changemens que j'y ai faits, est encore fort mauvais, et il me semble qu'on peut défier d'en faire un bon sur un tel sujet ; mais du moins il me paroît qu'il est plus vraisemblable.

terreur, à son sort...... O quelle faveur inespérée lui réservoit la fortune !

Le vent portoit droit en Barbarie, et en peu d'heures la belle infortunée se trouva dans un petit havre de la côte de Tunis. Le hasard fit que la personne qui vit cette barque arriver sans conducteur, étoit une Sicilienne. La curiosité l'attira vers Constance, qui, distraite de sa douleur par l'étonnement d'un événement si inopiné, et entendant parler son idiome sur une côte étrangère, sauta légèrement à terre, et raconta sa bizarre aventure. La bonne Sicilienne l'accueillit avec toute sorte d'affection, et la retira chez elle. Là, Constance ayant bientôt repris sa pensée habituelle, ses larmes recommencèrent à couler. Sa bienfaitrice attendrie, l'interrogea sur ses malheurs; mais combien, après quelques éclaircissemens, ne fut-elle pas étonnée d'apprendre que la belle fugitive, si l'on peut parler ainsi d'un départ involontaire, pleuroit Martuccio qu'elle savoit être dans les prisons de Tunis, parce que la prise de ce fameux corsaire avoit fait beaucoup de bruit.

Qu'on juge de la joie de Constance : son amant vivoit. Hélas! il étoit dans les fers; mais la fortune qui, par un si singulier

hasard, la ramenoit auprès de Martuccio, lui faisoit espérer une faveur plus grande et moins difficile à obtenir. En effet, tout conspiroit pour son bonheur.

Un prince de Grenade, qui prétendoit avoir des droits sur le royaume de Tunis, alors gouverné par Mariabdel, le menaçoit d'une invasion dangereuse. Mariabdel, fort inquiet de l'événement, et convaincu des talens et du courage de Martuccio, qui avoit donné tant d'occupation à ses sujets, résolut de s'attacher ce guerrier habile et valeureux, en lui rendant la liberté. Martuccio, pénétré de reconnoissance, consacre sa vie et ses talens à son bienfaiteur. Le prince de Grenade est vaincu dans une bataille rangée, dont le brave Lipariem remporte tout l'honneur, et Mariabdel, pour prix d'un tel service, l'élève au plus haut degré de fortune et de grandeur.

Alors la tendre Constance part pour Tunis, se fait connoître à son amant, et bientôt après se voit au comble de ses vœux, par la générosité du roi qui l'unit à son fidèle Martuccio, en le comblant de nouveaux bienfaits.

TROISIEME NOUVELLE.

LES DEUX AMANS FUGITIFS.

Les amans, dit Élise, ont coutume de chanter que *les nuits heureuses font les beaux jours ;* mais une triste nuit, suivie d'heureux jours, peut en augmenter le charme. Tel fut le sort du jeune couple dont je vais vous conter l'histoire.

Pierre Boccamasse, aimable et noble Romain, chérissoit tendrement une fille charmante, d'une naissance obscure, mais relevée par la considération que son père s'étoit acquise à Rome. Cet avantage ne paroissoit pas, aux parens de Boccamasse, une compensation suffisante, et la belle Ageline, qui ne savoit qu'aimer et plaire, qui n'avoit que les dons les plus précieux de la nature, et nulle part aux faveurs du hasard, leur parut indigne de s'allier avec eux.

Le jeune homme, au désespoir d'un refus qui renversoit tous ses projets de bonheur, s'efforce en vain de séduire le père d'Ageline. Celui-ci étoit incapable de se rendre com-

plice de la désobéissance d'un fils envers son père, et trop sage pour s'exposer, par une complaisance coupable, au ressentiment d'une famille puissante. Il ne restoit de ressource à Boccamasse que dans la tendresse d'Ageline : un amant est un dangereux sophiste ; la jeune Romaine fut bientôt persuadée que les droits de la nature et de l'amour passent avant tous les autres, et consentit à fuir avec son ami, qui jura de l'épouser aussitôt que cela seroit en son pouvoir.

Une belle nuit, à l'heure convenue, chacun s'échappe de son côté, ils se réunissent à la porte de Rome, montent à cheval et prennent le chemin d'Allaigne où Boccamasse avoit des amis sûrs. Ageline et son amant, tous deux passionnés, tous deux affamés de plaisir et d'amour, s'aveugloient sur les dangers, sur la longueur, sur l'incertitude de la route ; des distractions délicieuses, mais bien imprudentes, augmentoient encore cet aveuglement, et Boccamasse s'étoit entièrement égaré du chemin, lorsqu'à la vue d'une troupe armée qui sortoit d'un château, Ageline, éclairée par un pressentiment cruel, s'écria : « Ah ! cher ami, nous sommes perdus ! sau» vons-nous vers la forêt voisine : » et

aussitôt elle pousse son cheval de toute sa vitesse.

Boccamasse, averti trop tard du danger, est surpris avant que de penser à s'éloigner; on l'entoure, on l'interroge. Cette troupe tenoit la campagne pour les ennemis des Ursins. Boccamasse étoit de la faction opposée, et son nom trop connu pour qu'il pût échapper. Ces maraudeurs le dépouillent, l'attachent à un arbre, et alloient peut-être exercer sur lui toute sorte de cruautés, lorsqu'un parti embusqué fond tout à coup sur eux, et court à leur poursuite; car ceux-ci étant les plus nombreux, les premiers avoient pris la fuite. Boccamasse, pensant que le plus sage, pour les voyageurs et les foibles, étoit d'éviter les gens armés, quelque cause qu'ils soutinssent, reprend à la hâte ses habits, son cheval, et précipite sa course vers la forêt où il avoit vu son amante se réfugier. Mais, hélas! c'est en vain qu'il appelle, qu'il gémit, qu'il s'engage dans les plus profondes retraites; personne ne lui répond, et le malheureux regrette la mort qui lui auroit abrégé la douleur de perdre son amante. Après de longues recherches, que la nuit rendoit plus inutiles encore, Boccamasse, exténué de fatigue, sentant que

son cheval se refusoit à le porter, dévoré de chagrin et d'inquiétudes, car il savoit la forêt pleine de bandits et de bêtes féroces, attache son cheval à un arbre, et va chercher un asile au sommet, remettant au jour de prendre un parti dans une situation si cruelle, aux dangers de laquelle il désespéroit presque qu'Ageline eût échappé.

Cependant la belle, aiguillonnée par la crainte, avoit poussé son cheval à bride abattue à travers ces bois environnés d'horreur et de ténèbres; sans prendre garde au chemin qu'elle faisoit, elle passe par des lieux affreux et sauvages où régnoit un éternel silence. Pâle, tremblante, hors d'elle-même, elle laisse au coursier effrayé le soin de la conduire; lorsqu'enfin la lassitude le contraint à ralentir sa marche. Ageline pleure, se lamente, appelle à grands cris son bien-aimé; une branche agitée, quelques feuilles qu'elle entend remuer, tout l'épouvante; elle n'aperçoit aucune ombre qu'elle ne la prenne pour un ennemi. Telle, dit un poëte (1), une jeune

(1) Qual pargoletta o damma, o capriola
Che tra le frondi del natio boschetto
A la madre veduta habia la gola
Stringer dal pardo, e aprir l'el fianco o'l petto,

biche, qui, dans le bois où elle a pris naissance, voit un léopard cruel déchirer sa mère et dévorer ses entrailles, fuit l'animal féroce, et ne touche aucun buisson dans sa course, qu'elle ne croye déjà sentir la dent meurtrière.

A force d'errer dans la forêt, Ageline aperçoit une petite chaumière d'où sortoit une foible clarté. Elle y porte ses pas : un homme et une femme fort âgés l'habitoient. — O, leur dit-elle, ayez pitié d'une malheureuse fille égarée, séparée de son compagnon de voyage, exposée à tous les dangers. Dites-moi, je vous en conjure, si je suis loin d'Alaigne. — Très-loin, ma belle enfant, et vous n'êtes point du tout dans la route : vous vous en êtes étrangement écartée, et vous ne rencontrerez, dans notre voisinage, aucune habitation. —Daignez, reprit la jeune Romaine, daignez m'accorder l'hospitalité pour cette nuit. — Bien volontiers, ma fille ; mais je vous avertis que la forêt est pleine de brigands qui, presque toutes les nuits, viennent

---

Di selva, in selva d'al crudel s'invola
E di paura trema, e di sospetto
Ad ogni sterpo, che passando tocca
Esser si crede a l'empia fera in bocca.

(*Orland. fur. cant. I.*)

apprêter ici leurs alimens. Vous êtes jeune et jolie : je crains bien pour vous quelque outrage. — Hélas ! ne serois-je pas exposée de même dans cette forêt où les bêtes sauvages me menacent encore d'un autre danger ? Peut-être la Providence daignera-t-elle me sauver des méchans, puisqu'elle me donne un abri contre les bêtes féroces.

Le vieux couple attendri partage son lit avec la pauvre Ageline, qui passa toute la nuit dans les regrets et les larmes. Un peu avant le point du jour, elle entend une troupe qui s'avançoit à grand bruit. Aussitôt elle se dérobe et va se cacher dans un tas de fourrage pour échapper aux regards de ceux qu'elle prenoit pour des brigands : c'en étoit en effet.

La première chose qu'ils aperçoivent c'est le cheval de la belle, tout sellé. Est-ce qu'il y a quelque voyageur chez vous ? dit leur chef d'un ton farouche. — Non, messieurs, répond le vieillard ; ce cheval égaré est venu s'arrêter devant notre chaumière, et nous l'avons retiré ici pour qu'il ne fût pas la proie des loups. — Il sera la nôtre, reprend un de ces hommes, et nous en tirerons bon parti.... Ils se répandent ensuite aux environs de la

cabane, fouillent partout. L'un d'eux sonde avec une javeline l'endroit où Ageline, glacée de frayeur, s'étoit enfoncée. L'arme meurtrière effleure sa peau ; mais la pauvre enfant a la force de garder le silence, et se dérobe à leurs recherches. La troupe se rassemble, prend un repas aussi sauvage que le lieu, et rentre enfin dans l'épaisseur de la forêt.

Alors Ageline sort de son réduit, remercie la Providence, et se jette aux pieds de son vieux hôte pour obtenir qu'il lui serve de guide jusqu'au premier lieu habité. « Venez, ma » belle enfant, lui dit-il, votre sort me fait » tant de pitié, que je consens à m'exposer au » péril pour vous en tirer. A quelques lieues » d'ici est un château occupé par un seigneur » honnête et bienfaisant, qui a tout le pou- » voir nécessaire pour vous protéger ; vous » pourrez rester auprès de sa femme jusqu'à » ce que vos parens vous envoyent chercher. » Un peu de courage (car il faut faire cette » route à pied, puisque ces misérables ont » emmené votre cheval) et vous serez bientôt » en sûreté. » La belle accepta cette proposition avec transport, et arriva, dans la matinée, chez un gentilhomme de la maison des Ursins, ami particulier de Boccamasse,

et qui, instruit de sa triste aventure, accueillit sa maîtresse. Son premier soin fut ensuite d'envoyer des gens armés pour battre la forêt et donner du secours au jeune Romain, s'il en étoit temps encore.

Celui-ci, après avoir vu dévorer son cheval par des loups attroupés, s'étoit avancé, aussitôt que le jour lui avoit permis de discerner les objets, du côté d'un grand feu qu'il avoit aperçu dans la nuit. Là, ayant trouvé des bergers rassemblés, il les avoit intéressés par quelques présens, et plus de promesses encore, à le conduire en sûreté dans quelque château voisin. On lui en avoit nommé quelques-uns; celui de Lielle-de-Champfleur, où s'étoit réfugiée Ageline, lui rappelant un de ses amis les plus chers, il avoit pris aussitôt le parti d'y aller demander un asile; de sorte qu'il arrivoit d'un côté, tandis qu'on le cherchoit d'un autre, occupé de la seule inquiétude du sort de son amante.

La joie d'une mère qui presse dans ses bras le fils qu'elle a pleuré comme mort à la guerre, est à peine comparable à la surprise, aux transports qu'éprouvèrent les deux amans en se revoyant. Ivres d'amour et de plaisir, ils se prodiguent les plus tendres caresses, et se

racontent leurs malheurs mutuels. Mais puisqu'ils se retrouvoient, ils étoient réconciliés avec la fortune! Lielle leur procura bientôt tous les moyens de légitimer leur passion. Ils jurèrent aux pieds des autels de s'aimer toujours; serment indiscret si l'amour ne leur en eût fait un besoin avant qu'ils s'en imposassent le devoir! Peu de temps après des amis communs les raccommodèrent avec les deux familles, et ces jeunes époux jouirent d'un bonheur pur, que le sort désormais se plut à respecter.

QUATRIEME NOUVELLE.

LE ROSSIGNOL.

QUAND Élise eut fini son histoire, la reine dit à Philostrate, je ne sais s'il vous paroîtra aussi doux d'obéir, qu'il vous l'étoit de commander; mais je n'abuserai pas de mon autorité. Vous nous forçâtes hier à nous attrister, pour vous conter des histoires aussi sombres que votre humeur; je veux, pour toute vengeance, que vous nous dédommagiez aujourd'hui par un conte galant et plaisant. Philostrate obéit, et raconta ce qu'on va lire.

Litio de Valbonne, gentilhomme de la Romagne, avoit eu, dans un âge avancé, une fille que sa beauté rendoit l'objet de l'envie de tout son sexe et de l'admiration du nôtre. Jacquemine, sa mère, n'avoit point donné d'autres enfans à son époux, et la belle Catherine étoit assez favorisée par la nature, pour être l'orgueil de sa famille, quand elle n'en auroit pas été l'unique rejeton.

Un jeune homme du même pays, nommé Richard, beau, bien fait, rempli d'esprit et

de talens, alloit fréquemment dans la maison de Lirio. De tout temps celle des Menards, dont Richard étoit issu, avoit été liée d'une amitié très-étroite avec les Valbonne; mais l'occasion des visites du jeune homme n'en fut bientôt que le prétexte. Catherine étoit de son âge : un amour mutuel naquit au milieu des jeux de leur enfance. Quand la nature eut achevé son ouvrage, quand la belle brilla de tous ses charmes, le jeune homme en devint passionné, et fut payé d'une tendresse égale à la sienne.

Les premières délices de l'amour sont toujours innocentes et pures; mais, hélas! nous sommes composés d'un corps et d'une âme, et l'instinct qui veille à notre sûreté, nous avertit aussi de nos besoins, sans trop s'embarrasser de ce qui peut ravir à l'âme son innocence et son bonheur; c'est au flambeau de la raison à la guider, pourvu que les sens, plus enflammés, ne jettent pas une clarté plus grande qui éclipse sa lumière. Mais si la volupté s'unit à l'amour (eh! quand ne sont-ils pas d'intelligence?) qui oseroit leur disputer l'empire?..... Graves moralistes, malgré vous et vos rêveries, ces plaisirs incomparables que vous vous efforcez

de rabaisser, cette *courte épilepsie* dont vous parlez avec tant de dédain, est le désir irrésistible de deux cœurs unis ponr s'aimer, pour être heureux; ainsi l'a voulu la nature.

Richard, brûlant d'amour, sûr d'être aimé, formoit des désirs qu'il savoit faire partager. Mais Catherine étoit observée de si près, que ce couple amoureux paroissoit destiné à languir long-temps. Ce qui semble impossible au commun des mortels, n'est pas même difficile pour les amans. O ma Catherine, disoit le jeune homme, si tu pouvois seulement parvenir à coucher dans cette galerie qui couronne ta maison, je trouverois bientôt les moyens de t'y joindre; j'escaladerois le mur. — Mais Richard, il est si haut! — Qu'importe? l'amour me donnera des ailes. — Et de là comment monteras-tu jusqu'à moi? — Ne vois-tu pas ces pierres d'attente qui bordent le bâtiment? La première fenêtre de la galerie y touche presque...... tendre amie! Cherche quelque prétexte; ah! comble mes vœux, récompense le plus tendre amour qui fut jamais..... Si tu obtiens ce que je te supplie de demander, presse, en me voyant, ta main contre ton cœur. Comme ce signal fera palpiter le mien! Cette nuit-là

même je volerai dans tes bras, et combien elle augmentera notre bonheur !

Catherine, après quelques objections que lui suggéra sa seule tendresse, se rend et va trouver sa mère. On étoit alors à la fin de mai. — Ma bonne maman, dit-elle, n'êtes-vous donc pas bien fatiguée de la chaleur ? — Mais non, mon enfant. — Hélas ! c'est un bienfait de votre âge ; pour moi, j'étouffe ; cette nuit je ne savois de quoi me menaçoit l'agitation dont j'étois dévorée, et je n'ai pu fermer l'œil. — Espérons, ma pauvre enfant, qu'il fera plus frais la nuit prochaine ; car encore faut-il prendre le temps comme il vient. — Vraiment il seroit assez étrange que la chaleur diminuât à mesure que l'été s'approche. Je vous assure que je périrai dans ce brasier, (elle étoit dans sa chambre à coucher) et, si je connois bien votre bonté, vous daignerez me soulager. — Mais comment, ma fille ? — En faisant dresser un lit dans la galerie, où je prendrai le frais, où je recevrai beaucoup d'air, où j'aurai la vue de la campagne, le plaisir d'entendre chanter le rossignol, et toute sorte d'agrémens dont je suis privée ici. — J'en parlerai à ton père, ma bonne amie.

En effet, Jacquemine fit la proposition à Litio, qui, avec l'humeur chagrine d'un vieillard, la refuse assez brusquement, en se moquant beaucoup de la mollesse des jeunes-gens. Catherine, ainsi contrariée dans son désir le plus vif, s'attrista, bouda, pleura, et la nuit suivante ne laissa pas un moment de repos à sa mère, gémissant sans cesse sur l'excès de la chaleur et la dureté de son père.

Jacquemine retourne vers son mari..... Quel motif vous fait refuser à votre fille une demande si innocente ? Quand ce seroit un caprice de son âge, faudroit-il la chagriner ? Mais la vérité est qu'elle souffre. La pauvre petite n'a pas fermé l'œil de la nuit; elle est pâle, triste, abattue. Croyez-vous qu'à son âge le sang ne fermente pas plus qu'au nôtre ? Oh ! répond le vieillard, nous n'aurons pas de guerre pour un si grave sujet, qu'elle aille entendre le rossignol tant qu'elle voudra, et qu'elle ne boude plus..... Jacquemine court annoncer cette bonne nouvelle à sa fille. Celle-ci renferme sa joie dans son sein, remercie sa maman, la caresse, l'entraîne à la promenade, où elle étoit bien sûre de rencontrer Richard, porte, en le voyant, sa main sur

son cœur, et lui lance un regard passionné qui étoit le vrai signal de l'amour.

Vous ne me demanderez pas, Mesdames, si Catherine se coucha de bonne heure. Elle avoit si mal dormi la veille!...... Richard franchit le mur, escalade les pierres d'attente, parvient à la fenêtre, au travers de mille et mille dangers, et va cueillir, dans les bras de son amante, le prix de son heureuse audace. On se doute que le rossignol, si ardemment désiré, fut tendrement accueilli de la belle, et qu'il déploya tous ses talens. Mais semblables aux chantres des bois, dont les sons mélodieux éclatent dans la saison des amours, et s'éteignent comme la flamme de leurs feux satisfaits, les deux amans affoiblis par ces délicieux concerts, les cessèrent, et se livrèrent, dans les bras l'un de l'autre, à ce sommeil enchanteur, qui seroit le plus doux des plaisirs, si le moment du réveil ne lui succédoit pas. Ils étoient nus et parés de leur simple beauté. Richard reposoit sa tête sur le sein de son amante, que le sommeil avoit surprise appuyant ses lèvres de rose sur le front de son amant. Un de ses bras enlaçoit son col. L'autre..... qui ne devine son emploi?.... L'autre caressoit ce rossignol

charmant, mais fatigué, qui venoit d'enchanter la belle. En fermant les yeux, elle n'avoit point abandonné ce léger et doux fardeau.

C'est dans cette position voluptueuse, mais qui ne demandoit aucun témoin, que le sage Litio, tout occupé de la bonne nuit que sa fille chérie devoit avoir passée, trouva le couple endormi. Son étonnement fut médiocre, car il connoissoit la jeunesse, ses désirs, ses ruses, et grâce à l'heureuse réflexion qu'il fit à l'instant, il n'eut pas le moindre sentiment de colère. « Jeunes-gens, » se dit-il à lui-même, vous avez cru nous » attraper, et par ma foi c'est vous qui serez » pris. Pour vous, ma chère femme, voici de » quoi répondre à votre belle homélie de ce » matin. » Il sort aussi doucement qu'il étoit entré, et va trouver Jacquemine. Venez, venez donc, lui dit-il, votre chère enfant avoit parbleu raison de crier après la galerie; elle a pris un rossignol charmant, qu'elle caresse de tout son cœur. — Est-il possible? un rossignol! Ma pauvre Catherine qu'elle va donc avoir de joie!

Jacquemine s'habille à la hâte, suit son mari, arrive à cette galerie qu'elle avoit si vivement sollicitée pour sa fille.... Quelle

surprise! quelle exclamation! quelle colère! — Doucement, doucement, ma femme, dit le prudent Litio. Que diable! encore un peu et vous gâteriez la pipée de votre fille...... Elle l'a choisi pour amant, elle l'aura pour mari, et bientôt, je vous jure.... Attendons seulement qu'ils se réveillent.

La bonne Jacquemine, bien contente de trouver son mari si raisonnable, lui obéit volontiers, car enfin elle avoit joué la fureur plus qu'elle ne la ressentoit, et le spectacle qui s'offroit à ses yeux aguerris, formés par l'âge et l'expérience, plaidoit éloquemment pour la pauvre Catherine. Le vieux couple se cache derrière les rideaux, et Richard ouvre les yeux. Frappé et consterné de l'éclat de la lumière, il réveille Catherine et s'écrie: Ah! mon amie! je suis perdu; il est grand jour; comment sortirai-je d'ici? — Eh! parbleu, dit Litio, en s'approchant d'un air moitié grave, moitié badin, vous voilà bien embarrassé: par la porte apparemment, car je suis trop reconnoissant du soin que vous avez de ma famille, pour permettre que vous preniez deux fois un chemin aussi périlleux que celui de la fenêtre. — O monsieur, dit Richard en se précipitant à genoux....... Je suis cou-

pable ; mais que mon amour plaide pour moi ! ordonnez, je me soumets à tout et ne vous demande que la vie. — Eh bien, galant Richard, je vous donne plus que vous ne demandez, car j'y joins une femme. Vous trouviez sans doute que Catherine vous convenoit puisque vous en avez pris possession au péril de vos jours. Elle est d'aussi bonne maison que vous ; au moins aussi riche ; elle n'a de faute à se reprocher que celle que vous lui avez fait commettre ; encore ne tient-il qu'à vous qu'elle soit à jamais secrète, et même qu'elle n'en soit plus une. Voyez ce que vous vous devez, et réfléchissez à ce que je me dois ; mais réfléchissez vîte, car je suis pressé. — Ah ! monsieur ! pouvez-vous croire que j'hésite ? vous daignez être mon père et me donner celle que j'adore, que puis-je désirer de plus ? — Oh çà, mon ami, reprit le père, jure à cette Catherine qui se cache dans ses draps, que tu la prends pour légitime épouse ; que demain tu répéteras ce serment au pied des autels, et la paix est faite avec nous..... Litio est obéi à l'instant ; il donne sa bénédiction au couple honteux et timide encore ; Jacquemine y joint la sienne en pleurant de joie...... « Reposez-» vous, mes enfans, dit le père ; dors, mon

» pauvre Richard, tu l'as bien gagné ; et vous » la belle, personne ne vous dispute main- » tenant votre rossignol. Puisse-t-il chanter » long-temps aussi mélodieusement qu'au- » jourd'hui ! Je vous le souhaite ; mais n'y » comptez pas. »

Je ne sais si le rossignol continua d'enchanter la belle ; mais on assure que les deux époux ont fait un très-heureux ménage.

LE ROSSIGNOL.

Conte attribué à LAFONTAINE, et imité de la Nouvelle précédente.

POUR garder certaine toison,
On a beau faire sentinelle,
C'est temps perdu lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison.
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle,
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.
Les surveillans, les verroux et les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui, point d'Agnès à cet âge,
Fillette nuit et jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Souris, soupirs flatteurs, tout est mis en usage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage.
Lecteur, regardez seulement
La finette Cataut jouer son personnage,
Et comment elle met le rossignol en cage;
Après je m'en rapporte à votre jugement.
Dans une ville d'Italie,

Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille fort jolie,
Son père étoit messire Varambon.
Boccace ne dit pas comme on nommoit la mère;
Aussi cela n'est pas trop utile à savoir:
La fille s'appeloit Catherine; et pour plaire,
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir:
Age de quatorze ans, teint de lis et de roses,
Beaux yeux, belle gorge, et beaux bras,
Grands préjugés pour les secrets appas.
Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses
Fillette manque rarement
D'un amant.
Aussi n'en manqua la pucelle:
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.
L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs:
Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes désirs;
Désirs de quoi? Besoin n'ai de le dire;
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner;
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
On sait assez ce qu'il peut désirer.
Un point de nos amans retardoit le bonheur:
La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur,
Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle;
Le jour l'avoit toujours pendue à son côté;
Et la nuit la faisoit coucher dans sa ruelle.

Un peu moins de tendresse et plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Est bon pour les petits enfans :
Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.
Catherine en jour de sa vie
N'avoit pu profiter d'un seul petit moment,
Pour entretenir son amant :
C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Quelquefois par hasard il lui serroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin ;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée :
Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela ?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.
Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,
Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux ;
Que me sert, dit Richard, hélas ! que je vous aime !
Que me sert d'être aimé de vous ?
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;
Je vous vois sans vous voir ; je ne puis vous parler ;
Si je me plains, si je soupire,
Il me faut tout dissimuler.
Ne sauroit-on enfin vous voir sans votre mère ?
Ne sauriez-vous trouver quelque moyen ?
Hélas ! vous le pouvez si vous le voulez bien :

Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincère,
Dit Catherine à son amant,
Je vous parlerois autrement.
Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc, lui dit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part.
Par exemple, à la galerie,
On y pourroit vous aller voir
Sur le soir,
Alors que chacun se retire,
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi;
Et j'ai cent choses à vous dire
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la belle sourire :
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit;
Elle promit pourtant au sire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et sait faire une Agnès habile.
Voici comme elle s'y prit.
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter, et mena tant de bruit,
Que ni son père, ni sa mère
Ne purent fermer la paupière
Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille.
Fille qui pense à son amant absent,

Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Cataut se plaignit à sa mère
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit:
On ne peut point dormir, maman; s'il vous plaisoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie;
Il y fait bien plus frais, et puis dès le matin
Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage
J'entendrois le ramage.
La bonne mère y consentit,
Va trouver son homme, et lui dit:
Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais, et d'entendre
Le rossignol. Ah! qu'est ceci?
Dit le bon homme, et quelle fantaisie:
Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi,
Avec son rossignol; qu'elle se tienne ici,
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée;
Et puis elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi;
J'y couche bien. Cataut se tint fort offensée
De ce refus, et la seconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avoit fait la première,
Pleura, gémit, se dépita,
Et dans son lit se tourmenta,
D'une si terrible manière,
Que la mère s'en affligea,

Et dit à son mari: vous êtes bien maussade,
Et n'aimez guère votre enfant;
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne sais comment:
Répondez-moi, quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie,
Elle est tout aussi près de nous.
A la bonne heure, dit l'époux;
Je ne saurois tenir contre femme qui crie;
Vous me feriez devenir fou,
Passez-en votre fantaisie;
Et qu'elle entende tout son saoul
Le rossignol et la fauvette.
Sans délai la chose fut faite;
Catherine à son père obéit promptement,
Se fait dresser un lit, fait signe à son amant
Pour le soir. Qui voudroit savoir présentement
Combien dura pour eux toute cette journée,
Chaque moment une heure, et chaque heure une année,
C'est tout le moins: mais la nuit vint;
Et Richard fit si bien, à l'aide d'une échelle,
Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
En combien de façons l'amant et la maîtresse
Se témoignèrent leur tendresse,

Ce seroit temps perdu ; les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours :
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta toute la nuit,
Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante au bois son amoureux souci,
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci :
Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante
Trop foibles de moitié pour leurs ardens désirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.
Le père en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.
Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit.
Il entre dans la galerie,
Et s'étant approché sans bruit,
Il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud, nos deux amans dormans
Étoient sans drap ni couverture,
En état de pure nature,
Justement comme on peint nos deux premiers parens;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans sa main

Ce qui servoit au premier homme
A conserver le genre humain.
Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentimens si fiers,
Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme,
Il rentre dans sa chambre, et réveille sa femme;
Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi:
Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand désir d'entendre
Le rossignol, vraiment ce n'étoit pas en vain:
Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté, qu'elle l'a dans sa main.
La mère se leva, pleurant presque de joie,
Un rossignol! vraiment il faut que je le voie.
Est-il grand? chante-t-il? fera-t-il des petits?
Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t'elle pris?
Vous l'allez voir, reprit le père;
Mais surtout songez à vous taire:
Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu,
Vous gâterez tout le mystère.
Qui fut surpris? ce fut la mère.
Aussitôt qu'elle eut aperçu
Le rossignol que tenoit Catherine,
Elle voulut crier, et l'appeler mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.
Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire :
Le mal est fait, dit-il, et quand on pestera,
Ni plus ni moins il en sera :
Mais savez-vous ce qu'il faut faire?
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on aille quérir le notaire,
Et le prêtre et le commissaire :
Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tous ces discours notre amant s'éveilla,
Et voyant le soleil : Hélas! dit-il, ma chère,
Le jour nous a surpris, je ne sai comment faire
Pour m'en aller. Tout ira bien,
Lui répondit alors le père :
Or ça, sire Richard, il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colère ;
Vous m'avez fait outrage; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'appaiser et pour me satisfaire :
C'est qu'il vous faut ici, sans délai ni refus,
Sinon dites votre *in manus*,
Épouser Catherine. Elle est bien demoiselle :
Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,
Pour le moins elle est jeune, et vous la trouvez belle.
S'exposer à souffrir une mort très-cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
Ce seroit à mon sens être mal avisé.
Aussi dans ce péril extrême,

Richard fut habile homme, et ne balança pas
Entre la fille et le trépas.
Sa maîtresse avoit des appas;
Il venoit de goûter, la nuit entre ses bras,
Le plus doux plaisir de la vie,
Il n'avoit pas apparemment envie
D'en partir si brusquement.
Or pendant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut se réveillant à la voix de son père,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi;
Et tirant doucement le bout du drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.
Le notaire arrivé mit fin à leurs alarmes;
On écrivit et l'on signa.
Ainsi se fit le mariage,
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.
Le père, en les quittant, leur dit : prenez courage,
Enfans, le rossignol est maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

CINQUIEME NOUVELLE.

LES DEUX RIVAUX.

Je vais vous raconter, dit Néiphile, une histoire dont le théâtre fut aussi cette Romagne, où le rossignol nous a conduits.

Deux particuliers nommés Guy de Crémone et Jacomin de Pavie, amis dès leur plus tendre jeunesse, tous deux vieillis dans le métier des armes, se retirèrent, au déclin de l'âge, dans la ville de Fano pour y finir leurs jours à l'abri des orages de la vie.

Quelque temps après, Guy tomba malade pour n'en pas relever. Il n'avoit point d'enfans et ne connoissoit aucun parent, les armées où il avoit servi ayant toujours été sa patrie. Jacomin étoit son unique famille, et presque sa seule société. Il lui laissa donc la plus grande partie de ses biens, et donna l'autre à une jeune fille âgée d'un peu plus de dix ans, tombée entre ses mains par les hasards de la guerre; et pria Jacomin qui savoit aussi bien que lui-même les malheurs de cette enfant, de lui servir de tuteur et de père.

Hélène, c'est le nom de la jeune fille, joignoit à la figure la plus attrayante, et à toutes les grâces de son âge, plus d'esprit qu'on n'en a dans l'enfance. Ses manières charmantes, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur l'avoient rendue chère aux deux amis: elle seule put consoler Jacomin de la perte d'un homme qu'il chérissoit comme un frère.

Sur ces entrefaites, les troubles qui agitoient la Romagne étant appaisés, Jacomin, natif de Fayence, voulut aller finir ses jours dans son pays, et mena avec lui son aimable pupille qui croissoit chaque jour en agrémens et en beauté. La saison des amours arriva, et tous les jeunes-gens de la ville faisoient leur cour à la charmante Hélène. Deux d'entr'eux, plus riches et d'une famille plus considérée que les autres, l'avoient surtout distinguée. L'un nommé Jeannot de Severin, beau, bien fait, spirituel, mais haut et fougueux, se montroit plus assidu, et brusquoit tous ses rivaux. L'autre, que l'on appeloit Minguin, aussi bien orné que Jeannot de tous les avantages extérieurs, y joignoit une politesse plus insinuante et plus douce, une complaisance mieux soutenue, une timidité plus touchante que les airs d'un conquérant. La belle Hélène

ne leur marquoit aucune préférence, mais ses vœux secrets étoient pour Minguin. Tous deux l'avoient fait demander en mariage; et Jacomin, qui ne désespéroit pas de trouver les parens de sa pupille, éludoit toutes les propositions. Hélène partageoit l'impatience d'un de ses amans; touchée des regrets modestes et tendres de Minguin bien plus que des bouillans transports de Jeannot, elle avoit consenti à recevoir ses lettres, et comme il n'est aucune faveur en amour qui ne mène à une faveur plus grande, elle en étoit venue à promettre au jeune homme une entrevue secrète. Une femme de la maison étoit sa confidente; mais le domestique favori de Jacomin aimoit beaucoup le plaisir et l'argent, ce qui n'est pas propre à rendre incorruptible : aussi tenoit-il d'autres intérêts, Jeannot l'avoit gagné.

C'étoit une avance assez médiocre pour le succès de ses projets. Ce valet, nommé Crivel, déplaisoit à Hélène qui, d'ailleurs, prévenue d'un autre amour, n'auroit écouté ses insinuations que pour s'en plaindre à son tuteur. Crivel déclara donc naïvement à Jeannot qu'il ne pouvoit rien d'utile à ses vues que de l'introduire dans la maison en l'absence du maître. Aussitôt l'impétueux jeune homme se résout

à enlever sa maîtresse, pour ne pas risquer de perdre tout le fruit d'une entrevue qu'il n'obtiendroit que par surprise. « Sans doute » elle versera quelques larmes, dit-il, mais » mon amour et la nécessité les auront bien» tôt séchées, et mes rivaux seront écartés » pour jamais. » Il accepte donc la proposition de Crivel, et prend jour avec lui.

Le hasard voulut que cette même soirée où, dans l'absence de Jacomin, l'audacieux Jeannot devoit pénétrer chez lui, la confidente avertit l'autre amoureux de se tenir près de la maison où elle le feroit entrer à un signal convenu.

Minguin, connoissant la violence de son rival, se fit suivre au rendez-vous par quelques gens armés, pour le repousser s'il tentoit de l'insulter, et se posta dans la maison voisine qui appartenoit à un de ses amis. Jeannot n'ayant pas le même avantage fut obligé de tenir sa troupe plus éloignée, et laissa seulement un de ses valets près la porte de Jacomin pour l'instruire du moment où Crivel se présenteroit.

Crivel et la suivante ignoroient respectivement l'intrigue qu'ils conduisoient. Étonnés de leur obstination mutuelle à rester à la

maison, ils essayoient tous les moyens de se défaire l'un de l'autre; mais tous deux s'opiniâtrèrent; Crivel prend son parti; il ouvre la porte; Jeannot entre aussitôt suivi de deux amis, pénètre jusqu'à la chambre d'Hélène, et s'efforce de l'emmener. Aux cris de la suivante et surtout à ceux de la belle, Minguin sort de sa retraite, fond comme un aigle sur les ravisseurs, et commence un furieux combat. Le tumulte attire les voisins et bientôt après la garde. Minguin jouoit le beau rôle dans cette scène tragique, puisqu'on ne l'avoit vu paroître que pour secourir Hélène. Jeannot et ses complices sont arrêtés, et Minguin est comblé de remercîmens et d'éloges.

Le lendemain, grande rumeur dans la ville. Les parens des intéressés accourent chez Jacomin et le supplient d'arrêter des poursuites qui alloient rendre à jamais ennemies deux familles puissantes, et renouveler peut-être tous les troubles de la ville. Le vieillard sage et modéré fit volontiers le sacrifice de son ressentiment : « Ce n'est pas, dit-il, que je » ne chérisse Hélène autant que si elle étoit » ma fille. Outre ses qualités personnelles, elle » a des droits à l'intérêt de tous mes compa- » triotes. Elle est née à Fayence, sans que ni

» moi, ni Guy de Crémone qui me l'a léguée » en mourant, nous ayions jamais pu découvrir ses parens. N'importe, je lui sers de » père, et j'en remplirai tous les devoirs; » les projets de cet audacieux jeune homme » ont échoué, et je vais les déconcerter encore mieux en mettant Hélène sous la protection d'un mari : ainsi je puis pardonner » à son ravisseur. »

Après avoir remercié Jacomin de son généreux procédé, les parens de Jeannot lui demandèrent quel hasard avoit fait tomber Hélène en ses mains : « C'est Guy de Crémone qui » me l'a remise, comme je viens de vous le » dire; pour lui il l'avoit recueillie au sac » de cette ville, prise et pillée sous l'empereur » Frédéric. Une enfant âgée de deux ans, » abandonnée de tout le monde, et effrayée » à la vue de tous ces gens de guerre, vint » se jeter entre ses bras en lui disant, avec la » naïveté touchante de cet âge : *Papa, papa,* » *sauvez-moi.* Guy de Crémone, attendri, la » fit porter chez lui, et n'a jamais oublié cet » instant. Cette fille faisoit le bonheur de sa » vie; il lui a laissé une partie de son bien, et » certainement je n'aurai pas d'autres héritiers. »

Le hasard voulut que parmi ceux qui

écoutoient Jacomin, il se trouva un certain Guillemin qui étoit avec Guy lors du saccagement de Fayence, et qui n'ignoroit pas que la maison dont on parloit appartenoit à un riche gentilhomme, nommé Bernardino, celui-là même qui venoit de solliciter pour Jeannot son fils. Seigneur, lui dit-il, le récit de notre compatriote ne réveille-t-il dans votre pensée aucun souvenir? — Hélas! répond Bernardino, l'histoire d'Hélène me rappèle la perte de ma fille qui seroit de son âge aujourd'hui. — Et nulle marque ne distinguoit-elle l'enfant que vous pleurez? — A ces mots, la femme de Bernardino répond que dans ses premières années on lui avoit fait sous l'oreille une incision légère qui pouvoit avoir laissé une cicatrice.... — Hé bien, reprit Guillemin, faites-nous venir Hélène, je vous en supplie, monsieur Jacomin, car je puis vous assurer moi que la maison pillée par Guy de Crémone étoit celle de Bernardino.

Jacomin mande sa pupille à l'instant....... « O, dit Bernardino, ce sont tous les traits » de mon épouse, et les palpitations de mon » cœur m'annonçent notre bonheur. » Sa femme encore plus attendrie, approche d'Hélène, soulève ses cheveux, et apercevant le signe

qu'elle cherchoit, elle se jette dans les bras de sa fille, qui bien qu'ignorant la cause de ce transport, en étoit vivement émue. Les larmes, les mots entrecoupés, les caresses de sa mère lui eurent bientôt appris sa nouvelle destinée. Elle fut conduite en triomphe chez son père, où Jeannot que Jacomin avoit déjà fait élargir, vint, un peu honteux, embrasser sa sœur. Minguin ne fut pas celui qui gagna le moins à cette reconnoissance qui faisoit tant d'heureux : il obtint celle qu'il adoroit ; il épousa une femme charmante, d'une grande naissance, et comblée de richesses; car le bon Jacomin qui fut toujours révéré et chéri d'Hélène comme un père, ne cessa jamais de la regarder comme sa fille, et lui laissa tous ses biens.

SIXIEME NOUVELLE.

L'HEUREUSE RENCONTRE.

C'ÉTOIT à la belle Pampinée à parler, et ses premiers mots furent une exclamation passionnée...... Amour ! amour ! dit-elle, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux, tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue. A travers mille barrières, au fond de l'asile le plus mystérieux, tu montres à un mortel l'objet de son hommage (1); et si tu précipites au milieu des obstacles et des dangers tes vrais adorateurs, c'est pour signaler ta puissance, et doubler pour eux le charme du bonheur.

Un bon gentilhomme, réduit, dans sa vieillesse, à une grande pauvreté, vivoit obscurément, et presque ignoré, dans l'île d'Ischia avec sa fille. L'éclat de sa beauté relevoit celui de sa vertu; mais humiliée d'une situation si

---

(1) Amor, ch'or cieco, or Argo ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri, e giri,
Tu per mille custodie entro a i più casti
Verginei Alberghi, il guardo altrui portasti.
(*Tass.* cant. II.)

étrangère à son premier état, elle cachoit dans un asile impénétrable son mérite et ses appas. Un jeune habitant de l'île de Porcita, également noble, aimable et riche, l'avoit vue par hasard, et son cœur lui étoit engagé presque depuis ce moment; aussi modeste amant que sa maîtresse étoit belle et vertueuse, à peine avoit-il osé découvrir sa flamme, à laquelle Restitue (ainsi s'appeloit la jeune insulaire) n'étoit pas insensible; mais l'amour qui sait concilier les désirs et la pudeur, sait unir aussi la timidité et l'audace. Chaque soir le jeune homme franchissoit à la nage le détroit qui séparoit les deux îles; chaque soir il revenoit ivre de joie et d'amour s'il avoit aperçu son amante, qui daignoit lui sourire, et même lui accorder un moment d'entretien, quand elle pouvoit se dérober à tous les regards. N'avoit-il que contemplé la demeure qu'elle habitoit, il se croyoit heureux, trop heureux, trop payé de la fatigue et du danger; cette maison étoit le temple qui renfermoit sa divinité.

Ainsi couloient des jours consacrés à l'amour, mais gardés par l'innocence; lorsque Restitue se promenant seule un soir d'été sur la côte, est rencontrée par de jeunes Siciliens

qui avoient débarqué près d'une fontaine pour y goûter quelques momens la fraîcheur. Cette troupe turbulente voyant une fille si belle, seule et sans espoir de secours, l'enlève et met aussitôt à la voile. Ni les larmes de l'infortunée, ni la crainte des poursuites ne purent réprimer leur fougueux emportement, et Restitue alloit en être la victime, quand il s'éleva entr'eux une furieuse dispute. Chacun prétendoit à l'honneur de consommer le crime: on alloit recourir aux armes, lorsque le plus vil d'entr'eux, mais le plus politique, proposa à ses camarades de faire au roi de Sicile le sacrifice de cette beauté redoutable, qui armoit des amis les uns contre les autres : « Frédéric (1), dit-il, est jeune et galant, nous » lui ferons très-bien notre cour, et cela vaut » mieux que de s'entr'égorger. »

La proposition est accueillie : les jeunes brigands (car quel autre nom leur donner ?) volent à Palerme. Frédéric, assez malade alors, reçoit cependant avec plaisir de leurs mains coupables la belle, baignée de larmes, mais imposante encore dans sa douleur par l'éclat de sa beauté. A une âme sans désirs il faut des

(1) Frédéric II, frère de Jacques, roi d'Arragon.

charmes qui cherchent à les faire naître. Le prince ne sent pas de l'amour, mais de l'étonnement, de la curiosité, du plaisir ; il remercie les Siciliens, les récompense même, et se réservant pour le moment où sa santé s'accorderoit mieux avec ses goûts, il envoye l'infortunée à son château de la Cube, (espèce de sérail où il passoit la plus grande partie de sa vie) en souriant, pour toute réponse, à ses gémissemens, à ses plaintes, et lui promettant qu'il se chargeoit de la consoler.

Cependant Jean de Procide, ce tendre et courageux amant, instruit du malheur de ce qu'il adore, ne se consume pas dans un stérile désespoir ; à force d'adresse et de recherches, il découvre le lieu qui cache sa bien-aimée : il étoit fermement résolu de la délivrer : mais que dans une telle situation les momens sont lents et les inquiétudes actives ! Inconnu à Palerme, et un peu rassuré par la maladie du roi, Procide erroit sans cesse autour du château de la Cube. Un jour enfin il aperçoit Restitue à la fenêtre ; elle le remarque ; elle tressaille de joie, et ne désespérant plus de sa fortune, elle a l'adresse de faire tomber à ses pieds un billet où elle l'instruit des moyens de la voir. Sa fenêtre n'étoit pas fort élevée

au-dessus des jardins ; aussitôt que la nuit est arrivée, Procide en franchit les murs, parvient à porter jusqu'à sa maîtresse une échelle de corde; elle l'arrête; il monte, il est dans ses bras..... O quel moment pour l'amour ! réserve, craintes, dangers, tout est oublié.... Cher amant ! ah ! sauve mon honneur, ton bien, ton épouse..... Oui, ton épouse, je me donne à toi, j'en atteste le ciel ; je serai le prix de ton courage : mais hâte-toi, cher Procide, le roi est mieux : il peut venir tous les jours mettre le comble à mes malheurs.... Ah ! plutôt mourir mille fois ! ..... Procide ! ô mon époux ! ose; l'amour secondera tes efforts. — Restitue ! quoi tu m'encourages ! tu crois que j'ai besoin d'être animé...... Ah ! je tomberai sans vie à tes pieds, ou je t'arracherai de cet odieux séjour. Demain, demain même.... Mais je puis mourir et mourir sans être à toi...... O mort trop heureuse ! ô supplice délicieux ! Si ma bouche collée à ta bouche pouvoit avec mon dernier soupir te donner mon âme, et recevoir la tienne..... Tendre amante ! tu t'es nommée mon épouse...... ah ! je me rendrai digne d'un tel honneur !... Mais sois-le, ô mon tout ! achève ma gloire, ma félicité; que du moins nous ne périssions

pas sans avoir été heureux ! — Il dit, et ses larmes brûlantes portent l'ivresse dans tous les sens de Restitue ; elle ne voit, elle ne connoît, elle n'entend plus que l'amour ; l'albâtre de son teint s'anime de tous ses feux ; sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore ; dans ses prunelles humides le désir étincelle ; sa tête est penchée sur Procide qui couvre ses yeux et ses lèvres de baisers de flamme..... Bientôt son âme s'envole au sein de son amante, et l'amour n'a plus à gémir d'aucun refus..... Le sommeil surprend les deux amans au milieu de ces délices enivrans...... Hélas ! le destin ennemi veilloit pour leur perte !

Le roi, charmé de la beauté de Restitue, rétabli depuis plusieurs jours, et ne se méfiant plus de sa santé, étoit sorti de son palais au lever de l'aurore pour prendre possession de sa nouvelle sultane. Il va seul à sa chambre, ouvre doucement la porte, approche du lit.... Dieu ! quel spectacle ! quelle perfidie ! Restitue dans les bras d'un homme ! C'est dans sa maison même que l'on vient outrager le monarque...... Frédéric frémit d'un ton qui lance la menace, et sa colère n'a plus de frein.....

Restitue, en vain c'est la force qui t'a mise

en son pouvoir ! en vain tes sermens t'ont donnée à un autre ! en vain l'innocence est sur ton front, et l'amour te fait un bouclier de tes charmes ! la jalousie et l'orgueil ont prononcé ton arrêt ; amans infortunés, vous allez périr ! On les saisit. Le barbare les condamne à expirer dans les flammes. Des mains cruelles serrent les mains délicates de Restitue ; Procide est chargé de chaînes ; les deux amans sont liés au même poteau, mais attachés dos à dos. Ils ne peuvent se voir, et c'est le plus grand de leurs malheurs. Leur courage en est abattu ; leur teint se décolore, ils pâlissent.

Cependant le bûcher s'élève autour d'eux ; déjà la flamme pétille : « O mon amie ! ... » s'écrie Procide, les voilà donc ces liens qui » devoient unir ma destinée à la tienne ! » L'amour qui embrasa nos âmes d'une égale » ardeur, nous avoit promis d'autres nœuds, » et voilà ceux que le sort nous réservoit ! » Son injustice, hélas ! n'a que trop bien su » nous séparer pendant la vie ; plus cruel, » il nous réunit à la mort....... Oui ; mais » du moins j'ai partagé ton lit ; puisque nous » devions périr d'une mort si funeste, mon » dernier bonheur sera de reposer dans le » même tombeau.... Je plains ta destinée ;

» la mienne est digne d'envie, puisque je
» meurs à tes côtés. »

Restitue ne répondoit que par ses larmes et ses sanglots. Tout le peuple de Salerne, présent à cet horrible spectacle, s'attendrit et pousse des cris de douleur. « O, disoit-on,
» ce beau couple ne méritoit pas une telle
» destinée! Eh! quel crime ont-ils commis?
» ils ont aimé! »

Roger Doria, alors amiral de Sicile, issu d'une famille de héros, et célèbre par ses propres exploits, passoit sur la place. Des cris lamentables attirent son attention. Il s'avance près du bûcher; il reconnoît Procide, recule de surprise, et l'interroge sur sur la cause de son malheur. Le jeune homme raconte son histoire. Aussitôt Doria ordonne aux bourreaux de suspendre l'exécution, et court au palais. Il aborde le roi avec ce noble courage qu'inspire l'honneur de défendre une cause juste..... « Sire, lui dit-il, plein de
» confiance en votre bonté, je viens vous
» demander la vie de ces deux malheureux
» que vous avez condamnés. Si vous n'étiez
» que juste, je ne désespérerois pas encore de
» leur salut, et j'oserois vous représenter que
» le seul droit du plus fort, ce destructeur

» de tous les droits, a mis Restitue entre » vos mains; que ces jeunes-gens s'aimoient » depuis long-temps, et que l'amour, et » non le dessein d'offenser votre majesté, les » a réunis; mais ils ont, pour vous intéres- » ser, des titres plus puissans que l'équité » même; le jeune homme est neveu de Jean » de Procide, à qui vous devez la couronne; » son amante est fille de Marin de Boul- » gare, qui a soutenu votre trône chance- » lant..... Sire, j'implore votre clémence, » et je ne devrois réclamer que votre justice. » Ah! consultez votre cœur : je souscris à » son arrêt. »

Le roi, en qui la mollesse des plaisirs n'avoit pas éteint l'humanité, rougit de son emportement, et répondit à l'amiral : « Brave » Doria, ce n'est pas ici le moindre service » que vous m'ayiez rendu, puisque vous me » préservez d'être ingrat. Qu'on m'amène » Procide et sa maîtresse. Justice ou clé- » mence : innocens, je les absous; coupables, » je leur fais grâce. Mais je ne me conten- » terai pas de leur rendre la vie et la liberté, » je les comblerai de bienfaits, et les con- » duirai moi-même à l'autel. »

Ainsi dans peu d'instans le couple amou-

reux tomba du sein des plaisirs dans un abîme de maux, et remonta au faîte du bonheur. Ils furent unis et retournèrent ivres de volupté, et rassasiés de richesses et d'honneurs à Ischia, où ils comblèrent de joie le père de Restitue, que la perte de sa fille consumoit de douleur.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES NOUVELLES

contenues dans ce volume.

TROISIÈME JOURNÉE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

TABLE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

